

Pierre Teilhard de Chardin
[1771-1955]
jésuite, paléontologue et philosophe français

(1963)

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Un document produit en version numérique par Nina Gospodinova, bénévole,
[Page web](#). Courriel: ngospodinova@gmail.com

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Nina Gospodinova, bénévole,
professeure retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: ngospodinova@gmail.com

à partir du livre de :

Pierre Teilhard de Chardin

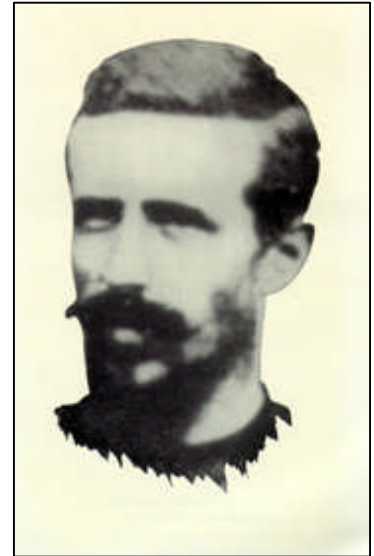
LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908.

Avant-propos du R.. Henri de Lubac. Paris : Aubier,
Éditions Montaigne, 1963, 287 pp.

Police de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.



Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

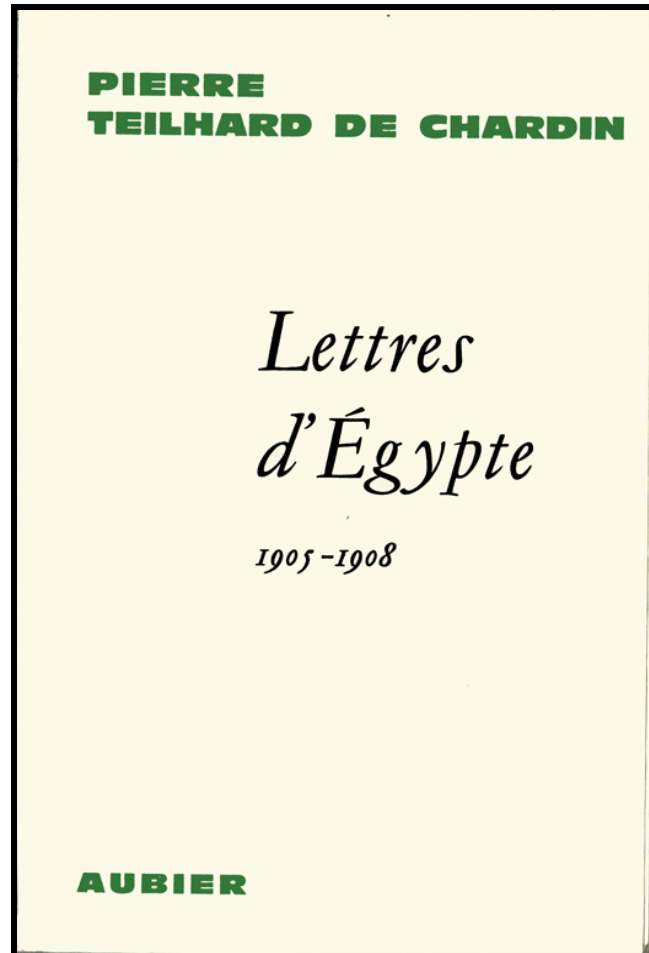
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 13 juin 2015 à Chicoutimi, Ville
de Saguenay, Québec.



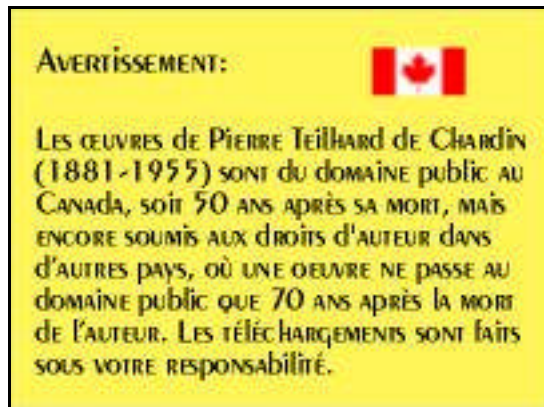
Pierre Teilhard de Chardin

LETTRES D'ÉGYPTE
1905-1908



Avant-propos du R.. Henri de Lubac. Paris : Aubier, Éditions Montaigne, 1963, 287 pp.

Avertissement:



Les œuvres de cet auteur sont dans le domaine public au Canada, mais encore soumises aux droits d'auteur dans certains pays, notamment en Europe et/ou aux États-Unis.

Les téléchargements sont faits sous votre responsabilité.

Note pour la version numérique : la pagination correspondant à l'édition d'origine est indiquée entre crochets dans le texte.

Table des matières

[Avant-propos](#), Henri de Lubac, s.j. [7]

Lettre 1. [Paquebot « Congo », le 18 août 1905.](#) [11]

Lettre 2. [Alexandrie, le 26 août 1905.](#) [20]

Lettre 3. [Le Caire, le 5 septembre 1905.](#) [26]

Lettre 4. [Le Caire, 18 septembre 1905.](#) [30]

Lettre 5. [Le Caire, 1^{er} octobre 1905.](#) [37]

Lettre 6. [Le Caire, le 19 octobre 1905.](#) [45]

Lettre 7. [Le Caire, le 1^{er} novembre 1905.](#) [49]

Lettre 8. [Le Caire, le 16 novembre 1905.](#) [52]

Lettre 9. [Le Caire, le 1^{er} décembre 1905.](#) [56]

Lettre 10. [Le Caire, 17 décembre, 1905.](#) [60]

Lettre 10a. [Le Caire, 17 décembre, 1905.](#) [64]

Lettre 11. [Le Caire, le 4 janvier 1906.](#) [65]

Lettre 12. [Le Caire, le 22 janvier 1906.](#) [71]

Lettre 13. [Le Caire, 10 février 1906.](#) [76]

Lettre 14. [Le Caire, le 1^{er} mars 1906.](#) [79]

Lettre 15. [Le Caire, le 19 mars 1906.](#) [82]

Lettre 16. [Le Caire, le 8 avril 1906.](#) [86]

Lettre 17. [Le Caire, le 24 avril 1906.](#) [90]

Lettre 18. [Le Caire, le 9 mai 1906.](#) [96]

Lettre 19. [Le Caire, le 31 Mai 1906.](#) [100]

Lettre 20. [Le Caire, le 16 juin 1906.](#) [104]

Lettre 21. [Le Caire, le 30 juin 1906.](#) [108]

Lettre 22. [Le Caire, le 21 juillet 1906.](#) [111]

Lettre 23. [Le Caire, le 5 août 1906.](#) [114]

Lettre 24. [Alexandrie, \(Sidi-Gaber\), 9 août 1906.](#) [118]

Lettre 25. [Sidi-Gaber, 22 août 1906.](#) [120]

Lettre 26. [Le Caire, le 7 septembre 1906.](#) [124]

Lettre 27. [Le Caire, le 26 septembre 1906.](#) [129]

Lettre 28. [Le Caire, le 14 octobre 1906.](#) [134]

- Lettre 29. [Le Caire, le 1^{er} novembre 1906.](#) [138]
- Lettre 30. [Le Caire, le 15 novembre 1906.](#) [142]
- Lettre 31. [Le Caire, le 7 décembre 1906.](#) [146]
- Lettre 32. [Le Caire, le 22 décembre 1906.](#) [151]
- Lettre 33. [Le Caire, le 7 janvier 1907.](#) [153]
- Lettre 34. [Le Caire, le 18 janvier 1907.](#) [159]
- Lettre 35. [Le Caire, le 28 février 1907.](#) [161]
- Lettre 36. [Le Caire, le 17 mars 1907.](#) [165]
- Lettre 37. [Le Caire, le 31 mars 1907.](#) [169]
- Lettre 38. [Le Caire, le 9 avril 1907.](#) [171]
- Lettre 39. [Le Caire, le 25 avril 1907.](#) [182]
- Lettre 40. [Le Caire, le 15 mai 1907.](#) [186]
- Lettre 41. [Le Caire, le 4 juin 1907.](#) [190]
- Lettre 42. [Le Caire, le 25 juin 1907.](#) [195]
- Lettre 43. [Le Caire, le 11 juillet 1907.](#) [198]
- Lettre 44. [Le Caire, le 30 juillet 1907.](#) [201]
- Lettre 45. [Alexandrie 14 août 1907.](#) [204]
- Lettre 46. [Le Caire, le 3 septembre 1907.](#) [208]
- Lettre 47. [Le Caire, le 21 septembre 1907.](#) [213]
- Lettre 48. [Le Caire, le 3 octobre 1907.](#) [216]
- Lettre 49. [Le Caire, le 19 octobre 1907.](#) [218]
- Lettre 50. [Le Caire, 31 octobre 1907.](#) [221]
- Lettre 51. [Le Caire, 22 novembre 1907.](#) [224]
- Lettre 52. [Le Caire, le 6 décembre 1907.](#) [227]
- Lettre 53. [Le Caire, le 21 décembre 1907.](#) [230]
- Lettre 54. [Le Caire, le 29 décembre 1907.](#) [233]
- Lettre 55. [Louqsor, 1^{er} janvier 1908.](#) [236]
- Lettre 56. [Le Caire, le 27 janvier 1908.](#) [248]
- Lettre 57. [Le Caire, le 10 février 1908.](#) [251]
- Lettre 58. [Le Caire, le 4 mars 1908.](#) [254]
- Lettre 59. [Le Caire, le 27 mars 1908.](#) [258]
- Lettre 60. [Le Caire, le 7 avril 1908.](#) [262]
- Lettre 61. [Miniah, mardi de Pâques \(fin avril 1908\).](#) [265]
- Lettre 62. [Le Caire, le 5 mai 1908.](#) [268]
- Lettre 63. [Le Caire, le 19 mai 1908.](#) [271]

- Lettre 64. [*Le Caire, le 9 juin 1908.*](#) [274]
Lettre 65. [*Le Caire, le 10 juin 1908.*](#) [277]
Lettre 66. [*Le Caire, le 26 juin 1908.*](#) [279]
Lettre 67. [*Le Caire, le 19 juillet 1908.*](#) [282]
Lettre 68. [*Sidi-Gaber, le 6 août 1908.*](#) [285]

[7]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**AVANT-PROPOS**

[Retour à la table des matières](#)

Né le 1^{er} mai 1881, Pierre Teilhard de Chardin était entré le 20 mars 1899 au noviciat des jésuites (province de Lyon), à Aix-en-Provence, après de bonnes études secondaires faites au collège de Mongré (Villefranche-sur-Saône) et continuées par quelques mois de mathématiques à Clermont-Ferrand. Le noviciat achevé, il avait été envoyé à Laval, en octobre 1900, pour deux années de « juvénat », c'est-à-dire de perfectionnement dans les études classiques. De 1902 à 1905, il fit trois années de philosophie dans l'île de Jersey, où le scolasticat venait de se réfugier, à la suite des lois d'expulsion portées par le ministère Combes. Dans l'été de 1905, il recevait sa destination pour Le Caire.

La Compagnie de Jésus est un ordre missionnaire. Les quatre Provinces des jésuites de France avaient alors (elles ont toujours) la charge d'importantes missions dans diverses parties du globe. Celles qui étaient confiées à la province de Lyon étaient trois missions au Proche-Orient : Arménie, Syrie, Égypte. Il y avait dans la mission d'Égypte deux grands collèges secondaires, le collège Saint-François-

Xavier à Alexandrie (qui fut fermé après la [8] guerre de 1914-1918, au moment où s'ouvrait le collège d'Alger), et le collège de la Sainte-Famille au Caire. Pierre Teilhard était nommé professeur de physique et de chimie au collège du Caire.

Il devait y rester trois ans. La plupart des jeunes jésuites font de la sorte un stage de « régence », dans une maison de l'Ordre, entre le temps de la philosophie et celui de la théologie. Les lettres que Pierre écrivait régulièrement à ses parents au cours de ces trois années ont été conservées dans sa famille, – comme nombre d'autres, plus anciennes ou plus récentes. Elles forment un tout homogène, qui permet de suivre le jeune religieux pour ainsi dire au jour le jour, dans sa double activité de professeur et de chercheur : car sa vocation de chercheur est déjà manifeste, et les environs du Caire lui offrent à cet égard maintes ressources.

Cette correspondance d'Égypte comprend soixante-huit lettres. Elles nous ont été remises par M. Joseph Teilhard de Chardin, frère cadet de Pierre, et par ses deux neveux, MM. Régis et Bernard Teilhard de Chardin, que nous sommes heureux de remercier ici. Elles ont été dactylographiées par les soins du R. P. Auguste Demoment, qui a collationné soigneusement cette copie avec les originaux. Plutôt que d'y faire un choix, il nous a semblé préférable d'en procurer la publication intégrale¹. « La publication des lettres, a écrit Newman, est la vraie méthode, non seulement pour l'intérêt d'une biographie, mais pour pénétrer jusqu'au fond des choses. » Nous sommes assurés d'avance que le lecteur sera de l'avis de Newman ; avide de mieux connaître celui dont l'œuvre est aujourd'hui l'objet de tant d'études et de discussions, il ne nous reprochera pas d'avoir abusé de sa patience. Sans doute, pour faire « pénétrer jusqu'au fond des choses », ces seules lettres sont loin de [9] suffire. C'est un homme encore tout jeune qui tient la plume : Pierre a de vingt-trois à vingt-cinq ans ; et s'il parle à son père et à sa mère avec toute la confiance d'un fils aimant, son ton a néanmoins, comme il est normal, quelque chose de

¹ Nous avons seulement, pour satisfaire comme nous le devons à un désir de discrétion, supprimé quelques phrases concernant des tiers : le tout, pour l'ensemble du volume, équivaut à deux pages environ, et ne concerne en rien le Père Teilhard. Avec le concours du R. P. Demoment, nous avons ajouté quelques notes brèves, qui nous ont paru utiles à l'intelligence du texte.

plus retenu qu'il n'aurait dans des épanchements fraternels. Il n'en est pas moins d'une justesse et d'une simplicité parfaites.

Les dons d'écrivain que l'on a remarqués dans les Lettres de guerre et dans les Lettres de voyage commencent déjà de s'affirmer dans ces Lettres d'Égypte. Scènes de la vie de collège, ou de la vie musulmane, tableaux de la ville ou du désert, récits d'excursions géologiques, descriptions d'histoire naturelle, - quel que soit le sujet abordé, les traits sont toujours fermes, les notations toujours précises, venant d'une curiosité toujours en éveil, que sert la merveilleuse acuité du regard. De même que chez le Claudel de Connaissance de l'Est, grâce à l'exactitude minutieuse de la description, la poésie acquiert une sorte de précision scientifique, - le porc, le pin, - de même, chez Teilhard, et quelquefois dès cette première période, la description scientifique, par un procédé semblable, éclot en poésie. Une autre comparaison s'impose, pour l'ensemble de ce recueil : c'est là une digne suite, et plus parfaitement authentique, aux célèbres Lettres édifiantes et curieuses des anciens missionnaires jésuites ; le renouvellement spontané d'un genre littéraire dont le succès ne s'est guère démenti au cours de trois siècles.

Le jeune « lecteur de physique et de chimie », « conservateur du musée » et « adjoint au préfet d'église » - ce sont là ses titres dans le catalogue du collège de la Sainte Famille - mit dès le premier jour toute son application à la tâche qu'on lui confiait. Il aima ses élèves égyptiens, [10] et ses élèves l'aimèrent ; plusieurs s'attachèrent à lui et surent dans la suite, en diverses circonstances, lui montrer leur fidélité. À travers ses lettres, rédigées sans apprêt mais non sans soin, il nous apparaît infiniment plus curieux de science que de littérature ; les petites réalités quotidiennes de la vie de collège occupent son esprit plus que les problèmes de la politique mondiale, et il prend un intérêt plus vif à l'observation de la nature qu'à celle de la société. Beaucoup plus tard, il rappellera ce que furent pour lui « les émerveillements de l'Égypte » : « L'Orient entrevu et « bu » avidement, non point du tout dans ses peuples et leur histoire (encore sans intérêt pour moi), mais dans sa lumière, sa végétation, sa faune et ses déserts. »

Déjà, cependant, sa physionomie se dessine. Déjà se fait nettement jour cet « amour passionné de l'Univers » qui le caractérise et que des critiques chagrins lui reprocheront, sans en comprendre la na-

ture. Au Caire, Pierre Teilhard de Chardin ne s'est pourtant pas encore pleinement trouvé. Ce n'est pas encore ici la Genèse d'une pensée. Mais, outre la fraîcheur de jeunesse qu'on y respire, ces lettres à ses parents nous montrent certaines qualités qui seront chez lui permanentes : un sérieux sans affectation, une objectivité souriante, et cette « gentillesse » d'un être aussi modeste et bon que magnifiquement doué.

Henri de Lubac, s.j.

[11]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 1

Paquebot « Congo », le 18 août 1905.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

La traversée laisse des loisirs, et puisque maintenant il ne reste plus de visible que quelques-uns des flots ardens qui entourent la Sardaigne, le moment est favorable pour vous commencer une lettre qui partira d'Alexandrie. – Nous sommes donc au premier jour d'une traversée délicieuse, et je ne me lasse pas de regarder la mer bleu opaque que le paquebot fend comme une gelée. – Pour commencer par le commencement, ma journée de mercredi s'est passée à Marseille dans le plus grand calme. La seule chose que je n'y connusse pas était l'abbaye de Saint-Victor et je n'ai pu m'arranger pour y aller. Les heures se sont donc passées à voir des Pères et à aller attendre mes compagnons à la gare : j'y ai gagné de me reconnaître dans les rues de Marseille, chose peu difficile, mais fort utile, car on y passe souvent. – Jeudi nous étions tous au complet, et la matinée, prise par les derniers préparatifs, a été plutôt joyeuse. Nous sommes montés à N.-D. de la Garde, où je n'ai évidemment pas oublié de prier pour vous. On voyait les montagnes qui dominent Aix, notamment le [12] « Pilon du Roi », et cela

m'a amusé de les reconnaître ². C'est vers 3 heures, après m'être muni du calot indispensable pour une traversée, que j'ai gagné la Joliette. Le *Congo* est un fort grand paquebot, plus grand que ne le ferait croire la carte postale que je vous ai envoyée. Près de lui il y avait le paquebot de Constantinople, encombré d'un pèlerinage pour la Terre Sainte, et qui est parti cinq minutes avant nous. Sur le *Congo* au contraire, nous sommes très peu de passagers (à noter l'archevêque maronite de Damas), et la présence du P. Cattin, supérieur de Syrie et de Beyrouth, nous assure une considération spéciale. Nous sommes à quatre dans une très jolie cabine, et ma première nuit a été aussi bonne que possible dans le cadre où je suis perché. Comme nous sommes quatre vieux amis, je vous assure qu'on rit de bon cœur. Hier par exemple la mer a fait irruption par un sabord, mais tout a été vite réparé grâce à l'obligeance des hommes de service, tous Marseillais pur sang, et par conséquent on ne peut plus affables. Voici maintenant ce qu'a été jusqu'ici le voyage lui-même. Partis vers les 5 heures du soir, hier, nous avons suivi quelque temps les grandes côtes rocheuses qui sont après Marseille, toutes blanches, avec parfois de grandes strates rougeâtres. Le dîner nous a fait manquer le coucher de soleil : quand nous sommes remontés, on ne voyait plus qu'une rangée de phares : nous devions avoir dépassé Toulon. Ce matin, en nous réveillant, nous avons la pleine mer, mais une mer encore plus douce que la veille, avec un magnifique [13] soleil, dont les rayons empêchaient de distinguer la Corse qui n'a apparu que plus tard avec ses magnifiques montagnes. Vers 10 heures nous avons passé les bouches de Bonifacio. À gauche donc, les sommets de la Corse, en longue échine nue, se perdant dans les nuages, et s'abaissant jusqu'à un grand plateau calcaire, lequel domine d'une centaine de mètres la mer de ses falaises verticales et fouillées par les vagues comme celle d'Étretat. C'est là-dessus qu'est perché Bonifacio : il semble que le premier tremblement de terre devrait le faire glisser dans l'eau. – À droite la Sardaigne, plus basse, mais également hérissée de pointes dénudées et blanches. Ce qui frappe surtout c'est l'aspect absolument désert de ces pays-là. C'est aussi leur charme. Entre les deux grandes îles sont une foule d'écueils, et spécialement les îles Lieppi avec le cimetière des marins et des sol-

² Pierre Teilhard de Chardin avait fait son noviciat à Aix-en-Provence. Le « Pilon du Roi » avait été pour les novices d'Aix un but classique d'excursion : Cf. Auguste Valensin (1961), p. 25.

datés de la *Sémillante* qui a coulé là en partant, pour Sébastopol. Dans le détroit apparaissent un certain nombre d'oiseaux de mer, espèces de pétrels et de plongeurs que je n'ai pas su identifier. – Un *macroglossa stellatorum* et un grand pyrale à dessins marrons apparaissent sur le paquebot. – Nous avons continué à suivre la Sardaigne, et maintenant (3 h), je ne vois plus par les sabords que la mer indigo. De mal de mer il n'est pas question à bord, sauf de rares exceptions. – Du reste, rien en vue, ni marsouins (on dit que cela viendra après Messine), ni bateaux. – La prochaine terre en vue sera le Stromboli et les îles Lipari, demain matin.

Samedi, 9 heures. – Les Lipari sont devant nous, effroyablement à pic, émergeant de ce fond de mer de 2 à 4 mille mètres sur lequel nous naviguons depuis hier. On voit très bien que ce sont d'anciens volcans, et du [14] reste nous ne tarderons pas à passer près du Stromboli. Depuis hier la traversée continue à être délicieuse : pas une ombre de roulis : seulement une brise plus chaude nous avertit que nous descendons vers le sud. – Les navires sont plus nombreux. En remontant sur le pont, hier, après vous avoir écrit, j'ai vu passer tout près un joli petit voilier blanc et un beau cargo noir. Nous venons de dépasser un vapeur et un autre est tout près. – J'ai encore vu une noctuelle grise sur le bateau, sans pouvoir la prendre : je ne crois pas que ce soit nous qui l'ayons emmenée. – Hier au soir, à l'avant, nous avons eu un magnifique coucher de soleil : la mer était d'un violet phosphorescent.

3 h 1/4. – Cela commence à danser davantage : nous venons de quitter le ravissant détroit de Messine. Avant d'y arriver, nous avons traversé les Lipari dont je vous parlais ce matin. À gauche, le Stromboli ; grand cône qui lance de temps à autre des bouffées de fumée noire. Il paraît que la nuit on voit couler la lave rouge. À part le Stromboli et une ou deux îles comme celle esquissée plus haut, beaucoup des Lipari m'ont rappelé les puyes, en un peu plus abrupt : ce seraient surtout des puyes Chopine ou de la Vache, avec de grandes déchirures blanches : c'est le pays par excellence des belles pierres ponces. Le long de la mer il y a çà et là des villages avec des plantations vert clair. Maintenant nous sommes trois vapeurs à la suite les uns des autres : c'est nous qui avons dépassé les deux autres. La Sicile apparaît sur la droite. Après le déjeuner, l'aspect est de plus en plus intéressant. Je me suis installé à l'extrême avant. L'Italie et la Sicile semblent se rejoindre, la première bordée d'énormes falaises, la se-

conde aux rives [15] plus plates mais montant sans arrêt jusqu'à un chaos de très hautes montagnes couvertes de nuages. De jolies voiles triangulaires et une goélette curieusement grée passent près de nous, et le paquebot fait jaillir quelques poissons volants, tout azurés, qui glissent longtemps au-dessus de la surface des vagues, leurs nageoires étendues comme des ailes de chevaliers. – Nous entrons par un tournant brusque dans le détroit qui apparaît au dernier moment, entre le banc de sable de Charybde, muni d'un phare, et le rocher de Scylla (Italie) où il y a maintenant une jolie villa. Le détroit n'est pas large ; on distinguerait des hommes sur les deux rives. Des deux côtés, le long de la mer, c'est toute une zone verte d'orangers et de mûriers, coupée de villes aux maisons jaunes et aux toits aplatis ; et puis, tous les kilomètres, des torrents au lit large et absolument desséché qui font de longues bandes jaunes, descendant des montagnes. Ces montagnes, fort hautes, sont absolument nues, et la moindre goutte d'eau doit être immédiatement entraînée en bas. – Entre Messine et Reggio, nous voyons passer le large vapeur transbordeur qui transporte les trains tout formés. – L'aspect des deux pays est toujours le même : grands plateaux nus en Italie et en Sicile, hautes crêtes de montagnes. Malheureusement cette dernière est un peu couverte de nuages et le soleil fait faux jour : nous ne voyons pas l'Etna. Du reste un tournant brusque vient de nous lui faire tourner le dos, et maintenant nous longeons un bout du sud de l'Italie. Des crêtes mamelonnées descendent doucement en patte d'oie jusqu'à l'éternelle zone verte du bord de la mer. J'entends les lames inonder les flancs du paquebot, ce qui est naturel. Le passage de l'Adriatique est toujours [16] moins paisible. Je vous quitte pour remonter sur le pont. Demain je n'aurai guère à vous parler que des voyageurs, car, sauf la Crète, nous ne verrons plus que de l'eau.

Dimanche, 3 heures. – De fait, rien autour de nous. Pendant quelque temps encore, hier, nous avons longé le bas de l'Italie, toujours horriblement rocheux et desséché ; la mer était devenue plus forte, et on a dû fermer les sabords d'un côté, pas le nôtre heureusement, car les cabines deviennent vite chaudes. – Ce matin, nous croisons deux petits paquebots, dont je ne peux lire le nom, faute de lunette. Peu à peu, la mer devient absolument huileuse, et le paquebot a l'air de couper un miroir bleu où le soleil produit des jeux de lumière chatoyants comme sur de la moire. A un moment j'ai vu très nettement

une petite trombe à l'horizon : elle avait l'aspect d'un filament noir, légèrement conique : le docteur à qui je l'ai montrée a eu l'air de la considérer comme un phénomène assez ordinaire. Rapidement elle s'est fondue au milieu d'un orage qui a passé loin de nous. A signaler l'apparition d'un petit oiseau, gros comme un moineau, qui a disparu dans les gréages du bateau. Pourtant nous sommes loin de toute terre. La Grèce n'est même pas visible. Actuellement, la mer est un peu plus forte : nous avons croisé de loin un grand paquebot blanc qui doit venir d'Extrême-Orient. Ce qui est curieux c'est l'absence de tout animal : depuis Messine, pas un oiseau, et à peine un ou deux thons qui ont sauté hors de l'eau. Nous pensions voir le bateau venant d'Alexandrie, mais rien n'a passé encore. – Ce matin, nous avons eu messe en public à bord. Vendredi et samedi nous l'avions eu dans une cabine. Pour aujourd'hui, on avait fait installer un autel dans ce qu'on appelle encore la [17] « batterie » et il y a eu à la suite 4 messes, dont 2 dans le rite maronite. A la dernière, assistaient pas mal de passagers et le commandant, qui est remarquablement distingué. – À propos de passagers, il y en a quatre classes : la première est peu nombreuse, et, en dehors des repas, se confond avec la seconde, dont nous faisons partie. L'élément étranger y domine nettement, et je sens une certaine amertume, lorsque je traverse le pont, à entendre parler dans 3 ou 4 langues au moins dont je ne connais aucune. – A noter la présence encombrante de deux petits « crapauds » portugais, hauts comme des bottes, à la figure uniformément jaune et aux yeux peu expressifs, qui s'attirent l'universelle malédiction des passagers par leurs cris et leurs courses effrénées : ils ont imaginé le jeu intéressant de s'appeler à tue-tête d'un pont à l'autre par les tubes porte-voix. C'est la 4^e classe surtout qui est intéressante, composée d'un grouillement d'Arabes parqués à l'avant, où ils se nourrissent et vivent comme ils l'entendent. Le soir ils chantent des mélopées gutturales qui ne manquent pas de cachet, au moins les premières fois qu'on les entend. En somme, cela paraît être de braves gens. L'un d'eux, espèce de colosse maronite à belle figure, que j'avais vu hier entièrement vêtu à la turque, a apparu aujourd'hui, en l'honneur du dimanche, en complet gris et panama. – Je reviens de visiter les machines : elles ne sont pas neuves mais puissantes, et c'est la première fois que j'en visite. – Demain nous verrons la Crète.

Lundi 4 heures. — La journée d'aujourd'hui a été extrêmement calme. La mer qui sautait assez fort hier au soir était redevenue plus douce, au moins jusqu'à maintenant, et la traversée continue presque sans autre [18] incident que le passage de loin en loin de quelque paquebot. Ce matin en montant sur le pont, j'ai aperçu dans de la brume la silhouette d'un bout de la Crète, mais ce n'a été ni long, ni distinct. Ce sera pour une autre traversée. Deux bergeronnettes nous ont suivis assez longtemps : je me demande comment elles peuvent aller si loin avec leur vol irrégulier. La chaleur augmente mais reste très supportable. Demain, sur les 8 heures, nous arriverons à Alexandrie. Je ne sais si c'est quelque chose du marin que j'ai dans les veines, mais je ne me lasse pas de ne voir que la mer ; tout le monde n'en est pas là à bord.

Mardi, 3 h 1/2. — Je vous écris d'Alexandrie où nous sommes arrivés ce matin à 10 heures. Je suis ébloui de tout ce que j'ai vu depuis quelques heures, et j'éprouve une nouvelle surprise chaque fois que par la fenêtre j'aperçois, au-dessus des maisons carrées, dorées par une lumière magnifique, les grands palmiers chargés de dattes vertes. Les dernières heures de la traversée ont été charmantes : 2 ou 3 heures avant l'arrivée, une huppe est venue se poser sur le pont, et j'en ai revu une autre dans le port. L'entrée dans ledit port est très belle. A droite la côte basse et blanche qui va se perdre à l'horizon dans le désert, à peine coupée de quelques touffes de palmiers ; à gauche un grand brise-lame et le grand phare ; au fond une multitude de bateaux, paquebots et voiliers au grément bizarre. Nous sommes assaillis, selon l'usage, d'une flottille de petites barques, canots à vapeur, petits bateaux à voile triangulaire montés d'arabes de tous les types. — J'aurai le temps de vous décrire tous ces bonshommes qu'il est extrêmement amusant de voir en réalité après les avoir si souvent vus en peinture. Je suis tombé sur un enterrement [19] arabe, qui n'a rien de lugubre, malgré les pleureuses. — J'ai trouvé ici mon excellent ami de Bélinay³ qui vient de me montrer la collection d'histoire naturelle qu'il ramasse ici : coquilles, minéraux, scorpions, serpents, etc. C'est extrêmement amusant de se trouver ainsi en pays exotique. J'ai pu contempler vi-

³ Le Père Frédéric de Bélinay (1875-1958), qui devait fonder la mission des jésuites au Tchad qui comprend aujourd'hui les deux diocèses de Fort-Lamy et de Fort-Archambault ; parmi ses écrits, articles sur le Tchad dans les *Études*, 1938 et 1939.

vants un grand lézard brun clair taché de rouge du lac Mariout, et un « varan » du Nil, qui a au moins cinquante centimètres. – je crois que j'aurai des jouissances en histoire naturelle.

– Je finis ici cette lettre pour qu'elle parte vite. Je ne sais encore quand je partirai pour Le Caire : mais je ne tarderai pas à vous écrire. – Pour vos lettres, peu importe le jour où vous les enverrez car la poste les fait passer non seulement par Marseille, mais par voies anglaise et italienne. Vous savez mon adresse : Collège de la Sainte-Famille, Le Caire ⁴. – Il fait pas mal chaud, mais je n'en suis pas incommodé. – Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite ⁵ et les garçons ; vous savez si je vous aime et prie N.-S. pour vous tous. C'est bien bon de s'être revus.

PIERRE.

⁴ Le collège de la Sainte-Famille existe toujours au Caire, dirigé par les jésuites.
⁵ Sa sœur Marguerite-Marie (1883-1936), qui, atteinte du mal de Pott, devait diriger l'Union catholique des malades à partir de 1927. Un recueil de ses articles parus dans le *Trait d'Union* a été publié après sa mort, avec quelques souvenirs : Marguerite-Marie TEILHARD de CHARDIN, *L'énergie spirituelle de la souffrance*, écrits et souvenirs présentés par Monique Givelet, préface du R. P. Teilhard de Chardin (Paris, Éditions du Seuil, 1951). Elle était, comme presque tous dans la famille, passionnée d'entomologie.

[20]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 2

Alexandrie, le 26 août 1905.

Collège Saint-François-Xavier
dirigé par les PP. de la Compagnie de Jésus

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Comme vous le voyez, je suis encore à Alexandrie. Les Pères du Caire faisant leur retraite à la campagne d'ici, je les attends pour remonter avec eux le bout de Nil qui me sépare de ma résidence définitive. C'est du reste une bonne aubaine de pouvoir visiter un peu Alexandrie, ville curieuse, bien qu'à cent pieds au-dessous du Caire, dit-on. – Comme vous le savez et comme le dessin ci-contre vous l'indique, Alexandrie est bâtie sur une langue de terre, entre la mer et la grande lagune du Mariout qu'on dessèche tout doucement. Je l'ai trouvée bien plus indigène que je l'aurais cru. Même les beaux quartiers du centre gardent quelque chose d'arabe, avec leurs maisons à terrasses, les cochers en tarbouches, et les Arabes qui se promènent. Tout autour de ces quartiers européens, se trouvent les quartiers arabes, encore pleins de couleur locale. Le long de rues étroites, à maisons surplombantes, s'alignent des multitudes de petites [21] boutiques, rangées par corporation, sans crainte de la concurrence : marchands de fruits, drapiers, cafés, etc. Tout se fait en plein air et il suffit d'une promenade paisible au milieu de tout ce marché (autrement dit

les « souks »), pour assister à la manière de faire les souliers ou le nougat arabe, et bien d'autres choses. – En fait de types, on voit ici bon nombre de gens à l'européenne, – plus encore d'Égyptiens en moustache, veston, et tarbouche rouge (tel le Khédive), et enfin une foule grouillante d'Arabes, de Juifs, et quelques Nègres. Ces Arabes ont vraiment des démarches d'une dignité incomparable. Les promenades que j'ai faites m'ont, je crois, donné une idée assez complète d'Alexandrie. A l'ouest, j'ai été au Mex. De ce côté on trouve relégué tout ce qui sent mauvais : tanneries, abattoirs, se succèdent assez tristement au milieu de sable blanc, et de longues carrières où s'exploite, à l'usage de toutes les constructions de la ville, un mauvais tuffeau calcaire qui est la seule roche du pays. Des séries de charrettes plates, faisant à l'occasion fonction d'omnibus pour les femmes arabes, opèrent le transport sur des routes défoncées et au milieu de nuages de poussière. Ici, c'est le pays de la poussière : songez qu'il ne tombe rigoureusement pas une goutte d'eau huit mois de l'année. Un tram nous débarque donc au Mex, entre un petit casino qui végète, et les débris d'un fort de Méhémet-Ali. – Plus loin, le long de la côte, quelques maisons, et puis le sable avec de rares palmiers : c'est le grand désert jusqu'en Tunisie. De là arrivent de temps en temps des Bédouins sur leurs chameaux ; le chemin passe sous une porte voûtée où un douanier transperce d'une tige de fer les énormes sacs dont on charge lesdits chameaux. J'en ai vu passer [22] plusieurs files, se balançant avec leur air niais. Là j'ai pris mon premier bain de Méditerranée, dans une eau absolument tiède. – Après le Mex, j'ai été du côté d'Aboukir, jusqu'au palais de la mère du Khédive. Tandis que le Mex est surtout arabe, et sans une villa, ce côté se couvre de maisons de plaisance, qu'on construit de partout. On construit même tellement que des régions entières, le long de la mer, ressemblent à des chantiers : c'est une mauvaise période à passer ; mais ce coin d'Alexandrie pourra devenir ravissant un jour si on plante les jardins un peu intelligemment. La mer est fort belle, souvent agitée, malheureusement avec des grèves souvent sales, les marées ne découvrant guère que 10 à 20 mètres aux endroits favorables. Le premier soir j'ai vu le « rayon vert ». Le dernier bout de soleil paraît très nettement vert d'eau, et sans qu'on puisse je crois expliquer le phénomène par une fatigue de la rétine, car à ce moment la lumière est très douce. Après l'ouest et l'est, j'ai poussé une pointe au nord, dans le port. Il y a ici à l'usage des élèves, une fort jolie baleinière, et nous avons passé de bonnes heures

à ramer au milieu des paquebots et d'une foule de barques ou de petits yachts. Nous avons été au phare qui est très beau, bâti non loin de l'ancien fameux Pharos, le premier du genre. – Mais la promenade la plus curieuse que j'ai faite a été vers le sud. Autant il faut aller loin, en longeant la mer, pour quitter Alexandrie, autant on en est vite sorti, du côté du Mariout. J'ai suivi un canal qui longe à peu près le Mariout ; et j'ai pu vraiment là assister à, la vie arabe. De loin en loin, de mauvais bacs transportent des indigènes, ou même quelques grandes dames arabes et leurs suivantes regagnant les palais grillés qui ne sont pas [23] rares de ce côté. Des femmes arrivaient de partout puiser de l'eau avec des gestes à la Rébecca, et des hommes faisaient leurs prières du côté de La Mecque, soigneusement repéré. Sur la rive en face, sorte de digue, au-delà de laquelle s'étendait à perte de vue le Mariout et les champs de maïs ou de canne à sucre du Delta, on voyait circuler les bestiaux du pays, vaches roux clair, un peu bossues comme des zébus, et surtout « gamouses » (« bufflesses », si l'on peut dire) aux grosses cornes rabattues en arrière, à la peau noire et luisante, qui se vautraient à plaisir dans la vase. Le soir tombant très vite, j'ai eu la chance de traverser, en plein crépuscule, un grand bois de hauts dattiers, où j'ai éprouvé des jouissances d'exotisme. – Depuis mardi, les journées ont donc passé vite. Quand je ne suis pas dehors, j'aide mon ami de Bélinay dans l'organisation de son musée d'ici. Il est surtout monté en conchyliologie, et ce que j'en ai étudié cette année à Jersey, me fait apprécier doublement les richesses de la Méditerranée, qui ne sont encore rien auprès des trésors de la mer Rouge. J'ai aussi vu les collections d'un Père qui s'occupe d'insectes, et j'en écrirai une lettre à part aux garçons et à Guiguite. J'élève en ce moment une population de chenilles (de *Lycanea*, je crois) qui dévorent les gousses de mimosas. – Au Caire, j'aurai beaucoup plus de ressources qu'ici pour la détermination des espèces et renseignements de tous genres. – Un des côtés d'Alexandrie qui intéresserait papa, ce sont les chevaux, qui sont ici un luxe très couru. J'ai rencontré toute une écurie en promenade : il y avait bien au moins quinze ou vingt beaux petits chevaux, tous à la queue leu leu, (comme tout ici). En tête et en queue, les chefs attitrés de l'écurie, l'air digne [24] et ennuyé ; au milieu une série de cavaliers indigènes bigarrés et plus émoustillés. Le coup d'œil était curieux. – La maison d'ici a un beau jardin : il y a encore une foule d'arbres dont j'ignore le nom. Je cite au moins le palmier, le banian, couvert de petites figes, et le sycomore, chargé aussi de petits fruits gros comme

des billes qui poussent en grappes le long des grosses branches. Il y a aussi des caoutchoucs. Ce sont tous de très grands arbres qu'habitent et que pillent une population de tourterelles à la poitrine constellée de taches brunes. Le long de la mer on voit des filets pour les cailles et les huppés de passage, et au port une foule de caisses à claire-voie pour les expédier. Grâce aux Anglais les filets se font de plus en plus rares, et ne peuvent plus se tendre que dans quelques endroits, privilégiés pour une raison ou pour une autre. – Je continue ma lettre lundi 27. Hier soir j'ai été au bord du lac Mariout. Le canal était couvert de barques amenant du coton, lequel est ici la grande source des spéculations. Les bords du lac sont assez jolis, entourés de roseaux et de champs de maïs et de canne à sucre. Il paraît que jamais la profondeur ne dépasse 1 mètre. Une foule de petites barques à fond plat vont pêcher une sorte de petit poisson ressemblant à une perche (mais qui n'en est pas, car les eaux sont saumâtres). Il paraît qu'en s'éloignant un peu plus d'Alexandrie on trouve de grandes bandes de flamands peu sauvages : peut-être en verrai-je du chemin de fer en traversant le Delta. – La température est fort chaude et très humide. Heureusement, il y a constamment un bon vent du nord qui donne frais pour peu qu'on y soit exposé ; le soir il fait très bon. En somme l'acclimatation ne me paraît pas difficile. Je pense gagner [25] Le Caire vers le milieu de cette semaine. Je vous écrirai de là-bas.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite et les garçons et prie bien pour vous. Je n'ai pas encore reçu de vos lettres, mais comme vous avez dû écrire au Caire je compte sur un retard.

PIERRE.

[26]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 3

Le Caire, le 5 septembre 1905.

†

J H S

Collège de la Sainte-Famille.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Ma carte postale de Matarieh vous aura fait savoir que j'étais enfin arrivé à destination. Voilà maintenant plus de détails sur ces derniers jours. Avant de quitter Alexandrie j'ai encore fait sur le port une promenade en barque, d'autant plus agréable que quelques anciens élèves, passant par là sur une assez grosse barque à voile, nous ont pris à la remorque et emmenés vite et loin. La mer manque certainement au Caire : mais il y a d'autres avantages. Je suis parti d'Alexandrie le 30 au soir, au moment précis de l'éclipse ; – si peu qu'il en restât, le soleil de ces pays-ci est assez vif pour que même au moment de son occultation maxima, il continuât à chauffer et à éblouir suffisamment. Tout au plus les plaines du Delta ont-elles pris quelque temps une demi-obscurité fantasmagorique. Rien n'est monotone, comme ce Delta. Une fois dépassés les lacs saumâtres du littoral, on voit à perte de vue, plats comme la main, d'interminables champs verts, coupés de haies d'arbres. Il faut faire attention que ces champs sont du [27] coton, ces

haies mêlées de palmiers, et que les flèches qu'on voit au loin sont des minarets et non des clochers, pour se croire en Égypte. À part les chameaux et les gamouses, il n'y a qu'une chose très caractéristique : ce sont les villages, entassements de cubes ou d'hémisphères en boue durcie qui apparaissent de temps en temps, un peu (si l'on peut dire) comme des bouses dans un pré. – Il y a aussi de loin en loin de hautes cheminées, marquant les usines de coton. – À travers tout cela, les express (car il y en a beaucoup et marchant très vite) vont d'un train d'enfer au milieu d'un nuage de poussière qui rend le voyage fatigant. Les wagons sont à couloir, très aérés, mais ladite poussière entre avec l'air : ma soutane était grise. – Une série ininterrompue d'Arabes circule, offrant des journaux, des raisins, des mangues. – Au bout de 3 h 1/4 on débarque au Caire. – Le collègue est tout près de la gare, et le chemin de fer qu'on devine sur la photographie que je vous ai laissée est la petite ligne de Matarieh, séparée à cet endroit des grandes lignes par un canal seulement. – Je ne me suis pas encore beaucoup promené. D'abord il fait chaud ; ensuite je ne suis plus ici seulement de passage, et j'aurai tout le temps de savourer Le Caire en hiver ; enfin il faut que je pense à ma classe et mette de l'ordre au cabinet de physique et au laboratoire qui en ont grand besoin. – Je finirai par vous envoyer une espèce de plan du Caire dans quelque-une de mes lettres ; Le Caire est sur la rive droite du Nil, entre le Nil qui est presque tout en dehors, et le Mokattam, grande crête rocheuse qui domine la ville et où est la citadelle. Dès ici, la vallée du Nil resserre beaucoup son lit de champs de sucre et de coton, et des deux côtés on voit blanchir [28] les côtes du désert. – La ville elle-même est très pittoresque. Les quartiers européens, d'un luxe incroyable, et percés de grands boulevards ombragés de caoutchoucs et d'eucalyptus, sont noyés dans une ville absolument arabe. Je n'ai encore vu, ni les bazars ni la grande faculté musulmane ; mais il suffit de regarder du haut de notre terrasse l'abondance des minarets pour savoir à quoi s'en tenir. – Hier pourtant, j'ai visité, très superficiellement et en gros, le grand musée Maspero : bien que l'archéologie ne soit pas ma partie, je pense que je reviendrai souvent là. Cette antiquité égyptienne est vraiment séduisante, et au seul point de vue esthétique, il y a des merveilles. Mais je vous reparlerai tout au long et en détail de cela. Toujours de notre terrasse, j'ai vu les pyramides : je ne tarderai sans doute pas à aller les voir de plus près. – Ici il fait chaud, plus peut-être qu'à Alexandrie ; mais l'air est sec, et les nuits fraîches. Aussi je ne souffre pas du climat. Du reste

nous sommes à la fin de l'été. Figurez-vous que Le Caire est plein de milans : on en voit partout, de très près, tournoyant près des fenêtres, se posant sur les angles de terrasses ou les hampes de pavillons. Il paraît que dans les arbres du jardin ils volent les nids des corneilles mantelées qui sont, avec les hirondelles, les presque seuls oiseaux que j'ai encore vus ici. Notre jardin est petit, mais la campagne de Matarieh très agréable, avec des arbres de toutes sortes, notamment des bambous énormes. – J'y suis déjà allé deux fois. Sur les fleurs il y avait des Danaïs (je crois), cette sorte de vanesse qui est certainement parmi les exotiques de la collection de Sarcenat, à ailes uniformément fauves avec seulement les bords et l'angle foncés avec des taches blanches.

[29]

Adieu, cher papa et chère maman ; vous savez si je vous aime et prie pour vous, sans oublier Guiguite et les garçons. Comme ils liront cette lettre, j'ai moins de regret de ne pas leur écrire : mais mon aménagement prend plus de temps que je n'aurais cru. Je pense que vous aurez reçu toutes mes lettres. Outre la carte postale, je vous ai écrit deux fois avant aujourd'hui : une lettre racontait la traversée, une autre mon séjour à Alexandrie.

Je vous embrasse.

PIERRE.

[30]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 4

Le Caire, 18 septembre 1905.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je pense que maintenant vous êtes fixés sur le sort de Biel ⁶, et j'aimerais à l'être aussi moi-même : mais je pense bien qu'il me faudra attendre encore huit jours pour cela. J'en suis à la lettre de papa du 10, arrivée hier. J'ai aussi reçu celles de maman et de Guiguite. Merci. – Toutes ces lettres me font encore plus plaisir ici qu'à Jersey. – La prochaine fois que je vous écrirai, je serai bien près de ma première classe ; mais d'ici là nous passerons par le 27, et il me faut vous dire dès maintenant ce que vous savez déjà, combien je penserai à vous ce jour-là. C'est maintenant la fête d'Albéric, n'est-ce pas, et je lui demanderai de m'aider cette année. Il bénira vos grands, et les moins grands aussi. – Pour en revenir à ma classe, j'ai maintenant mon rôle bien défini : je fais la physique et la chimie aux classes qui correspondent ici à la 3^e, l'humanité, la rhétorique, et la philosophie. Je dis « qui correspondent », parce que [31] pratiquement, il n'y a que le nom de commun aux choses qui se font ici et à celles des autres collègues, même d'Alexandrie. Cela tient à la préparation de l'examen égyptien qui demande de l'arabe, du français, de l'anglais, de l'histoire et des

⁶ Son frère cadet Gabriel, le sixième des onze enfants de la famille. Pierre était le quatrième.

mathématiques, mais ni latin ni grec. Le rôle du professeur d'humanités par exemple est en grande partie d'apprendre la grammaire française, et je doute qu'en rhétorique on fasse beaucoup autre chose. L'examen se divise en deux : un qui se passe après les humanités et se prépare en 3^e et en humanités ; l'autre qui a lieu après la philosophie et se prépare en rhét. et philosophie. Le susdit examen donne *de droit* une place rétribuée par l'État, et ici on paie bien. C'est vous dire qu'on est alléché. – En ce qui me concerne, j'ai un programme assez humble : la plus grande difficulté va être de combiner et graduer mes cours, de corriger les devoirs, etc. – Je prévois que ces années vont m'être un précieux exercice d'initiative et de doigté. Priez un peu N. - D. du Port pour que cela aille bien. Les élèves sont fort gentils : ils viennent constamment au collège et j'ai plutôt à me tenir à l'écart pour ne pas perdre mon prestige dans la familiarité du temps des vacances : au bout de quelques mois je n'aurai plus cet inconvénient à craindre. Mais il faut qu'ils me connaissent d'abord comme professeur. J'aurai du reste toute l'année pour vous parler de ces intéressants personnages. Voici donc quelques détails sur Le Caire où je me suis promené plus que je ne l'aurais cru. Vous pourrez suivre sur la carte ci-jointe les courses que j'ai faites.

1^o Île de Boulak. – C'est un endroit de plaisance. Un petit bac à vapeur, faisant le service un kilomètre environ plus bas que le pont de Kasr-el-Nil, m'a déposé dans [32] les jardins même du grand hôtel de Gezireh (ce qui signifie « île »), autrefois construit par Méhémet Ali pour l'impératrice Eugénie ; et maintenant vulgaire hôtel. Les jardins, fort beaux et agrémentés (?) de grottes et rocailles (où les blocs sont des roches madréporiques de la mer Rouge, et les bancs des troncs empruntés aux forêts silicifiées du désert) étaient malheureusement en pleins travaux d'ensemencement. Restaient au moins les arbres, parmi lesquels j'ai remarqué plusieurs plants d'une solanée grande comme l'« arbre de Françoise » à Sarcenat et couverte de grosses fleurs violettes, très caractéristiques du genre. L'île est presque entièrement bordée par une magnifique allée, ombragée d'énormes « acacias lébestes », qui fait boucle, enveloppant le champ de course. Le bras gauche du Nil, très étroit, et au-delà duquel commencent immédiatement les champs de coton est, paraît-il, presque sec en hiver. Le fleuve passe presque tout entier à droite. Actuellement (nous sommes

en pleine inondation), il roule une eau rougeâtre absolument opaque que descendent ou remontent (très vite, grâce à un providentiel vent du nord, très constant) des files de dâhbyés, barques aux voiles en ailes d'hiron-delles toutes construites sur le même type. Le spectacle est féérique. Dans un coin de l'île se trouve l'aquarium des poissons du Nil. Un bon nombre d'espèces sont des silures ou poissons analogues, aux longues barbes. À signaler deux espèces de beaux poissons rouge-doré, le *malopterurus electricus* (ressemble à un silure), et différents petits poissons à bouches tordues ou proéminentes, en forme de groins. J'ai regagné Le Caire par le grand pont de Kasr-el-Nil qui est toujours magnifique au soleil couchant. C'est le moment où les équipages se promènent [33] et on aperçoit un mélange invraisemblable de voitures découvertes pleines de touristes ou d'Anglais, – de landaux fermés où se laissent entrevoir les dames mahométanes voilées, – d'automobiles parfois, et presque toujours de chameaux qui traversent toute cette cohue (en longue file souvent) avec un dédain superbe. Comme je vous le disais, Le Caire est resté absolument arabe à côté de la civilisation qui s'est juxtaposée aux vieilles mœurs. Il suffit de faire quelques pas en dehors de la région des somptueux hôtels pour tomber dans un dédale de rues étroites, où on ne voit plus guère d'Européens, et même pas du tout. Des 2 côtés, les maisons aux balcons grillés surplombent, et on longe une série ininterrompue de boutiques en plein air où le marchand dort en attendant le client, ou bien travaille à broder ses tapisseries et à ciseler des bijoux exquis. – De temps en temps on longe une mosquée dentelée. Sur la rue déjà peu large, s'ouvrent de véritables sentiers où on ne peut marcher qu'à la queue leu leu : ce sont encore des bazars de toutes sortes qui étendent leurs galeries d'une rue à l'autre. C'est d'ordinaire ce qui impressionne le plus les nouveaux venus au Caire. Mais j'aime encore mieux le désert.

2° J'y ai surtout pénétré hier. Nous sommes partis de la Citadelle, laquelle, vous le savez peut-être, est occupée par les Anglais. Leurs casernements, par bonheur, se dissimulent et n'enlèvent point son cachet à cet endroit de la ville où sont les plus belles mosquées, une entre autres, byzantine, d'où sortent 2 minarets interminables, fins

comme des aiguilles. – J'étais avec l'intrépide P. Garraud ⁷ qui nous guidait, et mon ami Bovier-Lapierre ⁸, [34] ardent naturaliste, avec qui j'avais tant couru Jersey il y a trois ans (ma 1^{re} année de philo.) et qui est arrivé assez inopinément au Caire cette semaine, pour une année au moins, à ma très grande joie. Nous sommes passés par le fort Napoléon, et avons fait une grande boucle dans la montagne. C'est horriblement sec, mais parfaitement sauvage : il n'y a rien jusqu'à la mer Rouge. De temps en temps, on rencontre des ravins profonds produits par les pluies torrentielles de l'hiver : au fond, un lit de torrent encore semé de plantes grasses de plusieurs espèces (que je tâcherai de vous décrire peu à peu) et, tout autour, des crêtes déchiquetées et des côtes d'où les roches sédimentaires font saillir leurs longues couches. Cela m'a rappelé les dessins du gros livre de la Terre Sainte qui est à Sarceyat. Notez pourtant qu'ici nous n'avons pas encore de montagnes bien hautes. Ce sont des côtes, mais tellement abruptes et rocheuses que cela compense. A deux reprises j'ai vu un oiseau de la taille d'une grive, très blanc avec la queue, les ailes et la tête noire. Je le retrouverai peut-être au musée du Caire. Dans les fonds on voit courir à toute vitesse, comme des araignées, des blaps aux pattes immenses. J'ai également rapporté une très petite lebia (??) rouge et noire, et de gros et assez beaux cristaux de célestine (sulfate de strontium) dont nous avons reconnu deux gisements. Je ne parle pas des fossiles de toutes sortes. – Nous sommes retombés en pays civilisé à la hauteur des « Tombeaux des Khalifes » dont nous avons contemplé [35] les coupes et les ornements du plus pur arabe, se détachant comme à l'emporte-pièce sur un ciel lilas. Les couchers de soleil, dans cette atmosphère pleine de poussière sont de teintes extraordinairement chaudes.

⁷ Le Père Victor Garraud (1848-1925), Auvergnat, était professeur d'anglais au collège.

⁸ Le Père Paul Bovier-Lapierre (1873-1950), professeur de sciences au Caire et à Alexandrie, professeur de botanique et de microbiologie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth; l'un des fondateurs du musée ethnographique du Caire. Il fut un grand ami du Père Teilhard.

Pierre Teilhard de Chardin,
professeur de sciences au Caire, 1907.



Le Père est assis au premier rang, à droite,
les mains sur chaque genou.

Vue du Caire,
avec texte de Pierre Teilhard de Chardin.





Chapelle de Matarieh,
avec texte de Pierre Teilhard de Chardin.

3° Il faut aussi vous dire un mot d'une pointe que j'ai poussée de Matarieh jusqu'à Marg, à quelques kilomètres plus loin. En quittant la campagne du collège, on passe sur l'emplacement de l'ancienne Héliopolis, dont il ne reste plus guère qu'un magnifique obélisque (en granit rose de Syène, Assouan), le plus ancien monument de l'Égypte peut-être, et puis on s'engage au milieu des plantations de la vallée du Nil : presque toujours du coton, avec quelques grandes fleurs jaunes encore, mais surtout des graines dont la ouate s'échappe en beaux flocons à travers les fissures de leur enveloppe. De temps en temps on passe sous des mimosas, des acacias lébecks au feuillage opulent, et le long de canaux fangeux où de petits crapauds font un vacarme de castagnettes. À cet endroit j'ai vu un vol d'oiseaux verts à poitrine claire, guêpiers ou quelque chose d'approchant. – Mais le plus joli est Marg même, entouré de sa forêt de dattiers. Si vous avez vu des photographies d'oasis du Sahara, vous n'avez qu'à vous les représenter pour connaître Marg. La végétation cesse insensiblement et on se trouve tout à coup en plein sable avec partout des dattiers, à tous les âges, en touffes ou en longues allées, avec des clairières, et des irrigations savantes qui amènent à chaque tronc son filet d'eau. Au milieu de cela des cabanes d'arabes, des chameaux, des indigènes qui recueillent les régimes pesants, pendant que leurs enfants se battent ou s'amusent au pied de l'arbre. – Il y a en Égypte au moins 20 espèces de dattiers, dont [36] les fruits passent par toutes les teintes, du noir au jaune par le rouge et le rose. Les jaunes sont les meilleures et les seules auxquelles j'ai encore goûté : comme goût elles ressemblent beaucoup à ce qu'on mange en France dans les boîtes. À Matarieh j'ai cueilli des goyaves : l'arbre et le fruit rappellent le coing et le cognassier, au moins extérieurement. Le fruit, débarrassé de son écorce térébenthineuse, est blanc, rempli de petites graines, et a un vague parfum de fraise.

Je vous continuerai tout doucement cette description de l'Égypte, qui me plaît beaucoup, surtout par son voisinage avec le grand désert. Il est probable aussi qu'avant peu une bonne partie de mon cœur sera pour mes enfants : mais je n'ai pas encore l'expérience de la chose.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous et la famille. Bien des choses aux garçons à l'intention de qui j'ai semé des détails entomologiques. – En plus des insectes indiqués j'ai pris un gros elater brun (gros comme notre plus gros rouge, venant de Mongré). – J'embrasse Guiguite.

PIERRE.

[37]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 5**

Le Caire, 1^{er} octobre 1905.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

L'inconvénient des 8 jours de voyage que font nos lettres est que je ne suis pas encore fixé dans quelles conditions tristes ou favorables se font les rentrées des garçons. Décidément les listes de Centrale sont longues à paraître... Heureusement Joseph au moins vous reste et quant au pauvre Gonzague⁹, je penserai bien demain à son exode vers Jersey. Je me demande si, mêlée à beaucoup de tristesse de quitter l'Auvergne, il ne sentira pas une certaine joie de retrouver la mer et ses petits camarades. – Ici les élèves vont commencer à affluer demain soir, mais surtout mardi matin, puisque le plus grand nombre est externe. C'est mercredi que j'aurai ma première classe. Il est probable que dans ma prochaine lettre j'aurai surtout à vous faire part de mes premières impressions de professeur. – J'en suis pour le moment à la lettre de maman du 20 septembre, où elle me signale la fin glorieuse d'un canard nyroca : je me souviens [38] encore de celui que papa acheta, mais trop tard pour l'empaillage, chez une fruitière de la rue du Port. Il paraît que dans le Delta et sur le lac Mariout, il y a des foules de canards en hiver : je ne sais si j'en verrai ici. – Depuis quinze jours, j'ai encore fait deux belles courses dans le désert qui me plaît de plus

⁹ Joseph était le huitième de la famille, Gonzague le dixième.

en plus, ainsi qu'au P. Bovier-Lapierre et au P. Garraud, notre guide inséparable. Vous verrez facilement d'après ma carte de la dernière fois, quel parcours à peu près nous avons fait. – Tout d'abord, nous avons été explorer la Montagne Rouge en partant de Matarieh. Pour y arriver, on traverse une plaine de sable, avec çà et là des efflorescences salines. La montagne elle-même, peu élevée, et formée d'une roche sédimentaire ou grès (composé uniquement de grains de quartz et de fragments de silex agglomérés) effectivement rouge foncé, est assez capricieuse. Ce sont de grands amas de fragments concassés, qui m'ont rappelé, en monceaux plus élevés, les emplacements d'anciennes carrières à Volvic. Çà et là une roche plus compacte affleure, et le tout, fort déchiqueté, est exploité assez activement pour les carrières. – De là nous avons rejoint Le Caire en traversant les ramifications du Mokattam, de manière à retomber sur le bijou de cimetière des Khalifes. La région est absolument déserte, coupée de ravins et de lits de torrents. A certains endroits la roche est formée uniquement des pinces de crustacés fossiles qui devaient avoir au moins la taille d'un homard. C'est là que j'ai fait la rencontre de deux agamés, l'un plus grand que la main, l'autre long comme le doigt. Je suis en train d'élever ce dernier. Comme vous voyez, c'est un animal intermédiaire entre le lézard et le caméléon, et qui ressemble à une grenouille [39] pourvue d'une queue. Il est gris-jaune avec des taches brun foncé, et la poitrine claire, assez plat. Il se confond avec le sable et court en levant la queue. J'en ai revu un petit jeudi dernier dans le désert lybique. Ce jour-là, c'était une vraie excursion. Nous avons commencé par gagner les pyramides de Gizèh, et cela par un fort joli chemin. Allant prendre un bac un peu au sud de l'île de Rhoda, nous avons traversé un bout du vieux Caire, qui est très pittoresque, avec des rues étroites bordées de grands lébecks (ce sont moins des acacias que des mimosas : ils ont de grosses fleurs en boule). Il était encore bon matin, et le Nil, couvert de barques, bordé, en face, d'un rideau de palmiers un peu enveloppés de brume, était ravissant. Le bac nous a débarqués à Gizèh, et là un tram nous a conduits aux Pyramides. Les Pyramides sont juste au bord du désert, et le désert lui-même finit brusquement, par une falaise sablonneuse qui domine souvent presque à pic la vallée du Nil. Le mot de falaise est d'autant plus juste que nous sommes en pleine inondation, en sorte que des deux côtés de la grand'route, droite comme un *i*, qui va de Gizèh aux Pyramides, on voit de l'eau indéfiniment. La route évidemment est sur une chaussée, ombragée des inévitables lébecks,

lesquels furent plantés pour l'impératrice Eugénie. L'eau n'est pas profonde, laissant dépasser le sommet des quelques plants de cotonniers non encore arrachés ; il ne doit guère y avoir plus d'un mètre de profondeur, mais cela s'étend à perte de vue. Au bout de la route et du tram, au pied de la falaise du désert, il y a un hôtel anglais, et la légion légendaire des âniers, chameliers, guides de toutes sortes qui attendent le touriste. Nous leur avons facilement [40] échappé, mais ils sont vraiment drôles à observer, ramassant tout ce qu'ils trouvent pour l'offrir en échange d'un bakchich, parlant des quarante *et un* siècles, et du reste, en mauvais français. Il y a trois pyramides à cet endroit : celle de Chéops, qui est gigantesque, une autre presque aussi grande, une troisième beaucoup plus petite. Elles sont bâties avec un calcaire extrait de Tourah (près d'Hélouan) qu'on amenait ainsi de l'autre côté du Nil sur des chaussées dont il reste encore des vestiges. Le revêtement qu'elles portaient a disparu (sauf sur une partie de la seconde), en sorte qu'au lieu d'être lisses elles sont en gradins superposés. Je n'ai pas tenté l'ascension qui doit être plus pénible que difficile. Un peu au sud des Pyramides est le Sphinx, taillé dans le roc même, et qu'on déblaie périodiquement. Il est bien en contrebas des Pyramides puisqu'il est taillé dans la couche de rocher qui les soutient, et perd à leur voisinage de ne pas paraître grand, bien que la figure ait bien 4 mètres de haut environ. Le sable et le vent l'ont notablement détérioré, mais de loin il conserve de l'expression. À côté, est le temple du Sphinx, en très beau granit de Syène, et souterrain, en ce sens au moins qu'il l'a été, car maintenant il est rai au jour et on le voit de dessus. – De fait, il y a là du colossal, mais, sauf la physionomie du Sphinx (et encore elle est détériorée), rien d'esthétique, sinon la pensée que ce sont les pharaons qui ont fait cela. Je vous avoue que j'ai infiniment plus goûté le reste de la course, qui a été la partie principale de la journée. Dès qu'on arrive sur le plateau et au pied même des Pyramides, on tombe brusquement dans le désert, mais je l'ai constaté bien davantage en faisant une bonne boucle dans le désert lybique, [41] L'impression est plus forte qu'au Mokattam : au lieu de plateaux coupés de ravins rocheux, on voit à perte de vue moutonner des côtes de sable qui vont en montant graduellement jusqu'à une barre montagneuse qui ferme l'ouest. Dans la partie où nous étions, ces côtes, balayées par le vent, ont leur sommet couvert de gros galets et rognons de silex, souvent éclatés par la chaleur, qui sont seuls restés pendant que le sable était enlevé. Ces silex sont très caractéristiques, formés de couches concentriques cou-

leur noyer verni. Parmi eux se trouvent quelques agates et une abondance de fragments de bois silicifié. Là comme dans le désert arabe, il y a beaucoup de lits de torrents, marqués d'une suite de rares plantes grasses dont nous verrons les fleurs dans quelques mois. Les vallées sont larges, en pente douce, et à certains endroits toutes blanches de coquilles d'huitres fossiles qui remplissent, avec des oursins, les bancs de rocher de cette région. – Plus au nord, les côtes paraissent devenir surtout sablonneuses, à en juger par leur blancheur. Je compte bien, à la prochaine occasion, poursuivre mes excursions par là. En fait d'êtres vivants nous n'avons vu que – des lézards que nous n'avons pu prendre – un petit hibou gros comme une chevêche – un scorpion, que nous avons tué – un petit insecte identique à un scorpion, sauf qu'il n'a pas de queue – enfin, plusieurs spécimens d'un curieux coléoptère, de la forme d'un dytique, grand comme ceci, qui court avec une rapidité vertigineuse et a ceci de curieux qu'il est couvert d'une pubescence très délicate vieux rose qui l'identifie absolument avec le sable. Près des Pyramides j'ai recueilli en outre un gros « blaps » aux élytres hérissés de pointes, que j'ai vu certainement représenté par [42] Brehm ou Acloque. – Il paraît que dans ces déserts les gazelles et les chacals ne manquent pas. – Il doit y avoir des cérestes. Quant à *l'uraens* (haje), je crois qu'il se fait plutôt rare aux environs du Caire ; en outre, il aime avoir un peu d'humidité. – Pour changer avec le désert, j'ai fait hier une longue promenade entre Matarieh et le Nil, dans les plantations, qui sont maintenant hautes. De ce côté-là, l'inondation n'a pas du tout le même aspect que vers Gizèh : ce sont seulement des canaux qui circulent partout et transforment au pis aller quelque champ en marécage. On circule dans des sentiers entre des champs de coton, de maïs, et aussi de canne à sucre, que je commence à ne plus confondre avec le maïs quand l'un et l'autre sont en croissance. La canne a une couleur vert bleu caractéristique. De temps en temps poussent de grands mimosas ; on rencontre des fellahs, leur âne et leur gamouse, qui parfois rabat ses oreilles d'un air effrayé. Je crois que c'est un bon moment pour circuler dans les champs, qui ont un air de fécondité réjouissante. Après les dunes du désert, on admire cette opulence de verdure. Sur ma carte, je crois vous avoir mis Matarieh à l'ouest du canal d'Ismaïlia : c'est une erreur, et j'ai confondu avec un canal secondaire. Le canal est bien tracé, mais Matarieh est à deux ou trois kilomètres à l'est (cela ferait, sur mon papier, à un ou deux centimètres à droite, à la même hauteur). – C'est en

suivant la levée de terre qui borde ledit canal que j'ai fait connaissance hier avec le « rat de Pharaon » ou ichneumon. Celui que j'ai vu était de la taille d'un grand chat, plus allongé, avec une longue queue pointue, comme celle d'un rat, mais plus velue. Sauf cette queue, on dirait un peu, un blaireau, Il a trotté assez longtemps [43] devant nous, paraissant craindre l'eau d'un fossé qu'il n'a sauté, fort élégamment du reste, qu'à contre-cœur. – Ici on l'élève parfois en manière de chat. – J'ai encore vu deux des « guêpiers » dont je vous parlais dans ma dernière lettre. – J'ai été consolé de savoir que le milan d'ici n'est pas le milan royal, car il remplit les offices du plus vulgaire vautour. Il paraît qu'aux environs des casernes anglaises il vient prendre des os dans les mains des soldats. Son cri est monotone, comme un grincement de brouette, et n'a pas la beauté sauvage du cri de buses ou busards que je me souviens avoir entendu au bois des Valettes, ou encore du percnoptère que j'ai écouté plus d'une fois près d'Aix.

Je finis cette lettre lundi, au reçu de la lettre de papa du 25. C'est bien un certain avantage que Biel vous reste plus longtemps. Vous pourriez peut-être communiquer cette lettre-ci à Yéyé ¹⁰, le glorieux chasseur. En ce moment le pauvre petit ne doit pas voir d'un œil sympathique Paris se rapprocher. – C'est effectivement sur mes indications que mon ami de Bélinay vous a transmis le caméléon : je pensais que vous pourriez le conserver quelques jours, le temps de jouir de sa mimique. Il venait d'Alexandrie. On dit qu'ici il y en a peu. – Je me rappelle fort bien le vieux père Loradoux et je prierai certainement pour ce pauvre oncle Charles, dont j'ignorais l'existence.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Toto ¹¹, Biel, Joseph, Vous savez si je vous aime et prie pour vous,

PIERRE.

¹⁰ Son frère Olivier.

¹¹ Son petit frère Victor.

[44]

– Évidemment tous ces temps-ci il n'était question au Caire que de l'explosion du Chatam et des dégâts probables du canal de Suez. Il paraît qu'à Port-Saïd, le matin du grand jour, les gens campaient hors de chez eux de crainte de partager le sort des pauvres Calabrais ! Ci-joint 3 timbres pour Toto.

[45]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 6

Le Caire, le 19 octobre 1905.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je suis en retard pour vous écrire, mais vous aurez attribué cela, avec raison, à la bousculade de la rentrée. Depuis presque trois semaines je n'ai pas eu beaucoup de temps à moi, ce qui fait passer les jours rapidement, est reposant d'une certaine manière, mais ne donne guère de loisirs pour écrire. Voilà donc le contact pris avec les élèves et la vie de collège : la veille de la rentrée j'étais bien quelque peu ému, et maintenant au contraire je suis à peu près complètement à mon aise, bien que comprenant beaucoup plus quelle difficulté il y a à se faire comprendre par des enfants. C'est surtout quand le suis en présence de mes bambins de 3^e, qui sont 35, que je me demande comment une vérité pourra entrer dans ces petites têtes. Il faut s'ingénier à trouver des méthodes quasi enfantines de présenter des choses qu'on était habitué soi-même à considérer d'un point de vue fort différent, et les premières fois c'est peu commode. L'avantage est de forcer à éclaircir des notions qu'on croyait avoir nettes, mais qui ne l'étaient que [46] tout juste à demi. Bien entendu, je ne connais pas encore tous mes auditeurs, surtout ceux d'humanités et de 3^e ; ils ont à peu près tous des noms invraisemblables qui ne riment à rien pour nos oreilles. Mais ce sont de gentils enfants, et je prévois qu'à la fin de l'année je me serai attaché à eux et aux grands gaillards des classes supérieures.

Cela vous amuserait de me voir pérorer devant toutes ces figures brunes, blanches aussi, mais si orientales et sur lesquelles on devine le tarbouch inévitable qui apparaît dès la sortie du collège ou de la classe. Vous ai-je dit que je suis chargé des enfants de chœur ? Cela me met en relation avec des élèves qui ne sont pas de mes classes ; et je finirai par connaître à peu près tout le monde ici, surtout en tenant compte de l' « omnibus ». L' « omnibus » est un omnibus qui fait 2 voyages par jour pour cueillir et ramener chez eux un certain nombre d'externes, et je suis désigné pour surveiller le transport. C'est une réelle distraction, étant donné surtout que chaque tour représente trois bons quarts d'heure de voiture à travers tout Le Caire. Le retour des élèves chez eux est simple : on les débarque à leur porte. Leur départ pour le collège est bien plus pittoresque. Arrivé devant la maison d'un chacun, je donne un vigoureux coup de sifflet, et si personne n'arrive au bout d'un temps convenable, on repart, laissant en panne le malheureux qui doit s'ingénier pour gagner le collège à temps. Parfois, on le voit apparaître à demi habillé sur un balcon en faisant des gestes de désespoir. C'est très pittoresque, surtout à l'intérieur du véhicule. Ils sont bien là une quinzaine d'enfants, élèves de 7^e, 8^e, 9^e, pour la plupart, certains me rappelant Toto, qui bavardent et me racontent toutes sortes d'histoires. Ajoutez à cela l'intérêt de traverser [47] les grands quartiers du Caire matin et soir, et vous verrez que sous le rapport de l'omnibus je ne suis pas à plaindre. – J'ai reçu hier vos lettres du 11. La constatation que la lettre de papa avait été écrite dans la grande chambre du Rocquet m'a touché, et ce qu'il m'a dit sur les loutres de la montagne m'a intéressé. Je pourrai démontrer maintenant à Fréd. de Bélinay que sous ce rapport au moins les Couzes valent la Dordogne. – Je ne vous ai encore rien dit de la joie que m'a causée le succès de Biel : c'est pour lui un fameux soulagement de voir ainsi son avenir à peu près complètement dessiné, moins la branche spéciale où il fixera son choix. Je l'engage à regarder dès maintenant autour de lui pour se rendre compte des parties qui pourraient l'intéresser davantage. Yéyé doit être stimulé pour arriver en juillet prochain, et je suis heureux qu'il ait trouvé place parmi les « carrés ». – Deux ou trois jours après la rentrée, j'ai eu ici une bonne surprise, due au « Chatam ». Profitant d'un arrêt forcé de leur paquebot, la colonie des jeunes Pères jersiais¹² en route pour Shanghaï nous est arrivée de Port-Saïd pour deux jours,

¹² Venant de Jersey, où ils avaient étudié la philosophie avec Pierre Teilhard.

et j'ai revu de bonnes heures une dernière fois d'excellents amis que je n'avais pas quittés pendant cinq ans. Je les ai initiés à toutes les productions du pays. – Depuis trois semaines je ne suis sorti que pour mes promenades hebdomadaires à Matarieh où je vais aller dans quelques heures, après un tour d'omnibus ramenant chez eux les élèves pour la soirée du jeudi. La dernière fois, nous avons exploré ce qui reste des ruines d'Héliopolis. À part l'obélisque dont je vous ai parlé, il ne reste rien que [48] des talus de terre marquant (?) l'emplacement de la ville. A peine çà et là trouve-t-on un fragment de granit, ou quelque bloc avec des hiéroglyphes ou un pharaon. Il est certain que si la ville était bâtie en boue comme le sont les constructions des fellahs de maintenant, il ne peut rester grand'chose. Des fouilles pratiquées l'an dernier n'ont rien fait découvrir. Le long de ces talus poussiéreux qui marquent l'emplacement d'Héliopolis, il y a un canal et de l'autre côté un chemin ravissant. Par exception il est herbeux, côtoyant un bois de dattiers, puis un grand champ de bananiers, et ombragé lui-même de grands mimosas. Ces mimosas suintent une grande quantité de gomme brune transparente, qui est peut-être bien l'originaire gomme arabique. Sur leurs troncs j'ai trouvé plusieurs chenilles laciocampa, longues au plus de 2 ou 3 centimètres. Une a déjà fait un petit cocon. – Ceci pourra intéresser Guiguite que je remercie bien pour sa lettre du 12.

Adieu, cher papa et chère maman, il faut que je pense à mon cours de demain. Je vous embrasse et prie pour vous.

PIERRE.

[49]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 7**

Le Caire, le 1^{er} novembre 1905.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Aujourd'hui et demain sont des jours où naturellement je pense plus à vous et à ceux qui sont partis, et cela tombe bien que je trouve en ce moment du temps pour vous écrire. L'Égypte a beau ne pas être le bout du monde, je crois qu'on y sent davantage encore l'affection de la famille, et cela m'aide à plus prier N.-S. pour vous tous. Je viens de recevoir à l'instant la lettre que maman m'écrivait de la Tour, et les bonnes nouvelles qui s'y trouvent sur les aînés et Françoise m'ont bien réjoui : papa prévoyait sagement qu'on n'enverrait pas cette dernière trop loin de la Tour, et puisque la voilà quêteuse elle est au comble de ses vœux. Je me la rappelle encore me parlant de tout cet avenir au mois d'août. – Pour Biel, c'est un plaisir de le savoir heureux, et c'est le meilleur des signes de le voir content là où il est. Il n'y a donc que cet excellent Joseph qui puisse se dire malheureux : j'espère bien qu'il ne croit pas trop l'être, et ne se démoralise pas : il y a évidemment de la malchance dans son affaire, et une année dont on profite n'est jamais perdue. Vous avez joliment [50] raison de le garder jusqu'au jour de l'an. – Et pendant ce temps je continue à faire mes classes et à prendre tout doucement les habitudes du vieux professeur que je serai peut-être un jour. Mon impression dominante est toujours celle-ci que tant qu'on n'enseigne pas on garde une provision énorme de vérités à

demi-comprises. Cela fait travailler quelque peu de les éclaircir, mais c'est un métier salubre, et ce m'est une profonde satisfaction de constater que j'apprends en enseignant. La classe du reste ne me fatigue pas du tout, et je crois qu'effectivement le collègue m'est reposant. Je commence à connaître mes rhétoriciens et philosophes, qui sont de bons jeunes gens, vraiment sympathiques. On est heureux de les aider et voudrait leur faire du bien. J'espère bien vers la fin de l'année avoir leur photographie, et je vous l'enverrai certainement. – Le plus gros événement de la semaine dernière a été l'arrivée au Caire du Khédivé revenant d'Europe. Comme la gare est toute voisine du collège nous avons vu arriver son train, tout composé de grands wagons jaunes, et assisté à sa sortie de la gare au milieu de coups de canon. Ce qu'il y a de plus joli est sa garde, montée sur ces ravissants chevaux arabes gris qu'on voit partout ici. Avec le Khédivé, commencent à arriver les touristes dont les somptueux hôtels avoisinant le jardin de l'Erbekich refluent toute la saison. Et puis le Ramadan a commencé. Vous savez que pendant ce temps-là les mahométans ne mangent, ni ne boivent, ni ne fument tant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Ce temps de pénitence paraît néanmoins leur causer une profonde jubilation, et le soir, du haut de mon omnibus, je puis considérer, dans les rues grouillantes d'Arabes, les petits enfants brandir chacun une [51] lanterne de fer-blanc coloré dont les devantures des boutiques, sont abondamment pourvues. – L'omnibus n'a donc point épuisé ses charmes pour moi : tantôt c'est une caravane de chameaux qu'on croise, chargés de grosses cannes à sucre (par parenthèse je n'y ai pas encore goûté, mais je le ferai certainement, ne fût-ce qu'en souvenir du Robinson suisse), tantôt en longeant les postes de police (*caracols*) on arrive au moment de l'appel des *gâfirs* ou gardiens de nuit, et on se dit qu'on n'aimerait pas à rencontrer ces sinistres gaillards, tous uniformément couverts d'un manteau et d'un bonnet de bure grise et aimés d'une « trique ». – Cette semaine, il y a eu une petite et rapide ondée sur un coin du Caire : ce sont les premières gouttes qui tombent depuis mon arrivée. Au moins le temps s'est-il rafraîchi et nous sommes dans le beau temps doux qui va durer jusqu'aux chaleurs. Il n'y a que les moustiques qui ne désarment pas, et ils sont je ne sais combien d'espèces contre qui c'est matin et soir une lutte à mort. Le collègue possède en ce moment deux jeunes individus de chiens d'Er-man (j'ignore l'orthographe). C'est une race de Haute-Égypte qui est paraît-il une des plus méchantes et des plus bêtes qu'on connaisse. Usage : chiens de garde.

Pour le moment ils sont pleins de candeur et d'affection, apparaissent partout et un peu partout laissent des traces de leur passage. Ils sont fort intéressants et c'est le moment de gagner leurs bonnes grâces.

Adieu, cher papa et chère maman ; dites à Gonzague que sa lettre m'a fait bien plaisir : je lui enverrai au moins une carte postale quand j'en trouverai une jolie. Embrassez Toto. Vous savez si je vous aime bien.

PIERRE.

[52]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 8**

Le Caire, le 16 novembre 1905.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je vous écris en surveillant une composition, ce qui n'est pas un très bon moment pour rassembler des idées. D'abord j'ai reçu toutes vos lettres, dont je vous remercie ; j'attends maintenant de jour en jour celle qui m'annoncera l'heureuse arrivée du jeune de Mareschal, peut-être aussi la mort d'une bécasse... Infortuné Joseph ! Il est bien heureux néanmoins d'avoir l'occasion d'en manquer, et je ne m'étonne pas des aspirations de Yéyé vers son hammerless. – Ici, ma vie continue toujours la même, dans la préoccupation, assez sereine, des expériences et du cours de la classe prochaine. Je constate néanmoins que je prends assez vite l'habitude de mon rôle et les difficultés que j'entrevois s'aplanissent à mesure. Matin et soir je roule dans mon omnibus, dont les dernières surprises ont été de croiser des Arabes menant des espèces de cynocéphales et des gâfirs traînant tumultueusement une horde de mauvais drôles, fruit de la râfle de la nuit. Je ne parle pas des chameaux chargés de cannes à sucre qui inondent la place de la [53] gare. La grande attraction pour mes gamins est de passer le soir devant une succursale des Galeries Lafayette dont le nom s'illumine successivement en jaune, rouge, bleu,... d'où paris à n'en plus finir sur la couleur qui va sortir : ainsi ferait Toto. – Deux fois, ces derniers temps, j'ai pu m'échapper avec mon ami Bovier-

Lapierre, et nous en avons profité pour explorer davantage Marg et sa forêt de palmiers dont je vous ai déjà un peu parlé. Maintenant tous les régimes sont cueillis, mais en revanche le sous-bois sèche avec l'inondation qui se retire, et on peut circuler presque librement sur un tapis d'une sorte de trèfle vert tendre que les fellahs sèment partout. Évidemment on n'a pas l'impression d'une forêt quand on circule au milieu de ces troncs de dattiers ; mais c'est fort joli quand même, surtout lorsque les plantations sont encore jeunes et forment un peu tail-lis. A la plus grande joie de mon compagnon et un peu aussi la mienne, les plantes commencent à pousser : le long des canaux apparaissent en foule de curieuses plantes, une entre autres qui ressemble absolument d'un peu loin à une oxalis quant aux feuilles, mais qui est en réalité un cryptogame (*marsilia*(*op* ?) je crois) dont les jeunes pousses font crose le long de rhizomes prolongés. Nous avons fini par aboutir à une immense clairière, entourée de trois côtés par les dattiers, et s'ouvrant sur les dunes blanches du désert. La clairière elle-même est occupée en grande partie par une rizière, ce qui m'a fait voir pour la première fois du riz mûr sur pied. Là où le sol n'est pas inondé, il est recouvert d'une légère croûte de sel abandonné par les eaux saumâtres, ce qui donne la très curieuse impression de marcher sur une terre givrée dans un paysage africain. J'ai vu 2 ou 3 chevaliers assez [54] petits dont le chant m'a évoqué les graviers de l'Allier. A ce propos, nous sommes depuis un mois envahis par les lavandières. Je pense que ce sont celles qu'il me souvient avoir vu passer en bandes jadis, lorsqu'au soir des derniers jours de vacances on revenait de la chasse. – Comme animal intéressant, nous n'avons rencontré qu'une sorte de petit lézard, qui semble faire transition entre l'orvet et les lézards ordinaires : tout luisant, très petites pattes, queue aussi épaisse que le corps, et surtout allure frétilante ; il rampait autant qu'il marchait. Je finirai par savoir son nom. Ce soir je repars pour excursionner dans ces régions. Mais c'est surtout au désert que j'ai envie de retourner. Je m'en paierai aux vacances du jour de l'an. Je suis entré en relation avec un géologue français d'ici, M. Fourtan, qui me détermine les fossiles d'ici. C'est un homme fort savant, mais gascon fini, ce qui rend sa conversation fort drôle : chose remarquable, il cite du latin à tout propos. – Le Ramadan continue : le plus drôle est l'explosion d'enthousiasme qui accueille le coup de canon du soir, signal de la fin du jeûne. Tout le monde court aux ignobles petites cuisines en plein air qui embaument le coin des rues : quelqu'un m'a raconté que son

cocher l'avait une fois momentanément abandonné pour aller se restaurer. – Nous avons eu des jours de brouillard très humides, mais pas encore de pluie, et le temps est plutôt chaud.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, Toto, Joseph. J'avais écrit à Françoise pour ses vœux ¹³, peut-être un peu trop tard. J'espère [55] que ma lettre aura été envoyée à Tourcoing. – Je prie bien pour vous tous.

PIERRE.

¹³ Françoise, troisième de la famille, l'aînée de Pierre, entrée chez les Petites Sœurs des Pauvres ; morte, supérieure de la maison de Shangal en juin 1911. Cf. Sœur Marie-Albéric du Sacré-Cœur (Rennes, Petites Sœurs des Pauvres, 1914), et la *Pensée religieuse du Père Pierre Teilhard de Chardin* (Paris, Aubier, 1962), p. 342-343 et p. 360-361.

[56]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 9**

Le Caire, le 1^{er} décembre 1905.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Comme la dernière fois, ma lettre va vous arriver avec du retard, mais vous ne vous en étonnerez pas : la besogne de ces jours-ci s'est compliquée d'une colle, dont, tout de même, nous voilà à peu près sortis. je crois qu'il vaut mieux encore être collé que coller, quand il s'agit de corriger des compositions. Tout d'abord, que je vous dise que j'ai reçu l'heureuse nouvelle de l'avènement de Pierre de Mareschal. Dites à ses parents et grandsparents que je les félicite et prie bien pour l'heureux avenir de cet intéressant enfant avec qui je suis flatté d'avoir à partager mon prénom. Voir ce petit doit raviver un peu en vous bien des regrets : il faut répéter à N.-S. que sa volonté soit faite, n'est-ce pas. Mais je pense bien à vous. – Et puis ici, ma vie continue, fort intéressante somme toute, coupée par une ou deux promenades hebdomadaires dans le désert. Depuis ma dernière lettre j'ai été à peu près quatre fois dans le Mokattam où je commence à me bien reconnaître, ce qui n'est pas très facile : il y a beau ne pas y avoir un arbre, on [57] se trompe pour un rien au milieu de ces dunes et de ces ouadi tous semblables qui vont à perte de vue. En ce moment la végétation y est à son minimum : les rares plantes vertes qui marquent le fond des ravines ont épuisé les provisions de sève amassées dans leurs feuilles épaisses et se dessèchent. Pourtant cette semaine nous avons eu un

peu de pluie et cela va être le signal d'une reprise de verdure (très relative). Mes dernières trouvailles ont été, dans le désert, des vertèbres de poisson fossile grosses comme des pièces de 5 francs. Je ne les ai pas encore fait déterminer. À propos, je suis entré en relation avec un charmant homme d'ici, le docteur Inès bey, dont m'avait parlé M. du Buysson. Il a chez lui une collection un peu générale de toutes les curiosités d'histoire naturelle d'Égypte : coquilles, coléoptères, lépidoptères... et ornithologie. Je vais regarder spécialement cette dernière partie à l'intention de papa. J'y verrai d'abord le nom de ces oiseaux noir et blanc du désert (que j'ai vus dimanche dernier de très près) et dont papa m'avait envoyé il y a 2 mois le nom probable. En voici une description plus complète : plus petits que des merles, ils sont d'un beau noir, sauf le dessus de la tête et la partie inférieure du corps (moins la queue), blanc pur. Dans les mêmes rochers d'autres individus avaient la tête entièrement noire, et moins de blanc sur le ventre. Est-ce seulement une différence de mâle à femelle ? En même temps volaient en l'air, en sifflant comme chez nous en juillet, une bande de martinets, fort haut du reste. J'ai également fait la rencontre, dans le désert, d'un serpent assez curieux, long de 40 à 50 centimètres, et mince comme une lanière de fouet : il était jaune gris avec des marbrures brunes. Je n'ai pas pu [58] arriver à le tuer, mais il est caractéristique par sa minceur invraisemblable. Je ne pense pas qu'il fût dangereux. – En fait de plantes, nous avons rencontré l'autre jour, encore dans les sables, une végétation de petites courges sauvages ; les feuilles sont petites, très dentelées, et le fruit, rond et vert, gros comme le poing. Il est d'ailleurs atrocement amer. Mon docte compagnon a opiné que cela devait être *cucurbita prophetarum*, jusqu'à nouvel ordre. Mon omnibus m'a réservé ces derniers temps une surprise plus relevée que les singes, les chameaux et les cannes à sucres, à savoir le Khédivé lui-même qui a passé à quelques mètres de moi, très digne sous son tarbouche, et escorté des cavaliers de sa garde magnifiquement montés, armés de lances à banderoles vertes, et également en tarbouche. Le plus joli de l'affaire a été que mon cocher, immédiatement le défilé des pachas terminé, a enfilé la queue du convoi pour profiter de la trouée, de sorte qu'en un instant je me suis vu engagé, avec mon immense guimbarde, entre 2 haies respectueuses et fournies d'Arabes de toutes sortes, qui laissaient pour mon passage un vide immense assuré par un cordon d'agents (chaouiches). C'était plutôt gênant. Je n'avais malheureusement pas encore recueilli d'élèves à ce

moment. Cela les eût enthousiasmés. Pour l'instant ils sont émotionnés par les affaires de Crète, qui ont coïncidé avec les grandes fêtes de la fin du Ramadan. Parmi les nouvelles extérieures j'ai surtout remarqué comme il est juste la perte de ce malheureux « Hilda » que je connaissais bien, quoiqu'il ne s'arrêtât pas à Jersey. Cela m'a évoqué des souvenirs de mer verte, et de rochers recouverts d'algues. Je garde décidément de profondes impressions de ce pays-là. [59] – J'ai écrit à Gonzague, en essayant incidemment de le convaincre des avantages de son collègue et d'un travail plus assidu. Enfin son trimestre touche à sa fin, ce qui doit causer à Joseph une joie bien plus modérée. Enfin, puisqu'il a tué une bécasse, il pourra partir sans remords. Dites-lui que sa lettre m'a fait beaucoup plaisir, et que je recevrai avec intérêt des détails complémentaires sur ses trouvailles minéralogiques.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous tous. Je le ferai spécialement le 8 prochain. Beaucoup de choses à Guiguite.

PIERRE.

[60]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 10

Le Caire, 17 décembre, 1905.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Cette fois, je crois que je suis plus en retard que les autres, et pourtant j'aurais voulu que cette lettre vous arrivât pour Noël. Au moins est-il prudent que dès maintenant je vous souhaite de tout cœur une bonne année ! vous savez si je prierai de mon mieux N.-S. de la bénir pour vous et le reste de la famille. Je n'ai pas besoin de vous répéter non plus combien mon affection pour vous tous demeure la même et me fait souvent penser à vous. Je suis heureux que l'excellent Yer-Yer vous arrive si tôt ! outre la joie pour lui, il y aura pour vous un Noël plus gai. J'imagine que si vous ne le passez pas à Vialles, vous partirez là-bas dès le lendemain, une plus longue paix ne pouvant être donnée aux canards. Dites à Yer-Yer que je lui souhaite bonne chasse : je crois que dans le Delta le gibier d'eau commence à affluer, mais je ne m'en suis guère douté que par un triangle de canards qui a passé l'autre jour, très haut, au-dessus de la maison. Il faut dire que je ne fréquente guère les bords du Nil, défaut dont je suis résolu de me [61] corriger : mais je me demande encore jusqu'à quel point ces bords sont suivables, au moins en temps d'inondation. Maintenant que les eaux baissent cela va être le moment d'essayer. En tout cas, le désert n'a pas épuisé ses surprises. Jeudi dernier, en allant assez loin dans la direction de Suez, au milieu d'un terrain jonché de bois silicifié, j'ai rencon-

tré un magnifique vautour en train de déchirer un lambeau de charogne. À un ou deux mètres derrière lui cinq milans attendaient respectueusement une miette dans une attitude parfaitement humble, sans bouger. Ils paraissaient fort petits à côté du vautour qui est bien le plus gros oiseau en liberté que j'aie encore vu. J'ai pu l'approcher à une trentaine de mètres, et j'ai surtout remarqué sa tête claire ! le reste du corps était foncé sauf une bande sur les ailes, quand il volait. Je saurai son nom chez Inès bey qui m'a déjà nommé les oiseaux noir et blanc du Mokattam. Ce sont « *Saxicola lugens* » et « *Saxicola albipygaca* ». Comme les noms m'ont été donnés sur description, je ne serai bien fixé que quand j'aurai revu les spécimens empaillés. Le même jour que le vautour j'ai rencontré une espèce de renard ou de chacal qui a brusquement apparu sur une côte, près de nous, puis a détalé avec prestesse. Il avait le port d'un loup, mais la queue très fournie, et je ne me rappelle plus assez l'aspect du chacal pour être sûr de mon fait. Il m'a également paru plus grand et plus haut qu'un renard, mais vous ne sauriez croire quelles erreurs étranges on commet dans le désert sur la proportion des objets, faute de point de comparaison. J'ai fait connaissance avec un lieu assez fréquenté par des touristes à âne, la « Source de Moïse », sorte de petite nappe saumâtre située dans un creux de rocher [62] au fond d'un cirque, à l'est du Mokattam. Le site serait joli sans les tessons de bouteille de champagne et les traces des moutons et chèvres qui viennent boire ; de tout cela il s'exhale une odeur pénétrante qui m'a évoqué le souvenir d'un parc à moutons derrière Plumet. – Dimanche dernier, en l'honneur de l'Immaculée Conception il y a eu grande procession à Matarieh ¹⁴ ; j'y ai pris comme de juste une part assez active, à cause des enfants de chœur. La cérémonie a vraiment été très bien. Outre le collège, il y avait affluence d'invités, et tout ce que Le Caire compte de mieux comme société catholique. Il y avait même une centaine de soldats irlandais en uniforme qui ont chanté des cantiques anglais fort jolis. – Avant-hier, il est tombé la première pluie sérieuse depuis mon arrivée ici : cela n'a pas été long, mais immédiatement on a commencé à nager dans la boue. Les cours devenant intenables, on a expédié les élèves chez eux deux heures plus tôt :

¹⁴ Petite localité à l'est du Caire, non loin de l'obélisque d'Héliopolis. C'est là que, d'après la tradition, la Sainte Famille aurait fait halte après sa fuite de Judée. Une église fut érigée à Matarieh en 1903-1904.

il paraît que c'est d'ordinaire l'épilogue, en sorte qu'ils saluent avec allégresse les premières gouttes.

Adieu, cher papa et chère maman. Bonne année encore à tous. Je vous embrasse. Remerciez Toto de sa lettre.

PIERRE.

Pourriez-vous m'envoyer l'adresse de Guiguite et aussi celle de Françoise, que j'ai perdue.

Bonne année à tous encore une fois. – Avez-vous [63] enfin reçu ma lettre du commencement de décembre, plus celle du 16 ? – Hier j'ai trouvé de gros scorpions ! – Je vous embrasse et ne vous oublie pas.

PIERRE.

[64]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 10a

Le Caire, le 17 décembre 1905.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa,

En plus de la lettre ci-jointe qui vous donne les nouvelles de la quinzaine, il faut que je vous écrive plus spécialement pour Noël. Il y aura beau n'y avoir que trois de vos enfants pour vous souhaiter une bonne fête le 24, vous savez que tous, en particulier ceux qui sont au ciel, à Tourcoing ou ici, prieront pour vous et vous diront « bonne fête » en pensée avec plus d'affection encore qu'autrefois. Et je tenais à vous le dire comme les autres années. Je demanderai pour vous tout ce qui peut vous être le plus cher, en particulier que vos enfants restent toujours bons et deviennent des hommes. Merci encore de tout ce que vous avez fait pour moi, vous et maman, et dites-vous que je vous aime toujours beaucoup.

PIERRE.

[65]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 11**

Le Caire, le 4 janvier 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Vous avez donc reçu un peu après Noël mes souhaits de bonne année, suivis j'espère de quelques photographies destinées à vous montrer ce qu'est la campagne cultivée autour du Caire. Le désert comptant peu d'admirateurs, je n'ai pu trouver de clichés le représentant. J'espère que cela viendra. Donc, je ne puis que vous répéter ce que je vous disais : je vous souhaite, à vous tous, une bonne année, telle que N.-S. la désire pour la famille. Guiguite m'a écrit de Cannes, où elle paraît avoir pris bien courageusement son parti et se réjouir d'avoir des petites filles à catéchiser. D'après ce que m'écrivait maman j'augure que vous avez gardé l'heureux Joseph ; mais à cause des retards de la poste au nouvel an, je n'ai encore pas reçu vos nouvelles officielles. – Pour le moment, je suis donc en vacances, et elles sont fameusement occupées, vu l'arrivée au Caire, pour ces jours-ci, des jeunes professeurs d'Alexandrie, mes amis de Jersey et d'Aix. Le Caire est pour ceux d'Alexandrie, et avec raison, la ville enchantée, et nous, les privilégiés qui voyons chaque jour ses merveilles, sommes trop heureux de les leur montrer. Depuis trois jours, je pilote Guy Le Marois qui ne se tient plus de [66] joie devant les puissantes automobiles qui sillonnent les grandes promenades du Caire à défaut des routes de l'Égypte, encore à faire. À ce propos, son frère, le marin, va

probablement partir à la fin de janvier pour Saïgon ¹⁵. J'ai immédiatement pensé à l'oncle Georges qui le recevra un peu comme il faisait pour Albéric ¹⁶. Dimanche dernier j'ai pensé beaucoup à Albéric : c'était à Ismaïlia, devant ce petit ruban de canal de Suez. Je me disais qu'il avait certainement vu ces dunes où j'étais, et j'en ai été pas mal impressionné, point tristement d'ailleurs. Ceci m'amène à vous parler d'Ismaïlia, où j'ai accompagné un petit Français d'ici dont le père est agent de la C^{ie} de Suez. En express on met 3 heures, depuis ici, et le voyage est agréable, surtout depuis la ville cotonnière de Zagazig où on quitte le Delta, monotone en ce moment avec ses champs de trèfle, pour entrer dans le désert. J'étais chargé de surveiller, outre mon élève, deux fillettes françaises, ses amies, grandes comme le serait maintenant Loulou, un peu moins peut-être, dont les papas sont aussi à « Suez ». Ces intéressantes enfants n'étaient pas encombrantes, et m'ont amusé par leur conversation qui me rappelait tout ce que maman ou d'autres m'ont dit sur le Sacré-Cœur. Car elles en sont élèves, ici. Un grand pensionnat est même en train de s'élever : je ne désespère pas d'y voir tante Louise. – L'une des deux avait le « ruban » ! - J'ai passé 6 heures à Ismaïlia. La ville se réduit à rien, mais l'endroit est ravissant : en plein sable jaune, avec des montagnes nues à l'horizon, et au bord d'une lagune bleu foncé que [67] traverse le canal. La ville est bordée de grands et beaux jardins publics, avec palmiers et bois d'une sorte de grand conifère (primitif) d'Océanie (Casuarina...) qui tient encore plus de la prêle que d'un pin. Des avenues immenses, ombragées de grands acacias lébecks peuvent être arpentées sans qu'on rencontre presque un seul promeneur. L'une d'elles conduit à l'endroit où le canal pénètre dans la lagune. J'ai pu le contempler longtemps, retenu par une soudaine bourrasque dans la cabane d'un gardien complaisant. Rien n'a passé que des dragues ou des remorqueurs. Le lendemain étant le 1^{er} janvier, on devait chômer. Au bord de l'eau il y avait, rejetés en abondance, de petits hippocampes morts, de belles coquilles hérissées de pointes, des méduses, des seiches, de petits poissons ressemblant à des têtards. Là-bas le désert est bien plus sablonneux que près du Caire. Quand je suis reparti le soir, j'ai vu passer une bande de Russes, émigrant : ils avaient une tête invraisemblable,

¹⁵ Il vient de permuter! (Note de Pierre Teilhard.)

¹⁶ Frère aîné de Pierre, deuxième de la famille (la première, Marielle était morte en bas âge). Officier de marine, mort en 1902.

bottés, avec des bonnets à peau de lapin. Certains avec des turbans pointus ressemblaient à des Tartares. Je ne sais trop où ils allaient. – Hier, nous avons été en nombre en Saqqarah, sur la rive gauche du Nil, au sud du Caire : je crois vous l'avoir nommé sur ma petite carte du mois de septembre. Partis à 7 heures en chemin de fer, nous avons trouvé à deux stations du Caire une troupe de bourricots qui nous attendaient, et c'est sur leur dos que nous avons gagné les Pyramides. Pendant cinq ou six kilomètres on traverse la bande verte cultivée qui constitue l'Égypte habitée. À cet endroit elle est remarquablement jolie, pleine de palmiers, de champs verts, de grandes flaques avec des villages de boue à côté, le tout emprisonné entre les deux bandes jaunes du désert, [68] très rocheux à l'est, plus sablonneux à l'ouest où nous allions. C'est dans cette bande plate et boueuse que sont ensevelies les ruines de l'immense Memphis dont les Arabes ont emporté les plus belles pierres pour construire Le Caire. Sous des palmiers sont couchées deux gigantesques statues de Ramsès, une en granit, l'autre en calcaire : la tête, dont je comparerais prosaïquement les dimensions à celle d'un fort tonneau, a une expression singulièrement fine, souriante comme celle de toutes les statues égyptiennes. Ça et là, au milieu des mesures de terre sont de grands blocs de ce granit rose de Syènes (Assouan) qu'on croirait apporté de Corbières à Jersey. – La cavalcade des ânes est extrêmement réjouissante, et le matin personne ne passa par-dessus la tête de sa monture. Avant 10 heures nous montions la première pente du désert, absolument retourné par les fouilles à cet endroit. En plus des pyramides de Gizèh qu'on voit au loin, on se trouve au milieu d'un groupe de pyramides, relativement petites, et plus ou moins délabrées. Celles de Dacrour sont assez loin. L'une d'elles est à pans coupés, signe que les architectes ont abandonné un premier plan, trop grandiose. Parmi celles que nous avons visitées la mieux conservée, unique en son genre, et la plus ancienne de toutes, est à gradins, formés, non de gros blocs, mais de pierres plus ou moins cimentées. C'est encore l'enfance de l'art. Le plus curieux de beaucoup est la visite des nécropoles enfouies sous terre en plein sable, autour des pyramides. Il y a là quatre ou cinq tombeaux trouvés, dont chacun comprend une série de salles ornées de merveilleux hiéroglyphes, encore peints en bleu souvent, et très bien conservés. C'était la maison de l'âme du défunt, terminée par une porte fictive, [69] sorte de stèle par où ladite âme était censée entrer et sortir de l'autre monde. On y voit représenté tout ce qui faisait la fortune du défunt. Il y a des scènes

de chasse à l'hippopotame, de pêche. L'allure des bêtes et des poissons est fort bien rendue : il y a moins de finesse que dans les dessins japonais, et du reste il s'agit de sculpture, mais j'ai fort bien reconnu bon nombre des poissons que j'avais vus dans l'aquarium du Nil. Par exemple, on aperçoit un hippopotame happant à pleine gueule un malheureux crocodile qui se débat, ce qui est moins heureux. Toujours sous le sable, et creusé en plein rocher, fort tendre du reste, il y a le fameux Serapaeum avec les tombes des bœufs Apis. Chaque tombe (il y en a une vingtaine) est dans une chambre rectangulaire ouvrant sur le couloir principal qui a bien 500 mètres. Le plus remarquable est le tombeau lui-même, bloc immense (environ 3m x 3m x 5m) ordinairement de divrite polie, avec hiéroglyphes gravés. On se demande comment il a été possible de traîner à travers un boyau souterrain et de mettre en place de pareils blocs. Un tombeau est inachevé : le bloc non encore poli est abandonné au milieu d'un couloir. – Nous avons dîné dans une sorte de baraquement, dit ermitage de Mariette, qui habitait là pour ses fouilles. Après quoi nous avons encore visité un intérieur de pyramide, à demi écroulée elle-même, mais à tombeau merveilleusement conservé. On y arrive par un plan incliné qui aboutit à des salles au plafond pointu toutes couvertes d'inscriptions. Près de là on descend dans un tombeau au moyen d'un escalier tournant (moderne) d'une trentaine de mètres de profondeur. Vers la fin de la visite, le vent a commencé à se lever, et quand nous sommes partis il s'élevait du [70] désert des tourbillons de sable très « couleur locale ». Il ne doit pas être commode de circuler par de pareils temps. Le retour a été marqué par quelques joyeuses culbutes dont j'ai été indemne. – Dans les champs il y avait pas mal de vanneaux et une troupe d'hirondelles à ventre rougeâtre. Elles n'ont pas dû trouver l'Égypte hospitalière ces derniers temps. Chose inouïe depuis au moins 25 ans, nous avons eu une nuit – 3°. Les résultats ont été déplorables en certains points pour les bananiers, les caoutchoucs, etc. Le jardin de Matarieh où étaient accumulés des arbres exotiques a particulièrement souffert. Maintenant le temps normal est revenu. Il paraît qu'aux environs de Beyrouth, à 900 mètres d'altitude, on a eu – 25°, ce qui m'étonne un peu : mais le renseignement vient de l'endroit même. – Les élèves étaient stupéfaits de voir un peu de glace. – Je viens de recevoir toutes vos bonnes lettres. je me propose de lire l'article que m'indique papa sur les silex de l'éolithique. Il paraît qu'en certains points d'Égypte, Thèbes par exemple, on trouve beaucoup de pierres taillées. – Mes

félicitations à Joseph : j'espère qu'il saura utiliser sa liberté par un travail intelligent. – Cela fera plaisir à maman de savoir que j'ai vu à Matarieh les ornements, faits avec la soie de Chine d'Albéric, que j'ai bien reconnue : il y a aussi une couverture d'autel en soie bleue qui a même provenance, si je ne me trompe.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph et Toto et prie pour vous. Comme cette lettre passera évidemment à Cannes, j'avertis Guiguite que je tâcherai de lui écrire sans trop tarder.

Votre enfant,

PIERRE.

[71]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 12**

Le Caire, le 22 janvier 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Cette fois encore vous allez me trouver bien en retard : les premiers jours du nouveau trimestre en sont la cause ; car en plus de la peine qu'il y a toujours, après un repos, à se remettre en train, j'ai eu à m'occuper d'une partie du programme qui demandait pas mal de temps, comme préparation de cours ou d'expériences. Enfin il me semble que pour moi la partie la plus difficile de l'année, et peut-être, de mon professorat, est passée. Dans un mois je commencerai la repasse avec les philosophes, candidats de mai, et comme je ne fais guère que me répéter aux autres cours, moyennant quelques adaptations, c'est vous dire que le gros du travail est fait. Resteront les moments critiques de l'examen auquel nos élèves attachent une importance presque fétichiste ; – ce dont après tout on ne saurait trop les blâmer puisque le baccalauréat égyptien ouvre aux lauréats des places un peu partout. Le grand avantage de ma situation actuelle est de connaître mes bonshommes. C'est naturellement avec les sections « sciences » que j'ai le plus de rapports, et [72] ceux-là sont, en nombre suffisant, des esprits avides de savoir auxquels il y a plaisir à ouvrir des horizons. C'est le soir que j'ai mes classes avec eux. Le matin j'ai à maintenir la foule plutôt houleuse des humanistes, des 3^{es} surtout, contre qui on est réduit à fulminer des arrêts et des mauvaises

notes. Pas de ces « chahuts » du reste que voient nos collègues de France. Avec mes jeudis et dimanches libres, il me reste encore du temps pour travailler, et les journées sont vite au bout : on les voudrait plus longues, car il n'y a rien de tel que d'enseigner pour donner envie d'apprendre. – Il y a quinze jours j'ai mis à profit mes connaissances topographiques du désert pour y faire courir, plus peut-être qu'ils n'auraient voulu, une bande de grands : ils sont déplorablement « rossards » pour la plupart : j'ai essayé, sans trop y échouer, d'éveiller en quelques-uns les premiers goûts de l'histoire naturelle en face d'un banc d'huîtres et de cérithes fossiles. L'un d'eux m'a assuré qu'il y a encore pas mal de hyènes à quelques kilomètres d'ici. – À propos de renseignements zoologiques j'ai revu Iñès bey qui est de plus en plus aimable ; il m'a fait entrevoir des collections zoologiques d'Égypte autres que celles qu'il avait chez lui à ma première visite, et que je tâcherai de voir de plus près. J'ai été surpris d'apprendre que le Nil renferme encore de belle tortues, et qu'aux environs d'ici on peut rencontrer une foule de bêtes curieuses : gerboises, rats épineux, espèces de jolies moufettes rayées de noir et de blanc, gros lézards à queue hérissée de pointes (*uromastyx*), sans parler de magnifiques céraistes à 2 cornes, najas, et même (du nom de son « inventeur ») *Walterinesia*, serpent venimeux entièrement noir et de taille respectable. Il paraît que les babouins et cynocéphales [73] que les Arabes promènent souvent ici viennent du bord de la mer Rouge (Souakim) où ils vivent dans les rochers du désert. – Le lendemain du jour où je vous écrivais ma dernière lettre, j'ai fait ma plus longue course de cette année. Avec mon ami Bovier nous sommes partis dans le désert une journée entière, et durant ce temps nous n'avons vu comme êtres animés que des sauterelles (peu) et cinq ou six chameaux, tout seuls, au fond d'un ouadi. Par contre, nous avons récolté de jolies coquilles et coraux fossiles et j'ai joui de vues magnifiques. Nous étions allés dans la direction du sud-est, là où le pays est de plus en plus montagneux. Ce n'est pas encore bien haut, mais très rocheux et bouleversé. À ces endroits une carte porte « gypaètes » : j'ai vu de loin un gros oiseau de proie. Ce doit être des percnoptères, dont j'ai revu cinq ou six individus sur des charognes près du Caire. Le dernier jour des vacances j'ai été avec mes amis d'Alexandrie au barrage, construit depuis longtemps au nord d'ici, à l'endroit à peu près où le Nil se divise. Ce barrage est surtout intéressant par le jardin botanique de toute beauté qui y est entretenu sur une île, dans une position merveilleuse. Il y a là un étang plein de

lotus que je voudrais bien voir en fleurs. C'est là que j'ai vu les plus beaux papyrus, plus hauts que moi, avec de grandes fleurs en houppes soyeuses. Vous savez qu'on ne le rencontre plus sauvage qu'au Soudan, d'où peut-être les Égyptiens l'avaient importé. Dans le susdit étang j'ai vu mon second « rat de pharaon ». J'ai croisé des chasseurs de gibier d'eau, qui, malgré leurs airs de Nemrod, n'avaient guère tué de remarquable qu'un jeune flamant. – Occupation plus archéologique, nous nous sommes mis à explorer les « Décombres », grandes collines [74] bordant la ville au nord et au sud et entièrement formées de débris amoncelés pendant des siècles. Ce sont des couches régulières formées de scories et poteries de toutes sortes, remontant jusqu'à l'époque romaine. On a pu reconstituer l'histoire de la céramique arabe au moyen de tous ces tessons. Notre butin pour le moment se monte à 3 ou 4 médailles coptes ou arabes que nous montrerons à Iñès, et à quelques jolies faïences, à armoiries de sultans ou de mamelucks. Ces grands terrains vagues sont fort curieux, et la vue qu'on y a est extrêmement originale, étant donné le caractère purement arabe des quartiers avoisinants. C'est quelque part sous les décombres du sud que gisent les restes de la ville de Fostat que ses habitants brûlèrent pour ne pas la laisser aux croisés. – Hier, fête du collège, nous avons eu une grand'messe en rite chaldéen. Il y a quelques cérémonies vraiment belles, mais nous ne sommes pas faits pour ces chants monotones et indéfinis qui durent exactement toute la cérémonie. Celle d'hier n'a duré que 3/4 d'heure, mais il nous a été dit, non sans quelque fierté, que cela eût pu durer 3 heures. – Le clou de la fête du collège est toujours la grande pièce arabe, qui se jouera vendredi (jour férié musulman) devant une assistance choisie de gros personnages arabes. Je suis curieux de voir ce que cela va être. Espérons que nous n'aurons pas de contretemps semblable à celui d'Alexandrie : la pièce arabe du 3 décembre a coïncidé avec la petite émeute, ce qui a déplorablement réduit l'assistance. – Dans l'intervalle de cette lettre et de ma précédente, nous avons eu ici la rénovation des vœux. Évidemment le « tri-duum » préparatoire ne ressemble guère à ce qu'il peut être dans le recueillement d'un scolasticat, mais c'est le métier qui [75] veut cela, et c'est toujours pour N.-S. – Ici, le P. Garraud m'interroge périodiquement et avec angoisse sur le sort de l'hôtel Bansac, et je ne puis lui répondre que par un honteux silence. Il m'assure avoir recueilli sur ce sujet des bruits sinistres. – J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres. – Maintenant vous voici de nouveau à Clermont : figurez-vous que la

cloche du collège, la seule du reste que j'entende ici, me fait penser à celles des Carmes, le samedi soir. – Ci-joint une photographie du Caire vu de la terrasse du collège. C'est l'est. À l'horizon, le Mokattam, terminé à droite par la citadelle et sa jolie mosquée, genre Sainte-Sophie. Remarquer, à la loupe, les innombrables minarets : les 2/3 sont le long d'une même rue : ce sont des quartiers très arabes. Les côtes grises sur lesquelles ils se détachent (?), en dessous des falaises blanches du Mokattam sont des montagnes de décombres. – La partie européenne du Caire ferait suite à la photographie, à droite.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph et Toto, et prie bien pour vous. J'ai reçu une bonne lettre de Françoise. – Dites à Guiguite que j'ai reçu toutes les siennes. Je l'embrasse aussi.

PIERRE.

[76]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 13**

Le Caire, 10 février 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Chose merveilleuse, ce soir il pleut, au grand désespoir d'un Père Dominicain qui donne une série de conférences dans notre salle de théâtre (si Françoise m'entendait), et à la plus grande joie des élèves qui escomptent, mais en vain, un retour prématuré dans leurs foyers. Je vous ai déjà dit que quand il pleut, Le Caire est démoralisé : tous les tarbouches se couvrent de mouchoirs, et je viens de voir un cocher conduire son fiacre, le parapluie déployé sans vergogne. Ce temps nous est arrivé après un jour de vent chaud, prélude du fameux kham-sin d'avril et de mai qui fait fuir les touristes. Je crois bien que nous en avons fini avec le froid, sinon encore avec la fraîcheur. – Depuis ma dernière lettre, toutes les vôtres me sont arrivées très régulièrement, notamment les « galions » de maman. Je lui envoie une réponse ci-jointe. – L'événement le plus sensationnel a été la fameuse pièce arabe, qui a eu un grand succès. Conformément aux usages arabes, les hommes seuls composaient l'assistance, qui était imposante, non moins qu'originale : [77] tous en tarbouches, avec quelques turbans. Au 1^{er} rang, deux ministres et le gouverneur du Caire, avec profusion de pachas. – Outre les émotions que peut procurer une adaptation de *Pour la Couronne*, le grand intérêt de la pièce résidait dans la langue. Vous savez que l'arabe littéraire (mots et surtout syntaxe) est une

langue fermée au vulgaire, que les cheiks érudits apprennent comme les mandarins de Chine les caractères. Autant, sinon plus que les idées, tout ce monde-là savourait donc, non sans amour-propre national, le choix des mots et la rigueur des accords. – Pour moi, profane, qui m'occupais de l'électricité dans les coulisses, j'ai trouvé que les Orientaux déclament remarquablement bien, ce qui est du reste l'avis unanime. Ajoutez que les acteurs, tous élèves ou anciens élèves, étaient revêtus d'opulents costumes de Bédouins. Dimanche dernier était une de leurs grandes fêtes : à cette occasion les rues se sont remplies de petits garçons, et surtout de petites filles en robes rouge, vert tendre, ou même dorées, qui soufflaient à qui mieux mieux dans des mirlitons. C'est évidemment le jouet qui a le plus de succès. – Vous avez certainement entendu parler dans les journaux de l'inauguration du chemin de fer Berber-Souakim qui va desservir le Soudan anglais par la mer Rouge indépendamment de l'Égypte. Tout le monde y voit facilement l'intention des Anglais de bien s'isoler chez eux. C'est dans le même dessein qu'ils laissent inachevé un tronçon de ligne qui réunirait Assouan à Khartoum. – Avec la chaleur les animaux commencent à se montrer, et dans le désert on revoit trotter les lézards et les agamés. J'ai également vu successivement 3 renards dans les sables : les terriers étaient très visibles, et visiblement habités. – Le Caire décidément [78]fait des progrès chaque jour. Les omnibus à mules maigres et rétives qui véhiculaient les indigènes commencent à céder la place à de grandes automobiles dont l'inconvénient est de fumer immodérément. Le plus curieux était l'enthousiasme des Arabes qui les premiers jours, assiégeaient les voitures. – Périodiquement, ces temps-ci, des élèves m'apportent pour les faire fonctionner, leurs étrennes du mois dernier, qui pour beaucoup ont consisté en « boîtes d'électricité », avec piles, petit moteur, bobine, etc. Si mon oncle Louis du R. avait encore des étrennes savantes à acheter, ce serait son affaire. Je doute que Toto en éprouve jamais le désir. Collot est-il retrouvé ?

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph et Toto, et prie pour vous.

PIERRE.

J'ai vu qu'on s'est battu à l'église de Versailles ¹⁷. Est-ce que par hasard mon oncle René ne s'y serait pas trouvé ? ou plutôt est-il possible qu'il n'y ait pas été ?

¹⁷ C'était en France la période des « Inventaires ».

[79]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 14**

Le Caire, le 1^{er} mars 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Nous voici donc au lendemain du carnaval qui s'est passé ici à peu près suivant les mêmes rites qu'à Mongré : loterie et intermèdes divers, – avec cette différence que, le mardi-gras, tous les élèves ont été expédiés chez leurs parents ou connaissances. – Les élèves n'ont du reste pas eu à se plaindre cette année : un célèbre quatuor de violonistes autrichiens (un des succès de la saison au Caire), est venu bénévolement donner une audition, et c'était de la fort belle musique. Le même jour un artiste du Chat-Noir (lequel se trouvait être neveu d'un ancien professeur de musique à Mongré, que j'ai bien connu), a donné le « Sphinx » avec projections. Au moins cela avait un intérêt local. – Mais vous voyez que Le Caire est plein de ressources : les omnibus automobiles se multiplient, et demain une partie du collège va aller contempler un cinématographe, tout ce qu'il y a de mieux, dit-on. En dépit de ces progrès de la civilisation, j'ai fait, avant-hier, ma première course en chameau. Voulant atteindre un gîte de fossiles situé assez loin des [80] Pyramides, dans le désert libyque, nous avons loué pour la journée, mon ami Bovier-Lap. et moi, un vaisseau du désert, et cela nous a procuré une forte somme d'impressions de vie sauvage et nomade. Le mal de mer qu'on est censé avoir sur ces animaux est un mythe, et leur allure lente et cadencée est très reposante ; comme tous

ses semblables, le chameau qui nous portait à tour de rôle grognait et ronflait en conscience à chaque surcroît de travail. Nous l'avons apprivoisé en lui apportant les rares plantes vertes qui se trouvaient sur notre passage, puis en le bourrant de peaux d'orange, croûtes de pains et de fromage, etc. Avec ses lèvres pendantes et ses gros yeux luisants il avait une physionomie impayable. Se trouver en plein désert sur cette monture n'était pas moins caractéristique. Elle nous a d'ailleurs rendu grand service, non seulement pour rapporter nos fossiles, mais pour circuler dans cette région qui est très sablonneuse et où la marche devient vite pénible. Cette excursion m'a fait voir des horizons nouveaux vers le nord-ouest, dans la direction de la vallée du Natroun. Ces horizons se bornent du reste à des dunes à pertes de vue. Il paraît que le Natroun même, avec ses lacs et ses dépressions profondes, est un pays extrêmement curieux. Je n'ai pas vu un seul animal, sauf un petit oiseau de proie, mais nombre de traces de renards ou chacals et de rats. C'est dans ces parages qu'on rencontre le plus fréquemment cette sorte de moufette rayée de blanc que j'ai vue empaillée chez Iñès bey. Mais tout cela est caché le jour. Il ne faisait pas encore très chaud du reste, quoique la température commence à monter sensiblement. – Figurez-vous qu'actuellement toutes les écoles, supérieures et secondaires, de l'État, sont en grève, [81] Les jeunes gens tiennent des meetings, prononcent des discours pleins d'émotion, et les journaux applaudissent à ce réveil inattendu de la torpeur égyptienne. On est curieux de savoir comment se tirera d'affaire le ministre de l'Instruction publique. Son propre fils a été quelque temps délégué par ses camarades pour porter les protestations ! En attendant, les écoles de droit, de médecine, d'agriculture, etc., sont désertées. Le plus piquant est que le gouvernement a fait entendre, ces dernières années, qu'il avait absolument besoin de jeunes gens pour occuper les différents postes. – J'ai reçu toutes vos lettres. Décidément l'honnête Gonzague se révèle comme indomptable, et Yer-yer doit l'apprécier comme son digne frère. Je souhaite toutefois qu'il se calme ; je vais tâcher de lui écrire un mot. – Dans ma classe on commence à se préoccuper des examens qui sont dans deux mois. Le Carême va être un temps de chauffe, plus dur pour les élèves que pour le professeur qui n'a rien de nouveau à enseigner. Je n'ai pourtant pas achevé encore complètement mon cours ; mais il le sera sans doute quand je vous écrirai la prochaine fois. – J'ai vu dans les journaux la condamnation de mon oncle Alphonse. Toutes ces affaires, en plus de celles de l'Allemagne, doivent

rendre l'horizon passablement sombre en France. Mais voilà si longtemps que je suis en pays étranger que je me rends mal compte de l'impression qui peut en résulter.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph et Toto et prie bien pour vous. Je voudrais écrire à Guiguite avant la fin de la semaine. Je ne sais si je pourrai.

PIERRE.

P. -S. - Nous avons ici le livre de Shelley. Merci à papa.

[82]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 15**

Le Caire, le 19 mars 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

En commençant cette lettre, je me rappelle qu'il y a sept ans, j'étais à quelques heures de mon départ pour Aix, et j'aurais quelque peine à débrouiller tout ce que ce souvenir me fait éprouver. Je crois que cela se ramène en somme, à beaucoup d'affection pour vous, et de reconnaissance pour N.-Seigneur. Vous savez combien toujours je Le prie pour vous et vous aime du fond du cœur. En ce même moment je me dis que Françoise est en train de présider, au milieu de l'élite (?) de Tourcoing, au banquet des vieux ¹⁸. Au Caire aussi il y a des vieux, mais pas soignés par les Petites Sœurs, ce qui n'est plus du tout la même chose : certains pensionnaires au moins sont très caractéristiques, entre autres une vieille négresse passionnée de bastringue qui bat des mains et pousse des cris perçants dès qu'elle entend accorder un instrument, très intriguée et ennuyée parce que « cela ne continue pas ». – Ce qu'il y a de plus important à [83] vous faire savoir, depuis quinze jours, c'est que j'ai enfin terminé mon cours avec les philosophes : nous sommes en pleine « repasse » et je constatais ces jours derniers que je n'ai plus à leur faire qu'une trentaine de classes ; espérons que l'épreuve du 7 mai leur sera prospère ! A propos d'études, les

¹⁸ Banquet de la Saint-Joseph, grande fête chez les Petites Sœurs des Pauvres.

indisciplinés de l'Université Cairote, après des réunions tumultueuses dont j'ai pu apercevoir de loin les multiples tarbouches, après des serments sur la Bible et le Coran, ont plié brusquement devant une circulaire très froide de lord Cromer. Tout est rentré dans l'ordre ; un heureux contrecoup a seulement apporté quelques privilèges aux candidats du baccalauréat égyptien de cette année. – J'ai passablement couru le Mokattain à la recherche des fossiles, et avec suffisamment de succès. Le correspondant du Museum ici, l'honorable M. Fourtan, qui vient me classer mes fossiles, m'ayant montré un oursin d'espèce toute nouvelle qu'il venait de trouver, j'ai pu, huit jours après, lui communiquer un nouvel exemplaire. Entre temps j'ai été frappé de l'abondance des martinets dans les rochers dudit Mokattam. Je ne les avais pas entendus (naturellement) depuis Montorgueil et Sarcenat, et cela fait un curieux effet de les écouter en fin de février et mars. Avec eux on voit une hirondelle de rocher cendrée, très familière. Il faut dire que, sauf un petit retour de fraîcheur depuis hier, nous arrivons aux premiers pressentiments de la chaleur. C'est maintenant le tour de fleurir à une sorte de liane nommée Bougainvillea, qu'on aperçoit dans tous les jardins, sur les murs et les tonnelles, et qui est d'un violet lilas merveilleux. Je remercie papa de ses renseignements sur les massifs de la plaine. Quant à l'abbé Le Dantec, j'avais en effet entendu parler de lui.

[84]

Autant que je puis en juger, il a raison sur bien des points en « aviation », où les données expérimentales sont rares, ce qui a permis à des calculateurs de se fourvoyer. Mais je crains bien que sans ces mêmes calculateurs il n'ait pas pu constater ses lois « si belles et si simples », qui présupposent un grand travail de mathématiciens. – Jeudi dernier un garage d'automobiles, contenant et contenu, a flambé ici, pour la plus grande joie des élèves qui ne tarissaient pas le lendemain. Il paraît que les pompes sont arrivées au bout d'une demiheure, alors que leur local est bien à 10 minutes à pied du lieu du sinistre. Les appareils sont très perfectionnés, mais le personnel n'est pas (à) la hauteur. – Vous pensez si nous suivons ici les affaires de France. Les «Ponnaux» sont de braves gens : signale-t-on dans la montagne quelque chose d'au moins lointainement analogue ? – Finalement le collège s'est transporté au cinématographe qui fait courir Le Caire. L'administration en étant intégralement composée d'« anciens élèves », vous ne vous étonnerez pas qu'on ait invité en masse le col-

lège de la Sainte-Famille, ce qui était par parenthèse la meilleure des réclames : car dès le dimanche suivant les trois quarts des parents n'ont pas dû avoir la paix avant d'y avoir ramené leurs précieux enfants. Cela a été l'occasion d'une imposante manifestation : trois cents élèves au moins, en une seule série, suivant les rues du Caire. Cela ne s'était jamais vu, et les badauds croyaient à une nouvelle phase de la grève scolaire qui alors battait son plein. Pour en revenir au cinématographe, il n'en est plus aux scènes familiales ou simplement exotiques que l'on voyait jadis chez Lumière. C'est le truquage en grand : histoires de Peaux-Rouges, [85] ascensions dans la lune, etc., le tout fort bien fait du reste. – J'ai été agréablement surpris d'apprendre la longueur des vacances de Biel. C'est gentil de sa part de travailler comme il le fait, et c'est d'un salubre exemple pour les cadets.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Toto et Joseph.

Votre enfant

PIERRE.

P.-S. – J'ignorais que Galliéni fût à Clermont. J'en ai beaucoup entendu parler par des Pères de Madag. qui en étaient *très peu* enthousiastes. – Il vient de mourir ici un bon vieux Frère natif de Ceyrat, nommé Ricolène. Il me parlait sans fin de l'Auvergne.

[86]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 16**

Le Caire, le 8 avril 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je me dépêche de prendre pour vous écrire le premier moment libre qui se présente, car ces jours-ci on est plutôt occupé. La faute en est aux examens : colles dans les hautes classes, examens de Pâques dans les petites, et il y a à corriger ou à pontifier dans les unes et les autres. Ce matin j'ai fait passer des examens de catéchisme en quatrième, ce qui m'a prodigieusement amusé, sans doute parce que c'est la première fois que j'avais affaire à des petits et que la police était réduite au minimum. Un contact prolongé aurait probablement vite fait de me désenchanter un peu. – Et puis les jours saints arrivent, avec leurs offices, redoutables pour un chargé d'enfants de chœur aussi peu liturgiste que moi. – Enfin les vacances sont au bout : je ne les aurai pas complètement libres, les candidats de mai devant venir de temps en temps pour des répétitions ; mais ce n'est pas une affaire. J'espère que vous aurez pour la Semaine de Pâques un ciel clément. Vos froids ont eu un certain écho ici, en ce sens que jusqu'à aujourd'hui, le temps [87] s'est notablement rafraîchi. Je parle par rapport à la semaine'dernière où nous est arrivé un premier petit khamsin. On appelle ainsi le vent du désert, qui souffle spécialement au printemps, 40 jours théoriquement. Il arrive des bouffées d'air absolument chaud, comme devant un four, et le ciel devient gris de poussière. Je suis

monté sur la terrasse pour jouir de la vue du Caire en cet état : pendant une demi-heure on n'a guère distingué au-delà de 500 à 800 mètres. Tout était couvert d'une nuée de poussière. Le prince de Galles est arrivé sur les entrefaites, mais précédé d'une pluie qui a tout lavé et m'a permis d'éprouver dans le désert des sensations de chasse d'automne dans une cheire, avec pluie fine et ciel bas. – Je n'ai point vu le prince de Galles, mais seulement les drapeaux très nombreux arborés en son honneur, et quelques-uns des nobles cheiks convoqués pour une fantasia passant gravement sur leurs petits chevaux ou leurs méharis blancs. Il paraît que la réception populaire a été plutôt froide et les soldats anglais hués. Je n'ose l'affirmer. Il est certain que les journaux arabes accusent de plus en plus l'Angleterre de faire servir à la colonisation du Soudan toutes les finances égyptiennes ; mais les lecteurs arabes de par ici m'ont l'air trop apathiques pour se soucier de dommages qui les atteignent en somme assez indirectement. – Ils étaient du reste trop occupés ces jours-ci à recevoir les pèlerins de La Mecque, de retour avec le tapis sacré, pour se soucier du prince de Galles. Chaque pèlerin est regardé comme une espèce de saint, digne désormais de porter le turban vert. Dès son arrivée à la gare, tout un cortège stationnant dans les cafés voisins, se met à son service. En tête marchent deux chameaux, ridiculement [88] chamarrés de velours rouge et d'or, avec sonnettes, miroirs, etc., montés par de petits Arabes frappant à tour de bras sur des timbales. Derrière, gesticulent des danseurs, exécutant des danses guerrières avec sabres et microscopiques boucliers. Puis ce sont des gens déguisés portant au bout de bâtons de petits grils, remplis de matières enflammées la nuit, enveloppés d'étoffe rouge le jour. Enfin apparaît le héros, souvent en fiacre (!) et en grand costume arabe. J'ai même vu exhiber un grand carrosse XVII^e siècle, tout doré, avec valets debout derrière, le tout en costumes français. Ce bizarre véhicule apparaît de temps en temps pour les grands mariages : c'est sans doute quelque usage d'il y a 300 ans. Mais que dites-vous de ce pays où on retrouve cristallisées des habitudes déjà oubliées chez nous, à côté de méthodes d'agriculture qui n'ont pas varié d'une ligne depuis le temps des pharaons. – Je pensais à cela l'autre jour en circulant dans les champs opulents qui avoisinent le Nil, couverts d'une moisson serrée de blé à épis courts et longue barbe. Car j'ai fini par aller au bord du Nil, surtout dans le dessein de recueillir des échantillons pour un conchyliologiste d'Oran (M. Pallary) qui m'a écrit pour avoir des coquilles d'Égypte. Les plus remarquables sont la

race austère des helix du désert, de ceux qu'on a vu avec stupeur se promener à travers les vitrines du British, plus d'un an après leur collage en étiquette. Mais le Nil peut être intéressant. Pour la première fois, je n'ai vu que des unio (3 espèces au maximum). Une des espèces, au lieu d'être simplement nacrée, est d'un beau lilas foncé. Ce que je reproche au Nil, au moins à celui de la Bassè-Égypte, c'est d'être si boueux, et de n'offrir que de la vase sur ses bords. À part cela ses [89] rives sont très gaies et reposantes, à cause de leur richesse de végétation (agricole), un peu trop encombrées seulement de sakihs (pompes ou norias) que font tourner de petits taureaux aux yeux bandés. Par exemple j'ai vu de beaux, échantillons de gamouses. Il paraît que malgré leur aspect d'hippopotame elles donnent beaucoup de lait. S'il y faisait plus chaud, on pourrait les acclimater à Vialles. J'oubliais de vous dire qu'à une dizaine de kilomètres d'ici, dans le désert, j'ai trouvé un grand banc de basalte qui n'était pas connu ou oublié des géologues. Il y en a des nappes un peu partout d'ici au Sinaï, et leur teinte noire rend le désert d'un morne achevé. Cela m'a fait plaisir de me trouver en pays volcanique, sans parler du nouveau champ qui m'est ouvert pour la minéralogie. – J'ai reçu toutes vos lettres, et, en plus une de Biel répondant à la mienne. J'ai admiré, mais sans surprise, la désinvolture avec laquelle il traite les sommités qui lui font des cours.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que ceux que les vacances vous auront déjà amenés à l'arrivée de cette lettre. Vous savez si je pense à vous et prie pour vous.

PIERRE.

[90]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 17

Le Caire, le 24 avril 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Bien qu'il soit maintenant 5 h 1/2 du soir, je vous écris par une température voisine de 33°, et à midi, il y en avait plus de 36 à l'ombre. Cela représente la première visite sérieuse du khamsin, et je ne m'en trouve du reste point du tout incommodé, sauf bien entendu que l'accès du désert est interdit par un temps pareil. Dans les sables il a dû faire au moins 40° tout le jour. Il paraît que plus on compte d'années d'Égypte, plus on est sensible à la chaleur : il est sûr que ce matin mes candidats de mai semblaient plutôt démoralisés. Voici maintenant les nouvelles diverses depuis quinze jours. D'abord vous avez appris par les journaux la mort du P. Martin ¹⁹ ; c'est une grosse perte pour la Compagnie; car tous ceux qui l'ont vu s'accordaient pour lui reconnaître une hauteur et une largeur de vues peu communes. Enfin il est de ces hommes à qui on peut compter que Dieu réserve de dignes successeurs. – J'avais aussi appris, un peu avant vos lettres, la mort du P. Rochette ²⁰.

¹⁹ Espagnol, supérieur général de la Compagnie de Jésus.

²⁰ Le Père Henri Rochette de Lempdes (1834-1906) était apparenté aux Teilhard ; doué d'une volonté de fer, il fut un énergique recteur de collèges (Mongré, Moulins, Marseille, Lyon), jusqu'à la loi de 1901.

[91]

– Ce sont là de belles fins. – Ainsi qu'il était prévu, ma Semaine Sainte a été amplement occupée par les cérémonies et les examens. Les derniers ont continué à ne pas m'ennuyer, et les premières ont été convenables. Si ma charge me reste, le pli est pris pour l'année prochaine. Le plus délicat est encore de maintenir à peu près calmes les enfants le samedi saint une heure avant leur départ pour les vacances. Le jeudi saint, j'ai fait de peu banales visites de reposoirs, qui ont tourné à l'exploration. Il existe ici un ancien quartier aux rues tortueuses et invraisemblablement étroites où se trouvent nichées des chapelles de tous les rites possibles, copte, maronite, arménien, grec, etc., restes du temps où les catholiques étaient relégués dans une sorte de ghetto au milieu du Caire musulman. Grâce à deux bonnes dames, qui faisaient elles aussi leurs visites et dont nous avons suivi les pas, il nous a été possible de découvrir toutes ces églises, la plupart méconnaissables à l'extérieur. – Comme je vous le disais, mes grands élèves ont continué à venir la semaine dernière. Cela ne m'a pas empêché de faire le lundi de Pâques une excursion de toute la journée dans les montagnes entre Le Caire et Héliouan (à une trentaine de kilom. au sud sur la rive droite du Nil). La matinée a été occupée par la visite des anciennes carrières égyptiennes creusées en plein dans la falaise qui termine les montagnes à leur arrivée sur la plaine du Nil. Les Arabes actuels ont peur des trous et ne travaillent plus qu'en plein air. Leurs prédécesseurs ont trouvé moyen, pour suivre les bancs de bonne pierre, de creuser de très belles et très grandes galeries qui m'ont rappelé celles que j'ai vues à Saint-Paul-Trois-Châteaux pendant mon pèlerinage de noviciat. Ça et là les ouvriers [92] ont sculpté une stèle, des scènes religieuses, ou peint grossièrement des cartouches pharaoniques. Nous avons même trouvé une inscription grecque très bien conservée à l'adresse d'un Alexandre II et de sa famille. Ce qui était très beau, c'était de voir du fond des sables, à travers les larges baies des ouvertures, la vallée du Nil avec sur l'autre rive une série de 15 à 20 pyramides ou débris d'icelles. Ces carrières ont servi à construire les pyramides, et il existe encore des vestiges de la chaussée qui servait au transport. La distance est très considérable, et il y avait le Nil à franchir. Dans la soirée, nous avons quitté la vallée du Nil pour nous enfoncer un peu à l'est. Bien nous en a pris, car il y a là de véritables petites montagnes (364 m, mais elles partent d'un niveau de 30 m au

plus) très nues, mais déchiquetées et coupées de précipices, où on surplombe des hauteurs d'au moins cent mètres. C'est d'un sauvage achevé, avec un horizon immense. Pas mal de fossiles, huîtres surtout ; j'ai cependant ramené un joli nautile, plus des helix modernes pour mon correspondant d'Oran. Dans les fonds, il y avait quelques jolies fleurs, entre autres une petite scrofulaire grenat; mais mon ami Bovier, dépourvu de flore égyptienne et de botanistes indigènes est un peu désorienté sur la classification de la flore des ouadi. Ce jour-là (lundi de Pâques) était celui du Cham-el-Nessim, fête locale où tout le monde au Caire saute dans les trains de banlieue avec sa famille et un dîner froid pour piqueniquer à la campagne. Mais la campagne dont il s'agit n'étant évidemment pas le désert, nous avons été seuls comme d'ordinaire, à part qu'au retour les trains du Caire étaient bondés au point de nous infliger un retard sérieux. – Le jeudi de Pâques, tout le personnel du Collège [93] s'est transporté en petit bateau à vapeur au barrage, construit à l'endroit où le Nil se sépare en deux (branches de Rosette et de Damiette). Les charmes du barrage tiennent surtout à un très beau parc qui y est entretenu par l'État. Je l'avais vu en janvier ; mais maintenant il est d'un aspect féérique, rempli de fleurs et d'arbres exotiques dont la direction néglige malheureusement de donner les noms. Il y a spécialement une abondance de grands agaves, aux fleurs hautes de plusieurs mètres. Là-dedans court une population de lézards, parmi lesquels beaucoup d'uromastix : gros, à tête de caméléon, queue hérissée d'épines, bons grimpeurs sur les arbres. Dans les sables du Nil, j'ai trouvé des nuées de petites cicindèles, d'une espèce que j'ignore encore, dont j'ai eu un mal inouï à ramasser cinq ou six individus. Je ne crois pas avoir rencontré encore de coléoptères volant si bien : ceux-là se paient le luxe de tournoyer avant de se poser, comme des mouches. inouï La descente du Nil m'a permis de voir d'assez près de grandes bandes de canards : assez petits, roux, queue foncée, avec le corps autour d'icelle et une bande sur les ailes blanches. – De petites hironnelles grises, dont les nids sont creusés dans la vase du rivage, grouillaient littéralement. Puisque j'en suis à la faune, cela intéressera Guiguite d'avoir l'aspect approximatif de 2 espèces de carabes, rapportés par mon ami Bovier-Lapierre d'Ismaïlia, où il avait été à son tour accompagner des élèves. Il n'y a pas comme moi trouvé un rivage couvert de petits hippocampes, mais en revanche les insectes avaient fait leur apparition. Les carabes figurés sont absolument noirs avec des taches d'un blanc mat qu'on croirait faites avec une épaisse peinture à

l'huile. Je crois que c'est un [94] genre assez répandu en Afrique. Cet hiver, Iñès bey me racontait qu'un ménage de naturalistes (un monsieur et sa femme) venaient de passer au Caire, se rendant à Karthoum pour y rechercher des carabes de ce genre ou de genres voisins. Le n^o 2, très différent de son voisin, produisait un bruit strident dès qu'on voulait le prendre. Ismaïlia a également fourni un énorme scarite, mais tout à fait classique. – Enfin, dimanche dernier, par une chaleur torride, j'ai fait la rencontre d'une énorme araignée, longue comme onze ou douze carrés de ce papier à lettre, et couverte de longs poils dorés. Elle devait avoir été brusquement dérangée, et cherchait visiblement à se cacher à l'ombre de nos pieds. Je n'avais par malheur aucun flacon pour la mettre ; pendant que j'essayais de la maintenir avec mon marteau pour l'observer mieux, un Arabe manifestait une terreur profonde et nous excitait à la tuer. Ce doit être une espèce venimeuse ; mais d'après ce que me disait Iñès bey, aucune n'est habituellement mortelle en Égypte. – Je continue ma lettre mercredi matin (25) : la rentrée vient de s'effectuer et par une température qui semble vouloir dépasser celle d'hier, pour le plus grand bonheur de la végétation. Les acacias lébecks, l'ombrage principal ici, achèvent de perdre leurs feuilles, ce qui annonce la poussée des autres à brève échéance. Certains verdissent déjà. Les figuiers de Barbarie se couvrent de grosses fleurs jaunes, et les papillons apparaissent : Danaïs ou simplement vulgaires pieris ou soucis. Je ne vous ai pas dit que depuis près de deux mois nous avons des fraises ; les figues et les abricots (dits *mich-mich*) sont suffisamment gros. – Pendant les vacances un certain nombre d'élèves, avec le R. P. Recteur, ont fait le pèlerinage de [95] Jérusalem, avec un groupe d'Alexandrie. C'est un usage qui tend à s'établir. Ils reviennent aujourd'hui, et ne doivent pas avoir frais en train, surtout entre Port-Sald et Ismaïlia. – J'ai reçu hier soir la lettre de papa du 17. Je ne saurais le renseigner sur la source exacte des basaltes du désert : le Sinaï est granitique, mais les montagnes de la mer Rouge sont assez volcaniques pour qu'on puisse les leur attribuer.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, Joseph, Toto. Vous savez si je vous aime et prie pour vous.

PIERRE.

[96]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 18**

Le Caire, le 9 mai 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Aujourd'hui les candidats au baccalauréat égyptien font leurs dernières compositions, et c'est le jour de la physique pour ceux de la Section Lettres. Toutefois, cette matière représente pour eux une note tellement faible que je ne m'en inquiète guère. Les élèves de sciences, pour qui au contraire elle a de l'importance, ont composé mardi et sont contents. Personnellement je regrette qu'on leur ait donné des questions trop faciles. Mes élèves étaient bons, et un sujet moins banal les eût fait sans doute briller, chose utile quand les candidats sont légion, comme cette année : près de huit cents. Il a fallu construire une vaste tente pour les contenir. – Un autre inconvénient de cette affluence est que les résultats ne se sauront pas avant trois semaines, au plus tôt. – Ceci est évidemment le gros événement de la quinzaine. À l'intérieur du collège, on prépare activement une représentation du *Voyage, en Chine* pour la fête du P. Recteur, dimanche 20. Cela promet d'être bien, et le clou va être un décor représentant un pont [97] de navire, avec mâts, cheminée et horizon de mer, – Pour moi, je suis évidemment très soulagé par le départ des philosophes, et mon année est virtuellement finie. Beaucoup d'élèves se font du reste le même raisonnement, et on commence à entendre parler de départs prochains pour l'Europe et surtout pour la France, où tout Cairote un peu cossu va

passer les trois mois d'été. Pour le moment, ce qui préoccupe grandement nombre d'élèves, c'est l'élevage des vers à soie. Ils ont tous à peu près, les petits au moins, une boîte pleine de ces intéressants animaux ; ils s'en achètent entre eux, et rien ne m'amuse autant que de voir mes bambins de Juifs discuter le cours, ou parler des associations qu'ils font entre eux. Je ne me serais pas imaginé qu'ils eussent aussi réellement l'instinct du commerce. À propos de chenilles, c'est le moment de celles du sphinx du laurier-rose. On voit souvent leurs traces, mais elles ne sont pas commodes à trouver : jusqu'ici je n'en ai pris qu'une, et elle a misérablement défunté. Vous pourrez dire à Guiguite qu'un cocon de la lasiocampa du mimosa, le seul qui me restât, a fini par éclore en donnant un petit papillon gris foncé et velu ; mais je ne l'ai vu qu'un peu tard et il avait eu le temps de s'abîmer en volant. — Depuis ma dernière lettre, le temps s'est notablement rafraîchi ; j'ai fait dimanche une course dans ces curieux terrains vagues, partie décombres, partie culture, et partie désert, qui sont au sud du vieux Caire. Un endroit en particulier, où un vieil aqueduc arabe sort d'une région rocheuse pour finir brusquement au milieu de champs de belle terre noire, m'a rappelé certaines gravures représentant la campagne romaine. Un fellah, en me voyant cogner [98] sur un rocher, est venu curieusement voir ce que je faisais, et en apercevant le fossile infime que je venais de sortir, s'est mis à rire comme un bossu, moi aussi du reste. Ces orientaux sont de grands enfants, et je me ronge de ne savoir pas l'arabe : on se ferait vite des amis, et je suis persuadé que la plupart des préjugés viennent de ce qu'on se croise continuellement comme des chiens de faïence, absolument isolés les uns des autres, faute de langage commun. Ces gens ont bon cœur et on leur ferait facilement du bien, parce qu'ils sont simples et peu habitués aux égards. Après avoir quitté mon fellah, j'en ai trouvé deux autres, mais bien plus sauvages, et qui n'avaient pas dû voir souvent d'Européens. Ils nous ont longtemps suivis, un manteau sur la tête, avec des yeux brillants de chat sauvage, et comme pétrifiés d'étonnement. Songez qu'ils n'ont même pas crié : « Bakchich », ce qu'un Arabe ne manque guère de faire quand on le rencontre hors de la ville, et même parfois dedans. À propos de bakchich (c-à-d. pourboire, comme vous savez), je me souviens de l'indignation du P. Le Marois ²¹ au mois de janvier, quand au retour de Gizèh il s'entendit dire par un employé de tram-

²¹ Alors professeur au collège Saint-François-Xavier d'Alexandrie.

way : « Toi avoir été aux Pyramides ? Donne bakchich. » La raison est magnifique. – Au fond je crois bien que les gens d'ici doivent trouver nos allures, du P. Bovier-Lap. et moi, quelque peu étranges. Nous sommes à peu près les seuls habitants du Caire à circuler avec sacs, marteaux, etc., et de plus les Arabes continuent à croire à la pierre philosophale et à la chercher par des moyens enfantins. M. Fourtan s'est entendu dire par le supérieur [99] d'un couvent copte orthodoxe (ie. schismatique) de la Haute-Égypte, que ce n'était pas des fossiles qu'il cherchait, mais des pierres pour transformer en or. Le peuple dit que le secret de la transmutation a été trouvé dans un autre couvent copte de Haute-Égypte, dont les portes sont depuis hermétiquement closes. – Je crois vous avoir dit que nous ramassions dans les décombres du Vieux Caire, d'anciennes poteries portant des armoiries. La collection est maintenant très avancée et fait bel effet. J'ai été surpris du nombre de fleurs de lys. – Le défaut de ces armoiries est qu'elles n'étaient pas attachées à une famille, mais à une fonction, ce qui diminue leur intérêt. Le P. Bovier Lap. est beaucoup plus fanatique que moi de ces choses-là, et son enthousiasme me réjouit quand nous tombons sur un fragment de marbre orné de quelques lettres kouphiques (ancien arabe). – Moins que vous encore, nous nous rendons compte ici de ce que valent en réalité les élections. Mais cela n'a pas l'air fameux. Je souhaite que le Puy de Dôme au moins ait gagné un bon représentant. – J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres, plus une de Biel. –

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous et la famille.

PIERRE.

Beaucoup de choses à Joseph. Je l'excite à sonder les veines de quartz des granits.

[100]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 19

Le Caire, le 31 Mai 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai reçu hier vos lettres du 21 et du 24 qui m'ont fait grand plaisir, sauf bien entendu la nouvelle de l'épreuve à laquelle est encore soumise cette pauvre Guiguite, juste au moment propice des réflecteurs, ainsi qu'elle me le fait remarquer. – Mes félicitations en particulier à Joseph pour ses débuts dans la photographie ; je garderai précieusement les 2 épreuves que maman m'a envoyées : il n'est surtout pas banal de posséder l'image de mon parrain devant le portail de Sarcenat. J'ai pensé qu'en retour cela vous amuserait de voir ma figure en tarbouche, ainsi que la physionomie de 2 de mes élèves, un grand et bon diable de copte dont j'ai emprunté la coiffure, et un Italien, beaucoup plus vif qu'on ne le jugerait à voir son air modeste. Je ne désespère pas du reste de vous faire parvenir un jour ma tête et celle de tous les philosophes. Puisque je parle d'eux, sachez qu'ils ont eu un très beau succès : 11 reçus sur 15, dont 5 élèves de sciences sur 6. Les listes par ordre de mérite n'ont pas encore paru, mais la moyenne est plus que satisfaisante. Leur joie fait plaisir à voir : ils sont du reste encore dans [101] les premières émotions du triomphe, l'oral s'étant terminé avant-hier. – C'est dimanche dernier seulement qu'a eu lieu la fête du P. Recteur, très originale par certains côtés. D'abord il est d'usage que les élèves apportent des dons en nature, dont la destination finale est la

maison des Petites Sœurs des Pauvres, ou du moins leur analogue du Caire. Dès l'avant-veille, des tables se chargent d'offrandes on ne peut plus variées : vins, liqueurs, cigarettes, pains de sucre, pommes de terre, et spécialement macaroni en abondance. Le plus joli c'est les bêtes vivantes : cette année, on comptait 6 oies et 6 beaux moutons tout couronnés de roses. Le mouton est le don par excellence du riche propriétaire du Haut Nil. – Le jour même de la fête, tous les professeurs sont invités à dîner, et il n'est pas banal de s'asseoir à la même table que des cheiks majestueux en robe (galabieh) de soie et beau turban. Le succès de la journée a été l'exécution du *Voyage en Chine* qui avait attiré une foule énorme de parents. Parmi les acteurs, il y avait des anciens élèves qui jouent en vrais artistes et les élèves non anciens, appelés surtout à fournir les chœurs, ont fort bien chanté. Lord Cromer a assisté à une partie de la pièce, que présidait l'agent de France. – A Alexandrie, collège plus classique que nous, on donnait le même jour une représentation des Érynnies d'Eschyle, adaptées par Leconte de l'Isle. Il paraît que ç'a été fort bien aussi ; mais je crois que sur les Caiotes un semblable sujet ferait l'impression que laisse à un Européen une pièce arabe : – Un rhétoricien, égyptien de race il faut dire, m'a déclaré qu'il ne trouvait pas la musique du *Voyage en Chine* jolie. – Le lendemain de la fête du P. Recteur, profitant d'un congé, nous avons été [102] explorer, le P. Bovier-Lap. et moi, les ruines d'une ancienne ville plus ou moins juive et égyptienne, nommée On. Pour y aller, il faut remonter à une heure de chemin de fer au nord-ouest du Caire : après quoi, sans trop de peine, on découvre les décombres après 3/4 d'heure de marche en pays fellah. L'aspect des ruines est celui de toutes les vieilles villes égyptiennes. Sur une ondulation de terrain (ou tell) plus ou moins défoncée par les fouilles ou les travaux des indigènes en quête de vieux fragments de brique pour faire du béton, s'étend un revêtement de cailloutis et surtout de poteries grossières, tuiles épaisses, fragments d'amphores. Ça et là apparaissent de vieux murs en brique crue, comme on les bâtit encore aujourd'hui, puis quelques blocs énormes de granit de Syènes couvert d'hiéroglyphes, et d'albâtre. C'est fort peu, ce qui n'a pas empêché tel ou tel savant de reconstituer tout un tracé de la ville, avec toutes les mesures, exactement : malheureusement Maspero lui-même avoue que ce n'est que de l'imagination. Le P. Bovier-Lap. a récolté un certain nombre d'anses d'amphore portant des estampilles grecques, et j'ai eu la chance de trouver une scie en silex, longue comme le doigt, à

dents parfaitement conservées. Elle a eu l'heur de plaire à Maspero et figurera un de ces jours au Musée. On ne sait trop l'époque ni l'usage de ces instruments de pierre, souvent très artistiques, et qu'on trouve en plusieurs points de l'Égypte. Une opinion probable en fait des instruments sacrés dont l'usage s'est perpétué longtemps après l'utilisation des métaux. Indépendamment de l'intérêt archéologique, On est un lieu très pittoresque. C'est le Delta en plein, avec champs de blé et de coton, bouquets de palmiers et de mimosas ombrageant [103] chacun une sakieh que fait tourner une gamouse ; mais c'est le bord du Delta, et derrière les champs verts on voit commencer les dunes blanches du désert qui vont s'élevant du côté de Suez, ce qui rompt la monotonie des terres cultivées. Il y a même, juste à la lisière du désert, un grand banc de basalte, identique à celui que j'ai trouvé cet hiver, mais assez activement exploité par des forçats. Déjà les habitants d'On en utilisaient la pierre. Par malheur c'est une roche compacte où il n'y a guère de chance de rencontrer de jolis minéraux. – Cela intéressera Joseph de savoir que j'ai trouvé dans le désert de très beaux cristaux de célestine, un surtout long comme la main, et épais comme le bras. Ils sont malheureusement peu transparents. Le même jour, j'ai trouvé un beau chardon à fleur bleue en boule, assez voisin de ceux des corbeilles de Sarcenat, sauf que les feuilles, très minces, étaient à peu près réduites à l'état d'épines. – J'ai oublié de vous parler d'une visite que j'ai faite d'un pare d'autruches, installé dans le désert près de Matarieh. Elles sont là plusieurs centaines, très bien acclimatées, et rapportant beaucoup à leur propriétaire, par leurs plumes surtout : on leur enlève les grandes plumes en novembre, et les plumes noires du corps en mai. Les grandes ont l'air d'être de terribles bêtes. – Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Toto et Joseph. – J'ai bien prié pour vous tous N.-D. du Port ²², et je ferai la même chose ce mois-ci avec le Sacré-Cœur.

PIERRE.

²² À Clermont. C'est au célèbre sanctuaire de Notre-Dame-du-Port que les parents de Pierre avaient coutume d'entendre ensemble la messe matinale, quand ils étaient à Clermont.

[104]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 20**

Le Caire, le 16 juin 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Dans un mois exactement les enfants partiront pour les grandes vacances, et déjà leurs rangs commencent à s'éclaircir ; en Orient on ne se gêne pas pour partir un mois avant la sortie et réintégrer le collège un mois après la entrée. – Le classement général des nouveaux bacheliers de mai dernier a fini par paraître, et a complété les succès du collège. Dans la section sciences, nous avons le 2^e et le 5^e, ce qui est très beau. On dit que la place de 1^{er} est plus ou moins réservée aux candidats du gouvernement, mais je ne sais si c'est vrai. – Pour le moment, il y a surtout à signaler ici la chaleur : depuis quelques jours nous avons régulièrement 40° dans le milieu de la journée. Mais que maman se rassure sur mon compte : je suis certainement un de ceux de la maison qui souffre le moins de cette température. Le seul malheur est que le désert est à peu près inabordable maintenant : il en arrive des bouffées d'air chaud. Force nous est donc, avec le P. Bovier, de nous rabattre sur les terres cultivées, que nous battons avec une admirable constance.

[105]

Malheureusement, et à cause sans doute de leur création artificielle, elles sont pauvres en plantes, et les insectes eux-mêmes sont plutôt rares. En grande partie du reste, ils se cachent à qui mieux

mieux pendant le jour, sauf certains comme les mylabres, dont j'ai pris 3 espèces, et les buprestes. De ces derniers j'ai attrapé 2 espèces, un violet foncé, l'autre cuivrée avec taches jaunes, un peu comme un *octoguttata*. – Ce dernier a paru intéressant à Iñès Bey qui ne le connaissait pas, non plus qu'un ptinus trouvé en familles nombreuses dans un vieux fond de poterie des décombres, et qu'un hélix du désert provenant d'une de mes courses de cet hiver (celle en chameau). – Cette semaine, je suis dans la préparation d'un sermon aux élèves sur saint Louis de Gonzague, et de la procession du Sacré-Cœur qui se fait en grande pompe, malgré les proportions un peu exigües de la cour et du jardin. Cela me rappelle le temps où on m'exerçait à la même fin dans les grandes allées de Mongré. – Avec tout cela vous n'allez pas tarder à recouvrer Biel ; je souhaite pour Yéyé de faire partie de la première catégorie pour l'oral. – Ici l'opinion est assez émue d'un incident qui vient de se produire aux environs du Caire. Le commandant d'une troupe anglaise qui, suivant une coutume annuelle, faisait à pied le trajet d'ici à Alexandrie, a été roué de coups par des indigènes et un officier a même été tué. Il paraît que ces messieurs, en train de chasser, se sont avisés de fusiller un pigeonnier, et qu'au cours de cette opération une femme indigène a été blessée. Alors le village est sorti armé de gourdins. – L'affaire n'aura sans doute pas de conséquence, les Anglais n'ayant pour le moment rien de plus à ambitionner ici que ce qu'ils ont. Du reste depuis une semaine, [106] Le Caire est privé de journaux européens : les ouvriers typographes ayant demandé des réformes, les directeurs se sont entendus pour suspendre les travaux jusqu'à ce que l'accord soit fait. Le premier d'entre eux qui s'aviserait de faire paraître son journal sans le consentement des autres, aurait une amende de 50 livres. – En attendant, les journaux réunis font paraître chaque jour un petit sommaire des nouvelles polycopié. C'est assez original. – Comme dans tout bon collège, c'est le mois des compositions de prix ; de même que de Mongré on allait le soir à Jassans, les internes vont souper à Matarieh, où le bassin surtout est pour eux une grande source de joie. – Je n'ai pas encore été voir le jardin zoologique de Gizèh, fort beau paraît-il. En fait de singes je rencontre seulement assez souvent dans les rues les espèces de cynocéphales de Souakim, qui sont tout à fait gentils, et porteurs d'un très beau poil soyeux. – J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres et je suis heureux des bonnes nouvelles de Guiguite : mais l'affaire de Delphine doit bien vous ennuyer. – Papa a tort de s'imaginer l'Égypte comme gril-

lée. Tous les arbres d'ici, mimosas, acacias lébecks, ne sont sans feuilles que quinze jours par an, en mai ; et les champs, un peu secs depuis la moisson, vont reverdir avec l'inondation. Le grand ennemi de la verdure ici, c'est la poussière qui encroûte les feuilles. – Ce dernier mois a en lieu la floraison éblouissante d'un arbre importé de Madagascar, le *poinciana regia*, assez voisin des acacias (le docte P. Bovier dit que c'est une césalpinie), qui se couvre de grosses fleurs rouge vif, un peu analogues comme forme et dimension à des fleurs de capucines. Il y en a dans tous les jardins. – Le jour de la Pentecôte a eu lieu ici la I^{re} Communion. Le [107] P. Garraud a donné la retraite aux enfants, et c'est moi, grâce à mes loisirs, qui les surveillais une partie du temps. Le P. Garraud était content d'avoir près de lui un Auvergnat, et de mon côté j'ai été heureux d'aider, un peu ses petits. – Nous avons eu ici la visite d'un chef de bureau au ministère de l'Instruction publique, venu soi-disant pour inspecter l'enseignement français en Orient. Il n'avait guère le droit de s'imposer à nous, et il a dû le sentir, car il a fait demander à peu près l'autorisation de visiter. Tout s'est fort bien passé : Interrogé par lui sur la morale de la fable le *Chien et le Loup*, un petit Juif a répondu : « C'est mieux quand on est libre », et il n'a pas dû se douter de tout l'esprit renfermé dans sa parole. – En 7^e, un petit, interrogé sur ce qu'il faisait en récréation a répondu candidement qu'il ne jouait pas, ayant perdu toutes ses billes. Comme cela s'imposait, le puissant visiteur a déclaré que le P. Recteur lui en donnerait en son nom.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite et Toto et prie pour vous tous le S.-Cœur. – Si Guiguite en a le loisir qu'elle me peigne la silphe à 4 points sur sa prochaine lettre.

PIERRE.

[108]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 21**

Le Caire, le 30 juin 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Pour n'arriver pas trop tard après la fête de maman, j'écris cette lettre assez près de la précédente, en sorte que les nouvelles n'abondent pas. – L'époque des grandes fêtes vient de se terminer, et avec elle le souci d'un sermon, que j'ai heureusement délivré pour la Saint-Louis de Gonzague, et de la procession du Saint-Sacrement où mes enfants de chœur ont très suffisamment bien évolué. À cette dernière il ne manquait que plus d'espace ; comme pour le 8 décembre à Mata-rieh, l'armée anglaise était représentée par un fort groupe d'Irlandais qui se sont fort bien tenus. – Au collège, nous sommes dans ces quinze derniers jours où on traîne une fin d'année virtuellement terminée : les compositions de prix et une bonne partie des examens sont finis, et les élèves clairsemés. Ma prochaine lettre sera datée de la veille ou du lendemain de la distribution des prix. – Après, ce seront deux mois et demi de vacances, dont trois semaines à Alexandrie, tout au bord de la mer ; comme d'ailleurs je vais fort bien, maman peut [109] être tranquille sur mon compte. – Un départ qui va malencontreusement modifier mon existence est celui du P. Bovier-Lapierre qui nous quitte la semaine prochaine pour aller à la faculté de médecine de Beyrouth. Il va me manquer ; néanmoins comme depuis quatre ans j'ai vu chaque fois surgir un fidèle compagnon qui partageât mes goûts, j'espère que cette fois aussi la Providence enverra au Caire un

homme de ressources. Mais on ignore encore quelles seront ici les recues de l'an prochain. Pour mon sort je crois qu'il est bien fixé et restera le même. – La semaine dernière, nous avons profité d'un jour assez peu chaud pour aller faire un tour dans les sables. J'y ai tué mon premier céraste. Il dormait sur une pierre et je ne l'ai pas abîmé du tout. Ce n'est pas plus grand que nos vipères, très court, mais avec des teintes jaunes et brunes très jolies, identiques à celles du sable ; en plus les écailles ne sont pas lisses, mais rugueuses, presque hérissées. C'est la tête surtout qui est belle, très large, avec un nez très court, et surtout les 2 cornes sous lesquelles brillent des yeux d'une dureté extraordinaire, même après la mort. En somme les représentations de Brehm sont tout à fait fidèles. J'ai constaté ce jour-là que le désert, inanimé le jour, est rempli la nuit d'animaux qui sortent de tous les trous. Un ouadi sablonneux était complètement sillonné de traces de serpents ; et pendant 200 mètres nous avons suivi les traces d'un grand lézard dont les pattes laissaient une empreinte distincte de 7 à 8 centimètres de long, sans doute quelque varan. Mais en plein soleil tout cela se cache dans les trous qu'on voit un peu partout. – J'ai découvert ici, chez un Père versé dans l'histoire du pays, un livre du chanoine Belon, du Mans, sur la faune, la flore et les [110] mœurs de l'Égypte, qui est absolument délectable. Papa le connaît évidemment. Je me propose de le lire en entier. J'ai remarqué entre autres un rat de Pharaon, pas mal représenté, mais dont la queue, faute de place, a été reportée au-dessus de l'animal : l'auteur prend bien soin de faire remarquer que ce n'est là qu'un procédé du typographe, et nullement une réalité. – On doit trouver dans ce livre au moins aussi bien que la « pousse solitaire ». – J'ai reçu l'œuvre de papa sur le voyage des indigènes de Montferrand, et bien qu'il puisse rester sceptique, je lui dirai que cela m'a intéressé. Je vais le montrer aux Auvergnats de la maison, P. Garraud et P. Huguet. – Je suis content que papa ait été à Amiens, et que Biel ait pu être du voyage. Je pense que ce dernier va vous être rendu bientôt, en attendant Yéyé. Pendant ce temps c'est cette pauvre petite Guiguite qui fait pénitence.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Toto et prie bien pour vous.

PIERRE.

[111]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 22**

Le Caire, le 21 juillet 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Voilà donc pour nous les vacances commencées, et même, malgré mes loisirs, je suis plutôt en retard pour vous écrire. La distribution des prix a eu lieu lundi soir, suivant les rites accoutumés. La cérémonie s'est faite en plein air, à l'ombre d'une grande tente multicolore d'un usage extrêmement fréquent au Caire. Il n'y a pas de mariage ou de funérailles importantes sans qu'on voie dresser de ces tapis aux arabesques rouges et jaunes, destinés à abriter les nombreux visiteurs qui viennent prendre une tasse de café. – Si j'insiste sur ce détail, c'est parce que le soir même toute cette pompe devait nous procurer les émotions d'une flambée. Vers 10 heures (il faut vous dire que la tente était juste dressée sous mes fenêtres), j'éprouve la désagréable impression d'un réveil dans une chambre illuminée par des reflets de flammes. Pour une raison qui n'a pu être éclaircie, la toile brûlait avec un éclat grandiose, au milieu des vociférations du personnel de domestiques syriens qui peuplent la maison. [112] De ma position avancée je me suis livré au plaisir d'inonder le lieu du sinistre ; le feu du reste a été immédiatement circonscrit et l'aventure est restée plutôt de l'ordre comique. – Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, nous restons ici jusqu'aux premiers jours d'août ; le 6 nous irons à Alexandrie, dans un climat moins chaud, mais beaucoup plus humide. Les avantages de ce séjour sont surtout dans le changement d'air et le

voisinage de la mer. – À moins que je ne vous fasse savoir le contraire, adressez toujours vos lettres au Caire. – Les jours qui ont précédé les vacances se sont passés d'une manière assez terne, au milieu d'élèves diminués en nombre et excités par l'approche des vacances. Ils ont été tristement marqués par la mort d'un élève de rhétorique. À cette occasion, j'ai pu constater dans tout leur débordement les manifestations de douleur orientales. Au moment de l'enterrement, c'étaient de la part des femmes de la famille des cris perçants qu'on entendait de toute la rue. – Nous avons un temps plutôt frais ; malheureusement le milieu du jour, de 10 heures à 3 ou 4 heures n'est guère utilisable pour les promenades à cause du soleil, ce qui m'empêche de courir les environs comme je le voudrais. J'ai néanmoins fait une sortie assez longue pour aller prendre des scorpions sur une côte qui semble en avoir la spécialité ; mais nous sommes revenus avec une soif effroyable. Je me console en battant les tamaris et les mimosas. – J'attends avec un peu d'impatience les impressions ou les résultats définitifs des examens. Les nouvelles de Françoise m'ont fait plaisir : vous pourrez lui dire que j'ai parfaitement reçu sa lettre de Tourcoing. – Vous avez sans doute entendu parler de l'arbre de la Vierge, à [113] Matarieh ²³. C'est un très vieux figuier sycomore, rejeton, dit la tradition, d'un arbre qui aurait ombragé la Sainte Famille en Égypte. Sous le poids des branches, la moitié du tronc s'est brisée la semaine dernière, et ce qui reste ne vaut pas grand-chose. On va naturellement en cultiver un rejeton, mais cela n'aura plus la même majesté. L'arbre est dans un jardin appartenant au khédive, mais nous y avons libre entrée. Le khédive, qui est l'homme des petits profits, ne voulait vendre l'emplacement de l'arbre que pour un prix exorbitant.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite et les garçons et je prie bien pour vous tous.

PIERRE.

²³ Cf. Michel JULLIEN, s. j., *L'Arbre de la Vierge à Matarieh* (1904).

[114]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 23**

Le Caire, le 5 août 1906.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Nous partons demain matin pour Alexandrie, et je crois qu'il est d'une prudence élémentaire, au point de vue de la régularité de notre correspondance, que je vous écrive avant de partir. Ce n'est pas exactement à Alexandrie que nous allons, mais à quelques kilomètres à l'est, aux environs de Ramleh, dans la maison de campagne du collègue. J'ai déjà entrevu l'endroit, il y a un an : son grand avantage est d'être exactement au bord de la mer, laquelle est à vrai dire le presque unique charme du séjour. Alexandrie est terne auprès du Caire ; mais je m'en console facilement à la pensée de me familiariser avec les algues, mollusques, etc., de la Méditerranée. Il y a aussi le désert qui commence à l'ouest, relativement près, et je serais curieux de voir son aspect qui doit être aussi plat que possible ; mais il me faudrait un compagnon déterminé. Si seulement Fréd. de Bélinay était encore là ! Je crois bien vous avoir dit qu'il est à Cantorbéry. – Ces quinze premiers jours de vacances se sont très paisiblement passés, avec un temps relativement [115] peu chaud (ne dépassant guère 35°) quoique devenant de plus en plus humide à cause de la crue du Nil maxima au commencement de septembre. Je pense voir demain le Delta dans toute sa splendeur, à cause des champs de coton qui fleurissent, et suffisamment inondé déjà. Deux courses dans le Mokattam, avec des élèves, m'ont valu un gros cristal de célestine des dimensions du poing

et une récolte de dents préhensives de poissons (en formes de griffes de chat) encore mal connues. En attendant que M. Fourtan étudie les dernières, j'ai expédié le premier à un minéralogiste du Muséum qui m'avait demandé de ladite substance. À propos de Muséum je recueille vertueusement des chrysis pour M. du Buysson : elles sont assez nombreuses contre les murs de brique crue qui abondent dans les environs des villages, et il y a de fort jolies espèces. Je pense expédier mes trouvailles à leur destinataire à mon retour d'Alexandrie où j'espère les compléter. J'ai encore pris quelques insectes intéressants : un petit bupreste vert métallique sur les mimosas, et un autre de même couleur, mais de la taille d'un gros dytique sur les tamaris. Ce dernier n'est pas rare. – En ce moment pullule une grosse cétoine noire bariolée de jaune, très jolie, qui affectionne particulièrement le henné, arbre dont les indigènes tirent la teinture dont ils se rougissent les ongles. – Dans un autre ordre, j'ai vu cette semaine pour la première fois le gros martin-pêcheur blanc et noir dont papa me parlait au commencement de l'année à propos des saxicola. Il y en avait trois sur un canal, fort peu craintifs, et faisant bonne pêche, car ces canaux regorgent de poissons. – Enfin j'ai visité les ruines d'une très ancienne mosquée du Caire : il en reste surtout les minarets, tours [116] rondes, mais curieusement enveloppées jusqu'à mi-hauteur d'une épaisse tour carrée, de telle sorte qu'entre les deux il y a un vide de deux mètres de large environ. Ce fait tient sans doute à ce que la mosquée touche aux anciens remparts qu'on peut suivre longuement par un chemin de ronde extérieur, et un autre voûté, intérieur, fort bien construit. Le sommet de l'escalier à vis qui mène au haut de la tour est le repaire de centaines de chauves-souris, accrochées de tous les côtés, et dont les excréments accumulés en monceaux dégagent une odeur telle que, malgré la science, j'ai dû battre en retraite. – De l'extérieur, on a une vue magnifique sur tous les vieux quartiers cairotes, hérissés de minarets, parcourus de rues tortueuses encombrées de chameaux, de pastèques, de moutons, et d'Arabes. Tout ce mouvement vu de haut, loin de l'odeur et de la curiosité indigène, était doublement curieux à observer. – On restaure cette mosquée, comme beaucoup d'autres, en ville. C'est un bon mouvement, car les Turcs ont fait là de bien jolies choses. – Ces jours-ci, je lisais un livre plein d'intérêt pour qui a un petit peu vu les choses d'Orient, *Les mémoires du marquis de Nointel* par Vandal : la plupart des traits de mœurs notés à Constantinople, sous Louis XIV, se retrouvent encore ici maintenant. – Pour remonter plus haut encore,

j'ai fait une seconde visite au musée d'égyptologie. Comme tout musée, c'est un monde et on en sort abasourdi : la grande nouveauté c'est la vache Hathor, dont Maspero est, paraît-il, enthousiasmé. On l'a trouvée cet hiver du côté de Louqsor. Hathor est une déesse adorée sous la forme d'une vache, et dont on possédait déjà des statues, mais aucune si grande ni surtout si belle que celle-là. Elle est de grandeur [117] naturelle, peinte en roux et blanc, et de fait, merveilleusement attrapée comme vache. Petit-Jean tomberait en admiration. Le jeune roi Aménotepe la tête avec ardeur. – J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres. Je pense que Joseph et Biel auront reçu les miennes. – Naturellement, hier, j'ai bien pensé à vous et à ma petite filleule ²⁴ : qu'elle protège la famille.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Yéyé, Guiguite et les autres, et prie bien pour vous.

PIERRE.

Ci-joints deux timbres que Toto et Gonzague n'ont peut-être pas.

– Comme je vous l'ai dit, le plus simple est que vous m'écriviez au Caire.

²⁴ Sa petite sœur Marie-Louise, morte le 4 août 1904, à l'âge de treize ans.

[118]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 24

Alexandrie, (Sidi-Gaber), 9 août (1906).

[Retour à la table des matières](#)

Ma chère petite maman,

Vous avez l'air tellement persuadée que je suis à bout de forces que je voudrais bien que cette lettre ne mette qu'un jour d'ici à Sarcenat pour vous rassurer. Je me creuse la tête pour savoir ce qui a pu vous le faire croire dans aucune de mes lettres. – En réalité, je vais parfaitement bien et vous répète que la chaleur ne m'a nullement incommodé. Je vous écris d'une terrasse, à 50 mètres de la mer toute bleue, où je prends des bains hygiéniques dès 5 heures du matin ; avec cela un vent frais qui ne décesse pas. Il y aurait de quoi restaurer après une année de Khartoum. – Vous pourrez dire à Guiguite et C^{ie} que je ramasse quelques jolis insectes : la description leur en viendra en son temps. – Comme vous pouvez le constater, cette lettre est une réponse immédiate à la vôtre du commencement d'août où vous me manifestez vos alarmes. Je pense qu'elle vous rassurera. – J'ai été heureux d'apprendre que Joseph avait des idées d'avenir ; à sa place je me réjouirais que l'épreuve d'octobre soit si rapprochée. [119] Avec un peu de sang-froid, il doit pouvoir réussir. – Je profite de l'occasion pour vous souhaiter une bonne fête de l'Assomption. Vous savez si je vous recommanderai tous ce jour-là au Cœur de la Sainte Vierge. Il y a un an

nous étions ensemble : ces bons moments reviendront quand le S. -C. voudra ; cela ne m'empêchera pas en attendant de vous aimer beaucoup. Je vous embrasse ainsi que Papa, Guiguite et les garçons.

Votre enfant,

PIERRE.

P.-S. – N'allez pas, en désespoir de cause, vous rabattre sur le désordonné de mon écriture. Je vous écris dans une situation déplorable pour la calligraphie.

[120]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 25

Sidi-Gaber, 22 août (1906).

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Nous voilà ici à l'avant-veille de finir nos vacances et de commencer la retraite ; mais ce seront encore huit jours à passer ici au bon air frais de la mer qui a rendu mon mois d'août plus agréable peut-être que le vôtre. La retraite en question nous sera donnée par M. Mazoyer, que je n'avais pas revu depuis bien longtemps ; cela me rappellera des souvenirs d'autrefois et je crois que nous parlerons plus d'une fois de Clermont. – Ces quinze jours ont naturellement passé vite, et pendant ce temps j'ai surtout été au bord de la mer, à laquelle ici je ne reproche que deux choses ; la première, si j'ose dire, de manquer d'horizon lointain, puisque, à l'inverse du désert qu'on imagine se prolongeant à travers toute l'Afrique, on sait qu'elle va se terminer aux bords un peu banals de la vieille Europe ; – la seconde, de manquer de marées appréciables. Les quelques mètres qui découvrent ne sont pas suffisants pour recueillir toutes les richesses dont les lames n'apportent que des bribes. Néanmoins j'ai recueilli une assez bonne [121] collection de coquilles dont la connaissance est fort utile en paléontologie, beaucoup de genres se retrouvant fossiles, surtout dans les étages relativement récents, comme au Mokattam. Je puis les déterminer grâce à une collection laissée par Fréd. de Bélinay. – Les oursins abondent dans les rochers, mais il faut s'avancer assez loin et en se mettant à l'eau ; je n'en ai ramassé qu'un. La côte est faite de sable durci, assez

compact pour que la mer le ronge et le dentèle comme une vraie roche. Aussi les abords de la côte sont-ils remplis de récifs dont les longues séries, parallèles à la côte et semées de trous profonds rendent les parages dangereux, et, à mon point de vue, arrêtent comme un râtelier les meilleurs et les plus gros des coquillages de profondeur. Hier, j'ai vu des indigènes se livrer à la pêche (prohibée) à la dynamite. S'avancant sur une barre de rochers, ils ont fini par apercevoir un banc de gros poissons au milieu duquel ils ont lancé une cartouche qui a immédiatement fait explosion ; ils en ont ramassé au moins une trentaine, longs comme la moitié du bras, ardoisés avec raies noires longitudinales, larges à la manière des carpes. Je ne sais pas leur nom. L'épilogue a été l'arrivée de troisièmes larrons qui, en menaçant de dénoncer les pêcheurs, se sont fait livrer quelques poissons, puis celle d'un garde-côte nègre à qui on a fait fermer les yeux sur le délit, enfin l'apparition d'un requin qui ne manque jamais, paraît-il, d'arriver après les explosions pour prélever sa part. À ce moment, malheureusement, je m'étais déjà éloigné ; chose regrettable, car l'animal s'étant aventuré dans le bassin qui touche immédiatement à la côte, on l'a vu à quelques mètres. Un Anglais est entré dans l'eau avec la baïonnette du garde-côte, mais le [122] squalé s'est éclipsé. Il paraît que c'est l'espèce appelée « requin de sable » qui ne dépasse pas 1 m 50, mais coupe sans difficulté une main ou une jambe. Il est commun ici. – La semaine dernière j'ai été faire un tour jusqu'à Agami, à l'ouest d'Alexandrie, du côté où le développement de la ville est arrêté par le désert qui commence à partir du Mex. À l'aller, nous avons suivi la mer sur une plage plate bordée de vagues pâturages et de quelques petits bois de palmiers. J'ai été surpris, en traversant des fossés remplis de joncs, d'entendre soudain un bruit effroyable de cigales qui les habitaient par centaines et que notre passage dérangeait. Au Caire, il y en a peu ; elles y sont petites et chantent discrètement. Celles d'Agami font un vacarme effroyable, comme celles de Provence : c'est la première fois que j'en vois ainsi sur des plantes basses. À Agami même, il y a un vieux petit fort démantelé ; c'est là que Napoléon I^{er} a débarqué. Là se termine la civilisation : on n'aperçoit plus que des dunes blanc-de-chaux qui vont à perte de vue, bordées par une mer que le fond de sable très blanc rend d'un vert fluorescent. Et cela doit être comme cela jusqu'en Tunisie. Au retour, nous avons traversé la langue de terre jusqu'au sommet de la petite arête rocheuse qui domine le Marioût. À cette époque, il est très bas, et entouré d'une grande zone de

sel blanche et éblouissante. Sa profondeur ne dépassant guère 2 mètres, la moindre baisse met à découvert de grandes surfaces. Je croyais qu'on travaillait à le dessécher : en réalité on se contente de le maintenir à un niveau déterminé. Pour gagner la crête de rochers, nous avons traversé une petite lagune, sèche à cette époque, (voir la « carte ») pleine de sel et de cicindèles. Le plus merveilleux était [123] de voir les couleurs : sable blanc cru, avec longues trainées verdâtres ou rouges dans les parties humides et salines, le tout bordé par le bleu sombre de la mer. – La région de Sidi-Gaber est moins pittoresque et beaucoup plus luxuriante. Là où elle n'est pas encombrée de villas, il y a de magnifiques vergers de figuiers, et des bois de dattiers. De ce côté-là, pour voir de belles choses, il faudrait aller à Rosette, ou au moins à Aboukir ; mais je ne le ferai sans doute pas cette fois-ci. Nous avons 2 fois circulé dans le port en barque à voile, ce qui est fort amusant, à cause du grand nombre de vapeurs qui entrent et sortent. Il y a peu d'oiseaux par ici, même sur la mer : de loin en loin on y aperçoit de gros oiseaux sombres à ventre clair, mais, même avec des jumelles, je n'ai pu arriver à les bien distinguer. Par contre, j'ai vu voler près du Marioût un échassier que je crois bien être une avocette ; cela m'a au moins absolument rappelé les dessins de Wild Spain. C'est ici le pays des caméléons ; ils deviennent vite sociables, et mangent les mouches avec ardeur. – J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres, et je compatissais à votre sécheresse. Je penserai bien à vous et à la famille pendant ces huit jours, demandant à N.-S. de nous bénir tous. Vous savez si je vous aime toujours bien. Je vais très bien (pour maman).

PIERRE.

P.-S. – Ma lettre part en retard. Cela m'a permis d'aller faire un tour au-delà de Ramleh : je rétracte : le côté *est* est très joli avec dattiers dans les dunes de sable blanc.

[124]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 26

Le Caire, le 7 septembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Me voici donc de retour au Caire et non sans plaisir, malgré les charmes de la mer. – Nous avons quitté Sidi-Gaber le jour même où a fini la retraite, emmenant avec nous d'Alexandrie le P. Tissot, un de mes meilleurs amis, qui vient professeur ici. Depuis Aix, nous ne nous étions quittés que l'année dernière. Ce n'est pas avec lui que je pourrai faire de bien longues courses, mais il égayera singulièrement pour moi la vie du collègue. Est-ce que vous savez que Christian Burdo va à Beyrouth apprendre les langues orientales ? Mais il passe par Constantinople, de sorte que je ne le verrai pas encore cette fois. – Jusqu'à la rentrée, je vais tout doucement préparer mon cours de l'année prochaine : j'ai des matières nouvelles à préparer, ce qui est assez agréable. Toutefois j'ignore encore si j'aurai affaire aussi aux basses classes, troisième et humanités, comme l'année dernière. Entretemps je me promène suffisamment, tantôt un peu d'office pour manifester aux nouveaux arrivants les merveilles du Caire (le désert trouve plutôt moins d'admirateurs), [125] tantôt surtout pour mon compte personnel, mes devoirs augmentant sans cesse : je deviens fournisseur de coquilles, de névroptères, d'orthoptères, de chrysis, de lépidoptères, etc., sans parler de l'étude fondamentale de la géologie, ou plutôt de la

paléontologie. — M. Pallary, d'Oran, a répondu à mon premier envoi ; il me donne des conseils sur la récolte des coquilles, me demande pas mal de choses, et me renvoie classés les types que je lui avais expédiés. Il y a une espèce d'hélix du désert nouvelle. Malheureusement ce n'est pas moi qui l'ai recueillie, et le Père à qui je l'avais prise ne se rappelle plus trop où il l'a recueillie, de sorte que je suis embarrassé pour en trouver de nouveaux échantillons qui sont ardemment désirés. — Les robustes hélix sont assez fréquents dans le désert, mais les espèces m'ont l'air très cantonnées, chacune occupant une région à l'exclusion des autres. Aussi le meilleur moyen de trouver du neuf (immanquablement) serait-il de faire quelques lointaines excursions. Mais ce n'est guère commode. — L'Égypte est en pleine inondation, et aussi en pleine récolte de dattes : la petite forêt de dattiers de Marg offre une animation extraordinaire. Les Arabes se sont transportés avec leurs familles et leurs poules sous les arbres et font la cueillette. Pour monter sur les dattiers qui sont souvent fort hauts, ils se servent d'une forte corde qui entoure le tronc et sur laquelle ils sont assis : en s'arc-boutant et en plaçant les pieds sur les aspérités de la tige, ils montent très vite. — J'ai été pour la première fois contempler le nilomètre, qui depuis des siècles, mesure le niveau des eaux du Nil. C'est simplement un bassin, en communication avec le fleuve, au milieu duquel s'élève une colonne de marbre qui sert de cote, [126] en plus de plusieurs échelles gravées sur les bords; tout autour du bassin est une inscription en caractères houpniques (ancien alphabet arabe). 3 ou 4 plaques de nivellement donnent comme altitude moyenne de l'endroit 29 mètres. Le nilomètre se trouve à l'extrémité sud de la petite île de Roda, au bout du Caire ; l'île est encore à moitié cultivée et peu civilisée par endroits : nous sommes tombés au milieu d'un immonde village en terre, à la plus grande terreur des enfants qui s'enfuyaient ainsi que des poules blanches peintes en carmin. — Un Arabe heureusement nous a guidés à travers le bout de l'île, occupé, lui, par de délicieux jardins, parfumés de henné, aux voûtes basses et épaisses de citronniers, d'orangers et de goyaviers. — Les journaux vous ont parlé de la mort du prince Ibrahim qui s'est fait tuer en France où il était allé s'amuser comme tous les riches Égyptiens. Son enterrement a eu lieu avant-hier avec grande pompe. J'ai eu la chance de voir passer le cortège dans une grande rue près de la citadelle, dans un merveilleux décor de mosquées, et au milieu de spectateurs purement indigènes. D'abord, quelques policiers (chaouiches) à cheval, puis cinq ou six chameaux

chargés de grandes caisses où des Arabes puisent et jettent à la foule différents objets. Sans doute parce que c'était la fin, il ne restait plus que des poires à envoyer, ce qui n'empêchait pas l'assaut en règle du dernier des chameaux, le moins protégé contre la foule. Du reste, j'ai vu plus d'une poire rejaillir sur le dos des distributeurs. Derrière les chameaux, 3 gamouses, destinées à être immolées séance tenante sur la tombe, puis partagées entre les spectateurs. Puis la longue file des soldats, enfin une autre file d'hommes en tarbouche et [127] en tabliers multicolores portant des espèces d'encensoirs et de grands plats ciselés pleins de fleurs. Enfin venaient les représentants des différents corps, officiers, prêtres de différents rites, consuls et, chose curieuse, les derviches tourneurs, aux mines ascétiques et aux immenses chapeaux pointus de feutre gris. — Le cercueil, traîné par 8 chevaux sur un affût, était suivi des membres de la famille, et du long cortège des coupés, plus ou moins hermétiquement fermés, des dames musulmanes. — Ce pauvre prince a eu une triste fin; il était tout jeune, très riche propriétaire de grandes terres près d'Alexandrie, et, paraît-il, en termes très froids avec son cousin le khédive. — J'ai reçu toutes vos lettres : je souhaite bonne chasse à Vialle. Hier j'ai parlé à un Arabe de Marg, qui m'a dit avoir tiré ce jour-là 40 coups de fusil dans les rizières sur les oiseaux d'eau : il n'avait tué du reste que cinq ou six bécassines, mais fort jolies. Une était la *Rhynchoea Capensis* (femelle, à tête rousse) représentée par Shelley à la page 250. Il l'appelait bécassine dorée. Les autres, qu'il appelait bécassines royales, ressemblaient à de grosses bécassines.

— Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse bien ainsi que la famille. — Je prierai bien pour vous demain, le 8. Vous savez que je suis avec vous ces derniers anniversaires d'Albéric ²⁵. Je vais très bien.

Votre enfant,

PIERRE.

²⁵ Mort à Sarcenat le 27 septembre 1902.

— Merci à Guiguite pour ses lettres, en particulier celle du 31 qui vient de m'arriver. J'espère que pauvre [128] petite maman aura vite retrouvé ses lunettes. Cela l'intéressera de savoir que le Sacré-Cœur ²⁶ a perdu la crémaillère ces jours-ci dans ses nouveaux bâtiments. (Avec la cuisinière de la rue de Varennes !)

Je vais très bien.

²⁶ Le couvent des Dames du Sacré-Cœur.

[129]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 27

Le Caire, le 26 septembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je suis un peu en retard pour vous écrire, et quand cette lettre vous arrivera, Biel sera parti, et Yéyé sans doute connaîtra son sort ; j'avoue attendre le résultat avec une certaine impatience. C'est donc demain l'anniversaire d'Albéric, qui me fait comme d'ordinaire penser davantage à vous, à vos grands, au vieux temps ; malgré sa tristesse, le 27 devient une fête de famille. Avec vous, je demanderai à N.-S. et à la Sainte Vierge de faire réaliser par chacun de nous le plus de bien possible, par les moyens qu'ils voudront. Albéric et Loulou nous vaudront cela. – Nous aussi nous sommes à la veille de la rentrée : elle va avoir lieu le 3 octobre et, pour moi, dans les mêmes conditions à peu près que l'an dernier ; conditions extérieures, s'entend, car je n'ai plus les secrètes angoisses d'un tout premier début. Je continue à faire le cours de physique en 3^e, humanités, rhétorique et philosophie, avec cette différence que chaque année a cette fois un programme bien différent, tandis [130] que l'année passée les cours avaient de nombreuses parties communes à raison de la première application d'un nouveau programme dont les matières étaient également inconnues à des classes fort diverses. – J'y gagne de n'avoir pas à répéter au moins 2 fois les

mêmes expériences, ce qui était fastidieux, et d'enseigner certaines parties nouvelles que j'ai ainsi l'occasion de creuser davantage. Évidemment, les rhétoriciens et philosophes sciences ont seuls un programme à peu près intéressant : les premiers seront 5, les seconds 3, ce qui n'est pas troublant, et permet de travailler d'une manière fort agréable pour les élèves. A partir de cette année, il va y avoir 2 sortes d'examens (baccalauréats) égyptiens : un pour les humanités ; l'autre, comme anciennement, pour les philosophes. Seulement, pour ce début, nous n'avons guère de candidats brillants à présenter, et nos succès du mois de mai prochain ne ressembleront sans doute pas à ceux d'il y a 4 mois. – J'ai beaucoup remué autour du Caire, ces quinze derniers jours. Pour commencer, J'ai refait Saqqarah en qualité de guide d'un Père de passage : j'ai apprécié l'excursion plus qu'en janvier et pour une double raison : nous n'étions que deux et par conséquent très à l'aise. Puis la course tombait en pleine inondation. Pendant les 10 ou 12 kilomètres qui séparent la station (Bédéréchem) des Pyramides, nous avons chevauché (à âne) sur une chaussée entre deux mers d'eau rougeâtre, d'où émergeaient seuls des villages de terre sur leurs îlots et aussi les grands dattiers à grappes jaunes dont il y a là une vraie forêt, plantée sur les ruines de Memphis. L'inondation s'arrête juste au pied de la falaise de sable qui marque le commencement du désert et l'emplacement de la nécropole. Sur la chaussée, [131] nous avons croisé un solennel mariage arabe. Suivant le rite consacré, derrière les joueurs de flûte et de tambourins, les hommes à cheval armés de fusils, la mariée était promenée, hermétiquement close dans un palanquin multicolore porté par deux chameaux. En chemin j'ai vu, posé, un petit guêpier tout vert (*merops viridis*). C'est le moment du passage, et si je me promenais davantage dans les champs, j'en verrais sans doute beaucoup. J'ai revu le Serapeum, aux blocs immenses, et les tombeaux couverts de scènes champêtres ou de chasse et de pêche : nasses remplies de poissons où se reconnaissent les espèces du Nil, crocodiles, hippopotames, cynocéphales menés en laisse, guépards pour la chasse, etc. – Nous sommes revenus à âne jusqu'aux Pyramides de Gizèh, ce qui est peu intéressant : dès qu'on a dépassé les pyramides ruineuses d'Abou-Sir, il faut longer dans du sable la région cultivée (partie non hachée au crayon ; le reste est du désert) ce qui manque de charmes. Le chemin nous a demandé 3 heures. – Samedi dernier j'ai été à Helouan, pour voir un observatoire météorologique, le seul de l'Égypte (assez bien monté de fait par les Anglais), j'y ai vu entre autres ins-

truments un sismographe, qui avait enregistré la veille deux petites secousses. Helouan est une ville lugubre, plantée en pleins sables à l'usage des poitrinaires, dans le but de leur procurer un air absolument sec. Donc, peu d'arbres ; seulement des maisons, fermées comme des tombeaux, bâties régulièrement le long d'avenues désertes se coupant à angle droit : un vrai damier. Je crois qu'en hiver c'est plus animé. Il y a là des eaux sulfureuses provenant de la décomposition de bancs de pierre à plâtre. – Enfin hier, j'ai été faire une longue course à l'ouest des [132] Pyramides, pour chercher des fossiles. Nous étions à âne. Le désert libyque est effroyablement monotone : à perte de vue des ondulations caillouteuses coupées çà et là de ouadi, chemin des caravanes qui vont aux grandes dépressions du Fayoum ou du Natroun. Nous avons atteint un massif de roches calcaires (crétacé) très disloqué, aux couches plissées ou effondrées, d'où je suis revenu enrichi, entre autres choses, de 2 jolis oursins. – Jeudi dernier en outre, je suis arrivé à pénétrer dans de grandes dunes jaunes qui sont au nord de Matarieh, plus loin que les palmiers de Marg. Elles sont formées de sable merveilleusement fin et ondulé, dont les teintes dorées tranchent d'une manière éblouissante sur le bleu du ciel : on dirait un océan de grandes vagues qui déferlent. En chemin, j'ai croisé les pistes d'une bande de grands oiseaux, évidemment coureurs, sans doute des outardes. – Le docteur Iñès bey vient de partir pour excursionner dans l'Érythrée : ils sont trois, avec fusils, filets à papillons, marteaux, décidés à revenir chargés de butin. Il paraît qu'en Abyssinie on a les zones suivantes : chaude et désertique, jusqu'à 1 000 mètres. Luxuriante et africaine jusqu'à 2 000. Alpine et assez pauvre au-delà. C'est évident la seconde qui est mise à contribution. Il paraît que là-bas c'est maintenant le printemps, et tout est en fleurs. – Je vous donnerai en novembre des détails sur les résultats de l'expédition ; Iñès m'a aimablement invité à venir les contempler, et je n'y manquerai pas. Je suis retourné, avec le P. Tissot, à El Akim, la mosquée aux chauves-souris : pendant 2 heures nous avons exploré de fond en comble, sans Arabe pour nous ennuyer : figurez-vous un vieux château poussant en pleine ville arabe.

[133]

Adieu cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph, Guiguite, Toto, Gonzague.

J'écrirai à Guiguite la prochaine fois ou même avant.

PIERRE.

P.-S. – Gonzague va trouver à Jersey un assez vieux P. Loiseau qui a été mon grand ami ici toute l'année.

[134]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 28

Le Caire, le 14 octobre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai été naturellement très heureux du succès de Yéyé, qui, indépendamment d'une carrière fixée, gagne ainsi de retrouver Biel et d'éviter la perspective critique d'une nouvelle année aux Postes. Puisse pour l'excellent Joseph aussi, se lever le jour de la gloire ! – De Paris, Biel m'a écrit un petit mot auquel j'ai répondu, en joignant une lettre de félicitations à son compagnon de chambre. Ces garçons sont vraiment bien gentils, et je comprends que les triomphes de leurs rentrées ne suffisent pas à vous en adoucir les regrets. – Ici la sinistre date du 3 octobre n'a pas les sombres dehors de nos fins de vacances à Mongré ou ailleurs. A part quelques larmes de peur versées par des tout petits en passant de la main de leur papa dans celle du P. Recteur, les regrets sont rares dans ce pays cosmopolite où il n'y a guère d'esprit de famille. J'ai repris mes cours de l'an dernier, avec cet avantage qu'on m'a débarrassé de la « troisième », et après les premiers jours de mise en train, je crois que l'année est bien partie. Je connais mes élèves, et mes [135] cours de rhétorique – et philosophie-sciences m'intéressent. Du reste, vous savez par l'an dernier que pour ces derniers la repasse commence (c.-à-d. pour le professeur l'année finit) au commencement de mars. – Un de mes élèves, le plus brillant du reste (un Français), rêve de Centrale. – Mes derniers jours de vacance ont été heureusement mouvementés par le passage d'un de mes camarades de Mongré,

Jacques Rouillet, s'arrêtant en Égypte au retour de 3 ans d'Indo-Chine où il est dans les eaux et forêts. Il était en sciences lorsque je faisais ma rhétorique : mais nous nous étions bien connus, et j'ai passé de bons moments à lui montrer Le Caire et à le faire parler du Tonkin. Il n'avait pas fait connaissance avec mon oncle Georges à Hanoï, ce en quoi il a perdu. Son métier pour le moment consiste moins à faire des sélections et des plantations d'arbres qu'à détourner les indigènes nomades de brûler ce qui existe. A cette fin, il se livre à de nombreuses tournées qui ne sont pas le moindre agrément d'une situation qui le fait à peu près seul représentant de son administration dans le pays. Il m'a assuré que la colonie commençait à devenir florissante, juste à point pour que des concurrents viennent nous l'enlever, – ce qui serait facile, ajoutait-il. – Jusqu'ici j'ai eu moins de chance avec Claude de Rivoyre : il m'a écrit un mot de Toulon pour que je lui envoie à Port-Saïd des « tuyaux » sur la manière de gagner Le Caire : l'*Alger* aurait dû passer le Canal vers le 7 et je n'ai rien vu arriver. Je ne désespère pourtant pas, car il me paraît invraisemblable qu'en cas d'impossibilité de venir M. de Rivoyre ne m'ait pas envoyé une carte de Port-Saïd ou Suez. – Dimanche dernier, j'ai été oublier mes premières classes dans les contreforts [136] du Mokattam, ce qui m'a valu, outre un remarquable oursin fossile, la jouissance d'une vue magnifique : il y avait ce soir-là les belles couleurs d'Orient. Les murailles du Mokattam et les tombeaux des Khalifes étaient d'un doré ardent, les hauteurs violacées, et la ville tout entière se trouvait enveloppée d'une poussière lilas. – Quelques jours avant, j'avais eu le même spectacle du haut du minaret d'Ibs-Touloun une des plus curieuses mosquées du Caire, dont on n'atteint l'immense quadrilatère bordé de portiques qu'en traversant des quartiers du plus pur arabe. Du haut de la tour, on domine les terrasses serrées des maisons indigènes, et leurs petits jardins clos de hautes murailles d'où sortent des bouquets de palmiers. On pourrait tout aussi bien se croire à Tombouctou. – J'ignorais complètement que le P. Mulsant ²⁷ fût parent des de Villèle. Il est très en train et charmant, ce qui n'est pas de petite conséquence, puisque les professeurs ont à peu près autant à faire que les élèves avec le Préfet. Avant-hier j'ai été faire avec lui une bourricade dans les palmiers de Marg, en quête de photographies ; – car il est grand photographe, puisqu'il est même,

²⁷ Le Père Alfred Mulsant (1866-1943), alors préfet des études au collège du Caire.

vous le savez, cinématographe (?). – Le plus difficile, comme aussi le plus drôle, est de surprendre les Rébeccas en train de porter ou de laver très poétiquement leurs cruches : la crainte du mauvais œil et *a fortiori* de l'objectif sera longtemps vivace. Nous avons néanmoins trouvé des bédouines qui ont spontanément posé au milieu de leurs chèvres, ce qui leur a valu une piastre, reçue bien entendu dans un coin du voile pour éviter le contact de l'étranger. Ces bédouines ont la singulière [137] coutume de fixer sur le voile qui leur couvre la figure jusqu'aux yeux, tout ce qu'elles possèdent de pièces ou médailles, parfois d'or ou d'argent. Souvent elles ont ainsi une véritable cotte métallique qui doit être d'un poids fort incommode. – J'ai repris pour ma plus grande joie la direction d'un « omnibus » et je jouis d'un intéressant parcours qui me fait goûter les antithèses entre le Continental ou le Shepherds'Hotel et les grouillements d'une rue arabe, où on circule au risque d'accrocher les devantures ou leurs lanternes et d'écraser les effrontés gamins en *galabieh* qui font un siège en règle du marchepied. Parmi mes clients je compte un tout petit qui, tant qu'il aperçoit sa maison, ne cesse pas de faire des gestes d'adieu à sa maman et à de petits frères ; c'est tout à fait gentil. – Nous sommes depuis longtemps sortis des grosses chaleurs, et pendant septembre il a fait très bon ; suivant l'usage, octobre ménage encore quelques chaudes périodes. Ainsi hier nous avons eu 32° (et aujourd'hui ce sera la même chose. Mais c'est la fin ; en tout cas je vais très bien.

Adieu cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, Joseph et Toto et prie pour vous.

PIERRE.

– Le Pèlerinage des Assomptionnistes a passé à Matarieh. Il est rondement, mais très bien mené, et le costume des pèlerins n'est pas trop hétéroclite, ce qui est à noter.

– Ci-joint 2 timbres pour Toto.

[138]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 29

Le Caire, le 1^{er} novembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je viens de recevoir, avec la lettre de maman, l'annonce de l'heureux succès de Joseph ; vous devez tous en être bien contents là-bas, surtout l'intéressé, qui va sans doute commencer par s'administrer quelques bonnes chasses aux bécasses pour compléter sa joie. Maintenant il va lui falloir opter pour une position sociale, et je n'attends pas sans quelque intérêt sa détermination. – Ici, la vie des quinze derniers jours a eu la féconde monotonie des « règlements ordinaires » à perte de vue, qui sont le vrai moment de travail des élèves ; maintenant l'année est bien lancée, et l'habitude prise de l'horaire invraisemblablement compliqué qui résulte de la diversité des matières : arabe, français, anglais, sciences, etc. L'arabe surtout envahit d'une manière déplorable ; en vertu des programmes, les élèves doivent dépenser la moitié de leurs forces intellectuelles à apprendre une langue littéraire, toute de formules, et qui n'est pas sans analogie avec les caractères chinois. Il y a là une perte de temps qui n'est guère compensée par les profits de l'amour-propre [139] national. – Le règlement ordinaire s'est toutefois interrompu avant-hier pour faire place, suivant l'usage, à la retraite des élèves, qui va se clôturer demain. Car, en dépit de l'en-tête de ma lettre, je vous écris le 31. Ce sont naturellement 3 jours de vacance pour les musulmans et les israélites. Comme c'est parmi eux que se recrutent les meilleurs clients des omnibus, je promène assez piteu-

sement à travers les rues du Caire une voiture à moitié vide. Pour le moment du reste, ces rues sont d'un accès difficile : partout on empierre ou même on goudronne, l'administration ayant heureusement choisi pour ses travaux le moment précis où la vie du Caire reprend, par l'arrivée des premiers touristes. Les terrasses des hôtels commencent à se peupler, et chaque soir, les enfants que je ramène contemplant avec bonheur les joueurs de guitare, de piano mécanique ou même les acrobates arabes qui font le siège des cafés. – Il y a huit jours, nous avons eu d'assez violents orages, succédant à une période passablement chaude. Beaucoup d'éclairs, mais avec roulements de tonnerre extrêmement faibles je ne sais trop pourquoi ; – surtout pluie abondante. Me trouvant ce jour-là en promenade dans le désert, j'avais pu contempler les beaux effets de lumière sur les gros nuages qui couraient dans le ciel ; par exemple j'ai atteint juste en même temps que l'ondée, et au milieu des tourbillons de poussière, une petite gare du chemin de fer de Matarieh ; le train lui-même n'était pas un abri sûr ; l'eau passait à travers les fissures des toits des wagons, et les compartiments étaient inondés. Ce jour-là, j'ai traversé les grands travaux de construction des « Oasis ». Tel est le nom de deux petites cités modèles qu'un gros financier belge fait élever en plein désert, [140] aux portes du Caire, environ à moitié chemin de Matarieh. Chaque petite cité sera isolée de toute habitation ; les maisons qui la composeront devront toutes avoir un jardin et réaliser certaines conditions sanitaires et esthétiques. Un chemin de fer électrique (de la société du Métropolitain) fera le service avec Le Caire. Le plan est beau, et pour le moment une des oasis est tracée. La première chose qui se bâtit est un gigantesque hôtel. Détail heureux : il y aura une église catholique en plein centre, très bien située, et cela de par la volonté du fondateur de l'entreprise. Reste à savoir si la vogue se mettra du côté de l'entreprise : et elle est la condition essentielle du succès. Il paraît qu'il y a déjà eu des spéculations effroyables, comme partout en ce moment au Caire sur les terrains où on bâtit. – Il y a assez longtemps qu'on travaille à cela ; mais il me semble que je ne vous en ai pas encore parlé. – Finalement M. de Rivoyre n'est pas venu ; après coup j'ai pensé que c'était un peu hardi pour un aspirant d'escompter ainsi de lâcher son bord un jour ou deux jours pour venir se promener au Caire. Inès bey n'est pas encore revenu d'Abyssinie, mais je crois que cela ne tardera guère. Il paraîtrait qu'on lui a fait là-bas des accueils somptueux, ce qu'il craignait précisément en partant. J'espère que cela ne lui aura pas

enlevé sa liberté. – Nous sommes en ce moment en plein Ramadan : on ne s'en aperçoit qu'aux cordons de lampes qui entourent les minarets, et aux petites lanternes que les enfants portent dans les rues. Il m'est arrivé de traverser un quartier indigène au moment où le canon de la citadelle venait d'annoncer la fin du jeûne (au coucher du soleil). Les rues étaient encombrées de petits marchands de comestibles [141] et de fritures en plein air ; mais il m'a semblé que le premier soin des Arabes était, non de manger, mais de fumer un bon narguileh. C'est le jeûne qui paraît leur coûter le plus. – On m'a signalé sur le Nil un canot automobile. O Memphis ! – Il n'y en avait pas l'année dernière, mais c'est un sport qui va évidemment se multiplier.

Adieu, cher papa et chère maman ; mes félicitations à Joseph, et merci à Guiguite de m'avoir envoyé le petit mot de Yéyé. Vous vous douterez bien que demain et après-demain, demain surtout peut-être, car Albéric et Loulou sont bien sans doute au ciel, je vous suis uni avec toute mon affection. Je vous embrasse.

PIERRE.

[142]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 30

Le Caire, le 15 novembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai reçu hier et aujourd'hui les lettres où vous m'annoncez le sort de Joseph et il me semble que tout est pour le mieux. Je trouve particulièrement heureux le choix d'un professeur spécial pour la physique : le programme de mathématiques absorbe tous les soins de Croze, et je me demande encore comment je m'en suis tiré à mon examen de sciences avec ce que je savais de physique et de chimie. En tout cas ledit M. Croze va finir par faire partie de la famille : rappelez-moi à son souvenir quand vous le verrez. – J'ai été touché du culte de Yéyé pour les pommes de Sarcenat ; il n'a pas changé depuis le temps où coiffé du célèbre calot et un bâton sous le bras, il inspectait les prés après la « leçon » du soir. Quant à Gonzague il m'a l'air d'un déplorable paresseux ; consolons-nous en pensant qu'Albéric, (si je ne me trompe), ne travailla pas beaucoup plus à Mongré. Dites-lui donc que ne pas se donner davantage de peine est pour lui le meilleur moyen de ne pas arriver à la marine. – Ces quinze derniers jours, encore règlement [143] ordinaire : le programme de l'année commence à être sérieusement entamé. La semaine prochaine, colle pour toutes les hautes classes : c'est un supplément de compositions à corriger, mais cela enlève des classes. En ce moment, sauf parfois du brouillard le matin, nous jouissons d'une température délicieuse, le beau temps du Caire : c'est la vraie saison pour courir le désert, et je ne m'en prive pas, mal-

gré la pénurie de compagnons où m'a laissé le départ du P. Bovier-Lapierre. Dimanche dernier, j'ai pu pousser assez loin dans l'ouadi el-Thy, grande coupure qui va du sud du Caire au golfe de Suez : j'ai été récompensé par la découverte d'un fort joli petit hélix aux spires festonnées, voisin d'une espèce signalée à Alexandrie. Je l'ai immédiatement expédié à Oran. Les retours de promenade surtout sont merveilleux, à cause des couchers de soleil ; toutes les côtes, de rocher et de terre nue, prennent des teintes cuivrées ardentes, extraordinairement chaudes, et il n'est pas banal de voir le soleil disparaître à l'horizon de l'autre désert, tout dentelé de pyramides. Je voudrais que vous soyez là pour le voir. Le jour de l'hélix, la nuit nous ayant surpris à une heure du Caire, nous avons eu pour nous guider les deux longs minarets de la mosquée de la citadelle, qui portent chacun deux couronnes de lampes électriques, allumées pendant le Ramadan. Cela faisait deux grands phares. – C'est après-demain que finit le Ramadan : on va voir défiler vers l'abattoir les grands troupeaux de moutons qui enfilent insolemment les rues les plus fréquentées, au mépris de la circulation des voitures. Tout le monde mange du mouton pour célébrer la fin du jeûne, qui va être marquée pour les Cairotes par la rentrée du khédive. – J'oubliais de vous signaler [144] la prise de deux gros scorpions qui ornent ma table, chacun dans un bocal. Quand ils étendent leur queue et leurs pinces, ils sont longs à peu près comme une des lignes de cette lettre ; de plus jaune-verdâtres et l'air féroce. Je vais les éduquer quelque temps avant de les piquer. Pour manger un insecte, ils le prennent dans leurs pinces, et, rabattant leur queue par-dessus la tête, lui donnent un coup d'aiguillon. – Il y a en ce moment de grosses chauves-souris, grandes comme des engoulevents ; elles tournoient le soir autour de deux espèces de figuiers qui sont devant le collège, en poussant des cris qui ressemblent à un fort grincement : elles mangent les feuilles dont on retrouve des débris tout mâchés. Le malheur est que, aussitôt avalé, aussitôt digéré ; et de larges taches brunes constellent littéralement la façade. On a été obligé, à Matarieh, de supprimer toute une rangée de mûriers qui bordait la chapelle pour éviter ce crépissage supplémentaire. Je voudrais me procurer une des délinquantes. On m'a dit qu'un des domestiques de la maison, de son nom Abd-el-Malak ou le serviteur du roi, sait les faire venir en masse en imitant leur cri ; mais je n'ai pas encore mis son talent à l'épreuve. – Vous aurez lu des extraits du rapport de Charlot sur les collèges d'Orient ; on peut difficilement être plus mesquin comme critiques, et les faits sur

lesquels il insiste sont un manifeste aveu d'impuissance à trouver un vice sérieux. Le fond des anecdotes qu'il rapporte, d'une au moins qu'on a reconnue, semble vrai, et il y a eu des imprudences de détail inévitables. Les faits cités sont le résultat d'une enquête qu'il a osé mener auprès de tout ce qu'il a pu trouver d'élèves renvoyés. Ce sont ces derniers qu'il dépeint comme de courageux [145] transfuges, et qui, de fait, vont peupler la laïque française d'ici, une école lamentable (en partie par la faute du directeur qu'on dit parfaitement incapable). – Dans une page de son rapport, Charlot a eu l'indélicatesse de faire de l'esprit sur la « concertation » des 4^{mes} à laquelle on l'avait fait assister par pure courtoisie. Ce n'est pas très joli, ni très vrai.

Adieu cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Joseph et Toto, et vous aime toujours bien. Je souhaite beaucoup de bécasses. Il paraît que le long du Nil les oiseaux d'eau pullulent, mais il faudrait avoir une barque ou aller dans les marais du Delta ou du Fayoum pour s'en rendre compte.

PIERRE.

[146]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 31

Le Caire, le 7 décembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai reçu régulièrement toutes vos lettres, et c'est moi qui suis en retard pour vous répondre. Enfin cela tombe bien que je vous écrive la veille de l'Immaculée-Conception, ce qui m'est une occasion de vous dire que je prierai beaucoup N.-D. demain pour vous et la famille. La fête pour moi se complique d'une grand'messe demain, et d'une procession à Matarieh après-demain. Mais je commence à avoir suffisamment l'habitude des enfants de chœur pour ne m'en pas faire beaucoup de souci. La procession sera comme l'an dernier composée d'élèves et de la bonne société du Caire, venue en automobile (car il y a une route du Caire à Matarieh comme du Caire aux Pyramides, et ce sont les deux seules), voiture ou chemin de fer. Cette année, seulement, le personnel de l'Agence de France, et son beau caouas (huis-sier) galonné ne sera plus là pour rehausser la cérémonie. M. de La Boulinière est parti pour Athènes la semaine dernière et son remplaçant (M. Klobukowski, gendre de Paul Bert) n'est pas encore arrivé. Le départ [147] de M. de La Boulinière est une grosse perte pour le collège, et son successeur ne rappellera sans doute que de très loin ses allures de parfait gentilhomme français. Je crois qu'il est parti sans trop de regret, car il laisse la colonie française en train de se diviser parfaitement grâce aux efforts d'un groupe franc-maçon. M. Klobu-

kowski est naturellement aussi peu religieux que possible, mais il est intelligent, dit-on, ce qui suffira peut-être à en faire un protecteur de la religion. M. de La Boulinière est venu faire ses adieux au collègue : il les a terminés par l'octroiement d'un congé, qui ira, suivant l'usage, grossir les vacances du jour de l'an. – Il y a huit jours, j'ai été rendre visite à Iñès bey qui m'a parlé deux heures durant de son voyage en Érythrée. Il n'a gardé mauvais souvenir que de Massaoua, ville effroyablement chaude et humide : au-delà le pays est idéal. De 1 000 à 1 500 mètres s'étend une sorte de plaine, où débutent des plantations de coton, vanille et café. Du chemin de fer qui mène à Asmara, on voit courir les bandes de gazelles et d'outardes, et il paraît que dans ces régions on trouve une sorte de boa. Iñès bey qui est surtout ornithologiste est allé plus loin, sur le plateau de 2 000 mètres qui précède les grandes montagnes : il m'en a parlé comme d'un pays magnifique et précipiteux, couvert de forêts d'euphorbes dont le sous-bois est tapissé de jacinthes et de géraniums, peuplé de bandes de cynocéphales ordinairement sympathiques, sauf que parfois ils jettent des pierres, ou, si on les écarte trop manifestement d'un lieu déterminé, s'y précipitent en fouillant avec rage, comme pour chercher ce qu'on leur cache. Le plateau est sillonné de puissantes veines de quartz aurifères, exploitées d'une manière dérisoire par [148] qqs Italiens sans le sou. Il y a aussi des mines de fer et de cuivre, la dernière exploitée jadis par les Portugais. Parmi les oiseaux rapportés, mais dont malheureusement je ne sais pas les noms vu qu'ils n'étaient pas encore classés, j'ai surtout remarqué : – un toucan gigantesque (boceras ...) noir, long de plus d'un mètre, armé d'un bec plus large que la main, hôte des rochers, paraît-il. – un autre toucan blanc et noir, bien plus petit, et commun – un grand rollier brun-rose – deux ou trois pics mouchetés – une collection de colibris éblouissants, qui peuplent les fleurs d'aloès – une veuve aux plumes de la queue indéfiniment longues – des martins-pêcheurs, l'un à la tête ornée de petites plumes métalliques, un peu comme le sifilet (?) du livre de Buffon – un petit faucon tout noir – deux grands pluviers, portant un collier – une sorte de hocco vert – une huppe (sans huppe) noire avec les penes de l'aile carmins – une perdrix et un francolin abyssins. – Je suis loin d'avoir tout vu : j'achèverai la visite une autre fois, et quand tout sera étiqueté. Mais vraiment cette manière d'empailler les oiseaux simplement en les rembourrant, outre qu'elle est à la portée de tous et rapide (Iñès préparait chaque jour ce qu'il tuait) est bien commode pour amasser une grande

collection en peu de place et étudier les spécimens qui sont très maniables ainsi. – Les lépidoptères rapportés (diurnes surtout) étaient encore en papillotes. Il y avait quelques beaux coléoptères, buprestes, cétoines, mylabres, et surtout un énorme élatéride aux grandes antennes pectinées. J'ai spécialement été intéressé par des minéraux des régions aurifères. Les indigènes de l'Érythrée sont paraît-il très doux, merveilleux grimpeurs. Leurs églises ont en guise de cloche des pierres [149] sonores qui ont un fort beau son ; un des compagnons d'Iñès bey a rapporté toute une collection d'icônes, genre byzantin, peu artistiques, mais au moins curieuses. L'Abyssinie proprement dite est un pays inaccessible et absolument fermé ; la capitale, dont on parle dans les géographies, est une cité ambulante qui se transporte avec le négus là où il y a du bois. Pas de chemins de fer, ni de routes, par parti pris. Seulement le téléphone dont le négus se réserve l'usage exclusif pendant la I^{re} moitié du jour. – En Érythrée, le luxe est d'avoir un chapeau européen ; Iñès bey a vu un indigène coiffé orgueilleusement de l'enveloppe en papier d'un chapeau de forme. En définitive, il rapporte l'impression que l'Érythrée est un pays aussi merveilleusement riche qu'ignoré de l'Italie. Le maître mécanicien du paquebot, qui va à Massaoua depuis des années, la compare à un îlot de sable du golfe de Suez ! Que doit-ce être des Italiens qui n'ont même pas été en vue de leur colonie. – À côté de cela, l'Égypte paraît pâle : néanmoins je la goûte de plus en plus. – Les courses dans le désert deviennent un vrai plaisir. J'ai recueilli dernièrement pas mal de fossiles, entre autres un gros fragment de mâchoire de squal. Je suis en outre tombé sur une assemblée de 6 gros vautours atablés devant un cheval mort. Je ne connais pas assez les espèces pour nommer celle (ou celles) à laquelle ils appartenaient. En tout cas, j'ai été frappé de l'exactitude des dessins de Wild Spain, soit pour le posé, soit pour le vol. – Comme petite nouvelle du Caire, c'est demain que le Tapis sacré va partir de la mosquée de la citadelle pour le pèlerinage annuel de La Mecque.

Quand cette lettre vous arrivera, Guiguite sera sans doute à Cannes. Cette séparation de tous les ans me fait [150] bien quelque peine pour vous ; N.-S. tiendra compte de tous ces sacrifices qu'il vous impose. Je vous remercie de m'avoir transmis la parole rapportée par M^{lle} d'Arcy : elle m'a comme vous très touché. Adieu, je vous embrasse de tout cœur.

PIERRE.

Ma chère Guiguite,

Cette lettre ira certainement te voir à Cannes. En attendant que je t'y écrive, sache que je pense toujours bien à toi, – Mes grosses chenilles de phalène prospèrent : j'en ai 81

PIERRE.

[151]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 32

Le Caire, le 22 décembre 1906.

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher papa,

Je m'y prends extrêmement tard pour vous souhaiter votre fête, et je doute que la malle des Indes puisse vous apporter ma lettre avant le surlendemain de Noël. Au moins saurez-vous que je ne vous ai pas oublié ce jour-là, et que j'aurai de mon mieux demandé au bon Dieu de vous bénir, vous et la famille. Je n'ai pas à vous répéter, n'est-ce pas, combien par le cœur je reste avec vous, à mesure surtout que je puis mieux comprendre ce que vaut la vie que vous m'avez faite jusqu'à 18 ans. C'est ce temps-là qui m'a valu tout le reste et, à un autre point de vue, je doute qu'on puisse être plus heureux sur terre que je ne l'ai été pendant ces années-là. Je crois bien que nous tous, vos enfants, nous pouvons parler de la même manière...

Par le même courrier, je vous envoie une petite brochure réclame qui pourra vous intéresser par les détails qu'elle donne sur l'Égypte. Je regrette qu'elle ne renferme pas de vue générale du Caire ; je tâcherai de vous en découvrir quelqu'une sur carte postale. – [152] Le 31 décembre, je vais partir accompagner des élèves à Miniah, au sud du Caire. Vous en trouverez le nom sur toutes les cartes d'Égypte. D'autres que moi trouveraient que c'est bien triste de s'arrêter à mi-

chemin de Louqsor ; mais autour de Miniah il y a des massifs calcaires mal connus où j'espère récolter des fossiles. Je vous enverrai mes impressions de Haute-Égypte.

Plus heureux que moi en ce sens, Christian Burdo²⁸ lui-même nous a quittés hier soir pour Thèbes et Assouan qu'il va visiter en voyage de vacances avec une colonie d'autres étudiants de l'université de Beyrouth. Cela m'a été une vraie joie de le revoir d'une manière aussi inattendue. Il m'a laissé pour quelques jours 3 cahiers de photographies de Jersey qui m'ont fait revivre dans les falaises. L'an dernier, paraît-il, il est tombé aux environs de Plémont sur un coin criblé de trous de lapins habités par des macareux, et dans l'un d'eux a pu prendre vivant un *alca torda*.

Hier est arrivé le nouveau ministre de France, M. Klobukowski.

Adieu, mon cher papa, je termine, pour que la lettre parte ce matin. Je vous embrasse ainsi que maman et Joseph et Toto. Bonne fête.

PIERRE.

²⁸ Le Père Christian Burdo (1881-1961) demeura toujours l'un des plus fidèles amis du Père Teilhard. Il était comme lui passionné pour la recherche scientifique. Professeur de cosmologie et d'anthropologie aux scolasticats de Jersey, Vals et Chantilly, réviseur scientifique des Archives de philosophie.

[153]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 33

Le Caire, le 7 janvier 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Me voici, depuis quelques heures, revenu de Miniah ; il reste encore une soirée de vacances, et je me dépêche d'en profiter pour vous dire quelque chose de mon voyage. D'abord, tout s'est très bien passé : décidément, plus on revoit la Haute-Égypte, plus on l'aime, – et je n'avais jamais si bien senti que cette fois combien sont exquises ses jungles de cannes à sucre et ses plaines de bersim ou de fèves en fleurs. Allant là-bas pour faire de la géologie, j'en ai surtout profité pour courir la « montagne » ; mais les meilleures couches se sont trouvées être exactement au pied de la falaise arabe, sur la lisière même des champs, de sorte que le cadre de mes travaux a manqué de l'austérité des déserts. La plupart du temps, j'ai extirpé des oursins du calcaire en ayant les pieds sur le noir limon du Nil ; les gamouses et les chameaux, les fellahs surtout, me regardaient naturellement avec des yeux ronds, et un respectable Arabe, croyant que je faisais des fouilles pour trouver des *antiks*, m'a demandé mon permis de recherches. Avec cela, la température [154] était très douce et je n'ai eu que deux fois trop chaud : il faut dire que c'était en pleins rochers. Comme je vous le disais l'an dernier, il est très facile de gagner le désert arabe depuis Miniah : le Nil une fois traversé sur quelque barque à grande voile triangulaire et aiguë, il n'y a plus qu'un kilo-

mètre de champs à traverser pour arriver à la muraille blanche qui borde la plaine, et ces champs sont si luxuriants et si agréablement piqués de palmiers que c'est un plaisir de circuler au milieu. La montagne recèle nombre de chacals et nous en avons poursuivi deux assez longtemps ; l'un de nous ayant un fusil, ils auraient pu passer un mauvais quart d'heure sans une manœuvre trop savante dans laquelle je servais de rabatteur. Ils se sont relevés sous mes pieds, et ont pris la direction qu'il ne fallait pas. J'ai également aperçu un matin un très gros oiseau de proie, qui m'a paru avoir la tête blanche ; il quittait évidemment la montagne pour aller chasser, et était escorté de deux ou trois corbeaux qui avaient l'air de se mettre dans son sillage pour avoir des miettes. Inès bey m'a appris que les aigles ne sont pas rares dans la vallée du Nil, notamment l'aigle impérial ; il en a tué plusieurs autour du Caire. Il paraît qu'une fois posés à la lisière des champs, ils ne s'inquiètent absolument plus du désert et se contentent de surveiller la plaine, de sorte qu'on les approche très facilement par derrière. Pour en revenir à Miniah, j'ai été une fois, c'est-à-dire hier, au désert libyque ; pour l'atteindre, il faut deux heures d'âne et, à cet endroit, il est uniquement formé de dunes mouvantes, où se trouvent enfermées quelques lagunes bordées de l'inévitable tamaris nain. L'aspect est très curieux, et les oiseaux d'eau doivent fourmiller ; mais le temps m'a [155] manqué pour bien mener l'exploration. Là encore, le chemin a été presque aussi intéressant que le but. J'ai revu et traversé le Bahr-Youssef, au bord duquel songeait un percnoptère, et observé de près les villages fellahs. L'un d'eux était entièrement copte-catholique, et nous avons été reçus à bras ouverts. Je vous ai déjà décrit ces villages : entassement de maisons basses en limon durci, élevées sur une légère éminence qui permet de braver l'inondation, avec des palmiers pour les ombrager. Tout autour, des champs, où voltigent des huppés, des bandes d'hoplopleura, des guêpiers, et des hirondelles. Dès Miniah, on rencontre des pigeonniers : ce sont des constructions massives, rectangulaires, surmontées d'une forêt de pots de terre et de niches en limon où les pigeons viennent s'abriter. Le curé copte du village dont je vous parlais est un digne homme, à figure cuivrée et petite barbe noire ; ancien élève de la Propagande à Rome, il reste volontiers dans son petit village perdu au bord des sables, au fond d'une case en boue qui est quelque chose d'invraisemblable. Tous les curés coptes en sont là, et leurs églises aussi ; encore le curé dont il s'agit est-il un vraiment saint homme, et qui tient son église (!) et son pres-

bytère (!! du mieux qu'il peut. L'église est grande comme le salon de Sarcenat, et le fond sert d'école. – Avec cela, je n'arrive pas à plaindre les fellahs et leurs curés, si ce n'est de leur manque d'instruction. Malgré leur pauvreté, ils ont une vie bien plus paisible et plus patriarcale que nos paysans de France. C'est peut-être que je ne les connais pas assez. – Un jour nous avons poussé en chemin de fer jusqu'à Siout (ou Assiout), bien au sud de Miniah. C'est une jolie petite ville indigène, bâtie au pied de la chaîne [156] libyque qui s'est beaucoup relevée dans l'intervalle. Sur de bons ânes, nous avons gagné le petit village de Deir-Drounka, à quelques kilomètres au sud, où il y avait une école à visiter. C'est dans la muraille de rochers qui domine Deir-Drounka que se trouvent les grottes de Lycopolis, jadis peuplées de solitaires ; jusqu'à ces dernières années les indigènes y vivaient en troglodytes ; mais le service des antiquités les a fait déguerpir, et maintenant il y a des maisons de terre qui ont poussé le long des champs, au bas de la montagne. Pendant qu'un de mes compagnons, plus versé que moi dans l'arabe, interrogeait des enfants, j'ai escaladé la muraille, mais sans trouver beaucoup de fossiles. D'en haut j'ai pu contempler des plateaux, noircis par la patine ferrugineuse des déserts, dont les croupes encombraient l'horizon vers l'ouest ; quelques sentiers de bédouins devaient aller vers l'oasis de Kargeh. A l'est, la vue était beaucoup plus réjouissante ; à cet endroit, la vallée est entièrement plantée de bersim et de fèves, sans qu'il y ait de limite visible entre les champs ; pas un arbre, non plus. Et ainsi, d'un désert à l'autre, sauf quelques excroissances marquant l'emplacement des villages, ce n'était qu'un ruban vert tendre, complètement uni. – À Drounka, j'ai vu un palmier doum ; je ne pense pas qu'on en trouve beaucoup d'autres, plus au nord, bien que le jardin de Miniah en possède un. Durant tout ce séjour, je ne me suis absolument pas occupé d'antiquités, bien qu'elles fourmillent dans la région ; à chaque instant on rencontre des *koms* de terre noire et de briques, sur lesquels sont d'ordinaire juchés des villages : Oxyrhinque, Hermopolis, Antinoë. J'ai pourtant été à ce dernier endroit ; ce fut une puissante ville romaine, et un peu [157] plus tard les grottes voisines, dans la montagne, se remplirent de solitaires. Il reste une vaste étendue de décombres, avec quelques colonnes, entre le Nil et la montagne. Les égyptologues ne manquent pas d'aller voir en outre les hypogées très anciens de Beni-Hassan, et les ruines de Tell-el-Amarna. Je n'y suis pas allé, faute d'occasion favorable ; et il est probable que si les circonstances m'avaient amené dans

leur voisinage, je les aurais vite désertées pour les rochers les plus voisins. – Enfin, ce matin, j'ai repris le train du Caire ; malgré la monotonie du trajet, il est toujours agréable de voir défiler les Pyramides : Meidoum (près du Fayoum à Wasta), Lichte, Dachour, Saqqarah, Abousir, Gizèh. De plus les canaux qui bordent la voie sont toujours pleins de gros martins-pêcheurs noir et blanc, de bécasseaux et d'hoplopleura que le passage du train ne dérange en rien de leurs occupations. Je ne me lasse pas surtout de regarder les hoplopleura, dont le plumage est d'une élégance suprême : ailes noires, manteau gris brun, gorge et poitrine noires et blanches. Les martins-pêcheurs (comme les guêpiers), affectionnent particulièrement les fils télégraphiques, où j'en ai vu jusqu'à quatre côte à côte, observant les profondeurs de l'eau. Maintenant me revoilà au Caire qui paraît passablement bruyant et désagréable après la petite ville de province où on n'entendait guère que le chant d'un muezzin et de temps à autre la sirène d'une usine à coton ou d'un bateau Cook. Je termine ma lettre le 8. Aujourd'hui est l'anniversaire du jour où le khédive est monté sur le trône (?), en l'honneur de quoi les grandes rues sont encombrées d'une décoration de théâtre contre laquelle les journaux français, qui se piquent de goût, ne manqueront pas de [158] protester. Je surveille une composition pour laquelle mes élèves semblent rappeler plus ou moins vainement des notions, déjà très vieilles de huit jours de vacances. – J'ai reçu toutes vos lettres, et même une fort longue de Françoise. La mésaventure de Yéyé et de sa colle m'a réjoui ; je me le figure mal quittant l'École pour cause de trac. Au fond c'était vrai, pourtant. – Je suis fort heureux des bonnes nouvelles de Marneffe. Effectivement je connais fort bien le P. Dugout, et même je ne sais guère d'homme dont la vie ait été plus remuée par les voyages, le sport et la politique. La visite de M. Chauvin ²⁹ m'a honoré, et j'ai reconnu Guiguite à sa hardiesse ; je crois seulement que à cette époque-ci, il n'était pas plus renseigné qu'elle-même sur ma destination future. Mon sort dépend essentiellement d'un « remplaçant ».

²⁹ Le Père Louis Chauvin (1861-1937), qui fut deux fois Provincial de Lyon (1906-1912 et 1918-1924). Le Père Auguste Décisier (1878-1963) a pu dire de lui : « Partout il mettait la paix. Sa seule présence était une vivante prédication de l'idéal chrétien. »

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse de tout cœur ainsi que Guiguite. Je vous aime et prie pour vous. J'ai oublié de vous dire de transmettre mes meilleurs souhaits de bonne année à mon parrain et sa famille. Bien des choses spécialement à Marie.

PIERRE.

P.-S. – Il paraît que dans mes oursins de Miniah, il y a des choses nouvelles et intéressantes. Je vous donnerai des détails quand cela se précisera.

[159]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 34

Le Caire, le 18 janvier 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai été très attristé en apprenant la maladie de Biel ; elle vous rappelle trop de souvenirs pour ne pas vous être doublement pénible, et pour le pauvre petit c'est une dure nécessité de perdre son année de centrale. Espérons que N.-S. tirera de là quelque avantage, même pour son avenir ; en tout cas nous savons qu'au point de vue du ciel, le seul qui comptera un jour ou l'autre, c'est là le mieux. Mais vous devez beaucoup souffrir, et vraiment avec Guiguite, et même Gonzague, le bon Dieu ne vous laisse guère de répit ; il y a là matière à beaucoup de confiance en Lui qui mène tout, et peut-être aussi de quoi expier beaucoup pour le pays : si vraiment c'est cette dernière chose que N.-S. a en vue, c'est un grand honneur pour la famille. – Je prie beaucoup pour vous tous, et je dirais presque, d'une manière spéciale pour Yeryer et Guiguite, la seconde devant s'inquiéter, et le premier se trouver bien seul, après la vie à deux du dernier trimestre. D'après la lettre de maman du 10, j'attends par le prochain courrier une annonce de convalescence ; puisse-t-elle être rapide.

[160]

D'ici, j'ai peu de nouvelles à vous donner, car après tous les événements du mois dernier, c'est le calme maintenant. Nous avons toutefois eu avant-hier la visite du nouvel agent, M. Klobukowski. Il a par-

lé d'une manière très franche et très libérale, plus catégorique que n'eût osé le faire en public M. de La Boulinière³⁰. Il veut l'union et quelque chose comme l'ignorance des divisions qui existent en France. Reste à savoir si on ne lui forcera pas la main. Il a donné le congé d'usage, pour la plus grande joie des élèves. – M. Constans lui a fait l'éloge du P. André³¹, ce qui pourra faciliter bien des choses.

Vous pourrez voir quelques autres détails dans ma lettre à ce pauvre Biel. Je voudrais avoir le temps de la lui écrire avant le départ de la malle de demain.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ; il me semble que je vous aime davantage dans ces circonstances-là.

PIERRE.

³⁰ Agent diplomatique et consul général de France. De son allocution : « Je désire que les divers élèves de ce collège français ne voient en moi qu'un ami. »

³¹ Le Père Albert André (1872-1919) venait d'arriver au Caire, où il succédait comme recteur du collège au Père Côtet. Il arrivait de Constantinople. Il fut ensuite supérieur de la Mission d'Arménie, dont il avait publié une histoire (Paris, Colin, 1900).

[161]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 35

Le Caire, le 28 février 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je crois que cette fois encore, maman va me trouver en retard ; mais les jours passent vite, et je suis horrifié en constatant que ma dernière lettre remonte à 3 semaines. Les jours gras, qui l'ont suivie de près, se sont passés comme de coutume ; pour profiter de l'appareil qui restait encore, il y a eu re-cinématographe, mais cette fois avec des films de genre gai, prêtés obligeamment. Malgré l'assiduité de nos élèves à fréquenter les cinématographes de la ville, la séance d'ici les a sensiblement amusés. Le mardi gras, suivant mon intention, j'ai été dans le désert libyque, un peu au sud des Pyramides de Gizèh, et j'en suis revenu avec une respectable cargaison de fossiles ; il y a là-bas des couches assez récentes (pliocène) datant de l'époque où la basse vallée du Nil formait un fiord rempli par la mer, et on ramasse par centaines des « coquilles saint-Jacques » qu'on croirait avoir été déposées par la dernière marée. Telle espèce d'huitre vit encore dans la mer Rouge. Comme la veille il y avait eu fort vent, j'ai trouvé, abrités dans les anfractuosités, [162] plusieurs papillons qui avaient été chassés des terres cultivées. J'en parlerai à Biel, en réponse à sa lettre. Cela m'invite à y regarder à 2 fois, avant de regarder une espèce comme faisant partie de la faune désertique. Par ailleurs, je continue avec zèle à fouiller le Mokattam. Cette dernière quinzaine, j'ai fait la tournée,

périodique et obligatoire, des carrières qui bordent Le Caire, et j'ai quelques jolies choses, un oursin remarquable, entre autres. Les carriers ramassent certains échantillons, mais à peu près uniquement les dents de squal, à cause de leur brillant ; et encore faut-il qu'elles soient grosses. Suivant l'usage, ils en veulent des prix exorbitants, quitte à vous poursuivre en baissant de plus en plus leurs exigences. – Dimanche dernier j'ai pourtant fait une excursion archéologique au vieux Caire, en compagnie du P. Tissot ³² et de la crème de ses élèves de 3^e. On s'est beaucoup amusé et les enfants ont manifesté un beau désir de s'instruire de l'histoire de leur ville, qu'ils ignorent complètement. Vous ne savez sans doute pas que Le Caire actuel est bâti sur un emplacement qui n'a été choisi qu'après 3 étapes successives : il y a eu Babylone (vieux Caire) copte et romain ; – Fostat, ruinée au temps des Croisades et ensevelie dans les décombres qui s'étendent entre le vieux Caire et Le Caire, – puis Le Caire. Le vieux Caire est donc un endroit intéressant. J'ai revu ses antiques églises coptes que j'avais visitées en septembre avec M. Roulet : Sitti Maria, avec sa crypte où la tradition dit que la Sainte Famille a passé, et « el Mouallaka » petit joyau d'art arabe, à 3 voûtes [163] cylindriques, rempli de fines marqueteries, d'ivoire sculpté, et de vieilles icônes. – La visite de la vieille mosquée d'Amrou (grande cour carrée, avec sur un côté une colonnade profonde, une fontaine au milieu, et 2 minarets à 2 angles) a été fort gaie. Il y a là-bas 2 colonnes très voisines, dites colonnes de « l'épreuve », entre lesquelles, si on passe, on est sauvé. Les enfants s'y sont précipités en trombe (sans nulle conviction bien entendu), et j'ai rarement ri autant qu'en voyant le défilé ; 2 seuls ont dû renoncer à se glisser dans l'interstice. La mosquée étant maintenant désaffectée, nous avons pu nous livrer à cette irrévérence sans être inquiétés. Plus loin est une autre colonne miraculeuse, qui aurait été transportée par une main céleste de La Mecque : on y voit le nom du prophète écrit *dans* la roche. En septembre, je m'étais trompé et n'avais remarqué qu'une inscription gravée : la vraie est bien intérieure au marbre. On a dû la faire en produisant un éclatement intérieur du marbre, par exemple avec une pointe chaude. Pour terminer, nous avons été visiter l'antique nilomètre. Le verger qui le renferme n'était pas, comme en

³² Le Père Antoine Tissot (1880-1959), recteur des collèges de Mongré et de Saint-Étienne, puis prédicateur vingt-cinq ans de suite à Grenoble où il mourut.

été, rempli du parfum du henné et des goyaves ; par contre, le niveau ayant baissé, la colonne qui sert de cote émergeait presque complètement. Une plaque de nivellement indique à cet endroit 20 mètres d'altitude ; c'est peu. – J'ai vu ici un fort joli livre sur Le Caire, récent, et qui ne doit pas coûter très cher. *Les villes d'art célèbres. Le Caire*, par G. Migeon. Librairie Renouard, 6, rue de Tournon, 1906. Si papa veut se le procurer, cela l'intéressera sans doute beaucoup. – Cette semaine, je termine mon programme avec les philosophes ; il n'y a plus que la repasse jusqu'en mai, moment des examens. [164]Du reste, on prévoit le retour de la chaleur. Il y a 10 jours, nous avons eu un de ces vents poussiéreux et chauds qu'on ne voit qu'au bord des déserts. L'atmosphère semble pleine d'un brouillard épais, gris ; en réalité, c'est du sable fin, qui pique le nez, et dont la couche, à ras de terre, laisse encore deviner au-dessus de la tête du ciel vaguement bleu. Mais que maman se rassure ; le chaud n'arrive vraiment qu'à la fin d'avril, et encore une fois, je n'en souffre pas.

Adieu, cher papa et chère maman ; je vous embrasse ainsi que Biel, Joseph et Toto. Gonzague vous a sans doute quittés. Dites à Marie que je la félicite de tout cœur pour Jacques, et que je fais les meilleures prières pour sa prospérité.

PIERRE.

[165]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 36

Le Caire, le 17 mars 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

C'est aujourd'hui le dimanche de la Passion, ce qui me reporte, comme vous sans doute, à il y a huit ans. Ce mois de mars évoque bien des départs, et le 7, aussi, je n'ai pas oublié Albéric. Lui maintenant nous protège ; Françoise et moi vous savez si nous restons de cœur avec la famille, et si nous sommes heureux de notre sort. C'est là le beau côté de toutes ces séparations, et finalement, il ne restera que celui-là ; seulement nous sommes encore au moment où on sent la peine et je voudrais qu'elle vous fût adoucie par notre affection. – Ici, ce qu'il y a de plus important, c'est que nous sommes à quinze jours de Pâques ; d'où colles, examens, et pour moi offices de la semaine sainte à préparer avec les enfants de chœur. Ce n'est du reste pas que je sois très chargé. Depuis mes débuts dans le professorat, je ne me suis jamais senti aussi maître de mon enseignement, de sorte que la plupart de mes classes, celles au moins des cours supérieurs, me sont parfois un véritable agrément. Et puis le gros de l'année est fait, et le commencement de mai va emporter [166] les philosophes. Pendant les vacances de Pâques, il est probable que je vais faire une excursion au Fayoum, oasis au sud-ouest du Caire, célèbre par ses fossiles et aussi par ses souvenirs antiques : là est le lac Moeris, et Antinoë. je crois que je jouirai fort de cette exploration, et je vous en parlerai tout au long. – En attendant, j'ai encore parcouru Le Caire arabe ; une seconde

promenade archéologique a eu lieu avec le P. Tissot et la crème de sa classe, qui est à peu près la crème du collège. Cette fois, il n'y a pas eu de « colonnes de l'épreuve » mais de jolies choses à voir : d'abord la porte Bab-Zoueilah, voûtée, flanquée de 2 tours où on pendait les khalifes détrônés et les croisés, enchâssée maintenant en plein quartier arabe près de la très belle mosquée El-Mouayad ; les lourds battants, couverts de gros clous, sont couverts de petits chiffons crasseux, témoignages de la reconnaissance publique au « saint » Zoueilah que la moitié des passants vénère en appuyant la tête sur la porte. Une vieille sorcière nous insinue que le remède est infaillible pour les maux de tête. – Puis nous avons gagné la grande mosquée El-Hassan, près de la citadelle ; les murs sont d'une hauteur colossale, rappelant un peu l'extérieur du Palais des Papes d'Avignon ; elle est en pleine réparation, mais on aura de la peine à lui rendre sa splendeur primitive : dans une sorte de placard se montre une des anciennes portes, de bronze lamé d'or et d'argent. – Enfin nous avons terminé par la visite de la mosquée d'Ibn Touloun, dont je vous ai parlé en septembre, la plus ancienne des mosquées du Caire encore debout, et une des plus grandes comme superficie. Elle fut construite par le fameux khalife Ibn Touloun – qui, dormait flotté sur un lac de mercure, et est [167] certainement majestueuse, avec son immense cour entourée de portiques aux décorations encore sévères. – Si papa fait venir la brochure de Migeon, il trouvera des détails là-dessus. – Ce qui double l'intérêt de ces visites de mosquées, c'est qu'on vit encore dans le cadre où elles se sont construites ; je lisais dernièrement le récit qu'un poète arabe fait d'une promenade à âne au vieux Caire, en 1240 : or, il décrit les ânes et les mœurs des âniers de manière que son histoire figurerait sans modifications dans les notes de voyage d'un touriste de Cook. Quant aux fellahs, ils en sont encore au temps des pharaons. – J'ai assisté ce matin à un retour de pèlerinage de La Mecque suivant toutes les règles. Je crois vous avoir dit que chaque pèlerin est ramené de la gare chez lui en triomphe, en grand costume arabe et souvent... assis dans un fiacre. Mon homme de ce matin était noblement à cheval, précédé de 2 chameaux portant un palanquin, puis d'un personnage grotesque coiffé d'un objet que je ne saurais comparer qu'à une corne d'abondance ou à une trompe d'éléphant, – puis de 2 autres chameaux portant 2 guerriers brandissant des sabres, – puis de danseurs bizarrement costumés exécutant des danses violentes mais d'un rythme fort élégant, – enfin de 2 derniers chameaux sur lesquels étaient juchés des enfants

qui frappaient à tour de bras sur des timbales. Pour ces circonstances les chameaux sont caparaçonnés d'une étrange sorte : de pesantes étoffes rouges à dessins dorés leur pendent comme des plaques, par derrière, sur les flancs, des deux côtés de la tête surmontée d'un panache ; là-dessous ils continuent à ruminer d'un air sournois, tournant avec lenteur, d'un mouvement circulaire mais toujours dans un même plan, leur tête aux [168] deux gros yeux d'un noir étincelant. Tout le cortège s'engageait lentement dans la rue qui longe les grands hôtels, entravant la circulation, mais pour la plus grande joie des touristes probablement. Le côté touchant de la cérémonie est de voir les indigènes accourir en foule vers le saint qui revient de La Mecque pour lui baiser les mains ; il y a encore là une idée très religieuse et très élevée. – Nous sommes encore dans les beaux jours frais du printemps ; jeudi dernier, il y a eu un fort essai de vent du sud qui n'a pas duré. Me trouvant du côté du Mokattam, j'ai eu le curieux spectacle de voir subitement passer à 200 mètres un tourbillon violent qui soulevait le sable et que j'entendais siffler, sans en recevoir un souffle. Il faut dire que cinq minutes après arrivait un nuage de poussière qui masquait la vue au bout de quelques mètres et remplissait les yeux. C'est maintenant le joli moment du désert : un peu partout dans les fonds de ouadi on voit des fleurs, crucifères jaunes, géranium, oseille aux feuilles épaisses. Tout cela ne forme pas un tapis continu, mais suffit à certains endroits pour embaumer l'air. Dans ces régions j'ai levé un gros lièvre, assez peu timide, que j'ai fait repartir 3 fois de suite ; la première fois, j'ai d'abord cru avoir affaire à une bête de la taille d'un chacal, tellement les proportions des objets trompent là où il n'y a pas un arbre pour servir de point de comparaison.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous tous. C'est aujourd'hui (18) la fête de Biel, et je n'ai pas pensé à lui écrire. Je lui souhaite de bien profiter de Cannes. – Dites à Guiguite que je compte lui écrire sans trop tarder.

PIERRE.

[169]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 37

Le Caire, le 31 mars 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

C'est donc demain que je pars pour le Fayoum. Comme je compte vous écrire au retour, je serai court cette fois-ci ; mais il faut que je vous donne au moins signe de vie. Nous sommes donc en vacances depuis hier, après une Semaine Sainte où offices et examens se sont bien passés. Pour les inaugurer, j'ai erré toute la soirée d'hier dans les bazars et les vieux quartiers arabes, en compagnie du P. Tissot qui en est fanatique. Nous avons commencé par la visite du musée arabe, que je n'avais pas encore vu : il y a des bijoux de marqueterie et de ciselure, de grandes lampes en verre glauque émaillé prises dans les mosquées, beaucoup de sculptures (arabesques) sur bois, des débris de vases à armoiries de khalifes comme on en trouve encore dans les décombres : mais l'absence de toute image d'une vie quelconque rend tout cet amoncellement de jolies choses terne, surtout dans une ville où il y a le Musée égyptien. Pour éviter une ondée, nous sommes entrés dans une étroite ruelle de bazar, où se trouvait la boutique d'un joaillier [170] opulemment monté en pierres précieuses. Après nous avoir montré une émeraude brute grosse comme le poing et dont il affiche le prix exorbitant de 25 000 livres (elle est d'une « eau » douteuse), il nous a déclaré être ancien élève, puis nous a manifesté son intention d'aller faire une saison en France, en Auvergne ! Comme il parlait de La Bourboule, je lui ai déclaré que c'était de fait la station la

plus pittoresque qu'il pût choisir dans le Centre. Cette rencontre au fond du dédale des bazars est assez drôle. – Afin d'avoir des renseignements sur le Fayoum, j'ai revu Iflès bey et ses oiseaux ; le petit vautour blanc qui pullule en Haute-Égypte est le *Percuspterus aegyptiacus*. – À propos d'histoire naturelle et pour répondre à une autre question de papa, l'intérêt des oursins réside dans de multiples causes : il y en a une foule d'espèces ; ils sont très caractéristiques en eux-mêmes, et des terrains où on les trouve ; enfin ils forment une longue série dont les transformations sont très intéressantes à suivre. J'en rapporterai peut-être du Fayoum ; mais l'intérêt de la région est surtout dans les restes de vertébrés. – J'ai reçu aujourd'hui la lettre de maman ; Biel m'avait parlé de la grippe de Guiguite, et je suis heureux que ce ne soit rien. Je pense au départ imminent de Toto ; espérons que Gonzague comprendra qu'il lui doit l'exemple du travail. Voilà tout de même le dernier petit qui s'en va... Vous devez en souffrir. – Comptez-vous aller à sa I^{re} Communion ?

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse, ainsi que Guiguite et les garçons. Je vous réécrirai donc à la fin de la semaine. Je prie pour vous.

PIERRE.

[171]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 38

Le Caire, le 9 avril 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je viens à l'instant de rentrer du Fayoum, ce qui vous montre que mon séjour a été long : 8 jours. En arrivant ici, j'ai trouvé vos lettres de la Semaine Sainte, avec celle de Biel sur Monaco, où je suis heureux qu'on lui ait fait si bon accueil. Maintenant, le pauvre Toto vous a quittés ; la vie de Sarcenat, sans petit, va bien vous paraître changée... – Voici quelques détails sur mon expédition ; vous pourrez vous aider de ma carte, ou mieux encore de celles que vous trouverez probablement dans tout Atlas un peu complet. Le plus simple est que je suive l'ordre des journées :

Lundi de Pâques. – Départ à 8 h 1/2 ; arrivée à Médinet el Fayoum vers 11 h 1/2. Vous voyez que ce n'est pas long ; on quitte la grande ligne de Louqsor à la station de Wasta. Le train s'enfonce très vite dans le désert, et au bout d'une vingtaine de minutes, on descend dans l'oasis. Vous savez qu'anciennement (tout à fait au début de la période historique) le Fayoum était une dépression entièrement remplie d'eau ; maintenant [172] tout est desséché, sauf le lac Larun (Karoûn) qui mesure encore 80 kilomètres de long, sur 10 de large en moyenne ; comme de juste, le terrain découvert est extrêmement fécond, mais,

dans les régions centrales, le pays est assez terne ; relativement peu de palmiers, et de grands champs de blé à perte de vue ; le cercle des montagnes est peu visible de Médinet el Fayoum. Heureusement, je n'y suis pas toujours resté. Assez embarrassés sur la manière dont nous allions nous en tirer, dans une région très arabe, où les hôtels sont rates, mauvais et hors de prix, nous ³³ avons fait la connaissance d'un ancien élève du collège, riche copte du pays, qui pendant une semaine nous a pilotés à travers tout le Fayoum dont il ignorait du reste bien des coins. Le premier soir, nous avons été voir les ruines d'Arsinoë (Crocodylopolis) qui touchent Médinet ; l'aspect est celui de toutes les vieilles ruines d'Égypte : une étendue de terre noirâtre, formant plusieurs collines (Kom), littéralement couverte de fragments de poterie. Les indigènes exploitent cette terre comme engrais, sous la surveillance, malheureusement insuffisante, du service des antiquités, qui est loin de mettre la main sur tout ce qui se découvre. À Arsinoë, les ruines sont très étendues, et comme la ville était encore florissante à l'époque grecque, il reste encore beaucoup de murailles de maisons qu'on met lentement à découvert ; ces maisons devaient être basses, et en tout cas très serrées ; toutes sont bâties en briques crues faites avec le limon du Nil. C'est ainsi qu'on bâtit encore. En général, les anciens sites du Fayoum ne présentent d'intérêt que [173] pour les savants, on y découvre beaucoup de papyrus égyptiens, grecs, coptes. Mais il n'y a pas de ruines grandioses comme à Louqsor par exemple. Pendant cette première journée, nous avons fait un certain nombre de visites, particulièrement à l'évêque copte orthodoxe, c.-à-d. schismatique, vénérable vieillard (très ignorant, hélas ! les coptes ne voulant pas d'évêques mariés, et leurs prêtres l'étant tous, ils vont tirer leurs évêques du fond des monastères) qui nous a reçus, accroupi sur un divan et fumant une pipe (chibouk) de 1 m 50 de long. Ces jours derniers, je crois avoir pris par jour une moyenne d'au moins 10 tasses de café ; il faut dire que les tasses sont petites, et le café excellent : parfumé et épais comme de la crème. – Notre hôte était encore en plein carême, la Pâque copte ne tombant que dans un mois ; et les coptes, orthodoxes surtout, ont des jeûnes d'une rigueur excessive ; ils durent près de la moitié de l'année, et pendant le carême de Pâques œufs, beurre, poissons sont interdits. Il y a là de l'exagération, surtout dans

³³ C'était une excursion à deux : « ... lui, un familier des hiéroglyphes et moi, un fervent géologue... (*Relations d'Orient*.)

la conception du jeûne comme principal acte de religion. Du reste on s'est bien gardé de nous soumettre à ce régime, notre Pâques étant passée.

Mardi. – Le matin, visite à Bihamou, où l'on voit encore une chaussée avec deux grands piédestaux formés de blocs amoncelés, où jadis s'élevaient deux colosses de pharaons maintenant disparus. Dans ce temps-là, l'eau venait jusqu'au bord de la chaussée, et on pense que ce sont là les « pyramides » que Strabon dit avoir vues au milieu du lac Moeris ; il était sans doute venu au moment de l'inondation... Du côté de Bihamou, le Fayoum est très joli, parce qu'il est boisé. Il y a de [174] grands champs de figuiers, des jardins avec treilles (les raisins du Fayoum et ses poules sont célèbres), beaucoup de dattiers. Après un café pris chez le Omdey (maire indigène) de Bihamou, retour à Médinet, puis départ pour le lac Qarun. Au bout d'une demi-heure de chemin de fer (jusqu'à Ebchawal) et une heure et demie d'âne, nous sommes arrivés à un petit hôtel, ou plutôt à un rendez-vous de chasse – (sur la carte, à l'endroit marqué « huttes ») – Sur une langue de terre en pleins roseaux, un hôtel a construit quatre ou cinq grandes huttes, très confortables, avec un petit bâtiment surmonté d'une tente, pour la cuisine et les repas. De là, on peut jouir à son aise de la vue, en écoutant dans les roseaux les grenouilles et aussi une sorte de fauvette qui chante bien et fort. Au nord, du côté du désert, le lac finit assez brusquement, et tout de suite les chaînes de montagnes et les plateaux s'élèvent, s'échafaudant les uns sur les autres ; – du côté du Fayoum au contraire, existe une large bordure marécageuse, pleine de tamaris puis de roseaux, où les indigènes pêchent à longueur de journée une espèce de grosse carpe. Ces 3 plans successifs, marais vert foncé, lac bleu, et montagnes jaunes, font un tableau merveilleux. Nous avons couché en ce lieu, dit « Moeris Hôtel ».

Mercredi. – De bon matin, nous avons passé le lac sur une forte barque. A chaque instant s'élevaient des roseaux des hérons et de grandes bécassines ; à la limite du marécage et des eaux profondes j'ai vu des troupes de foulques et de canards. Il y en avait partout, couvrant l'eau de points noirs, s'approchant parfois assez pour qu'on pût discerner des couleurs. De loin en loin [175] nageaient majestueusement des pélicans qui ne doivent pas se laisser approcher facilement ; j'ai eu la chance d'en voir quatre prendre leur vol à la fois. A ce propos, j'ai constaté que Shelley a quelques pages sur le Fayoum ; elles

renseigneront papa mieux que je ne saurais le faire sur les oiseaux de ce pays. Une fois débarqués, nous avons gagné les ruines de Dimê, puis le petit temple grec de Kasr el Sagha à 10 kilom. plus loin. Tout le tour du lac est marqué d'anciennes villes grecques, marquées seulement par des ondulations du sable ou des pans de murailles. Maintenant, c'est le désert parfait. En approchant de Dimê, le chef des gâfirs (gardiens) du service des antiquités, qui nous accompagnait, a aperçu deux bédouins qui fouillaient, chose absolument interdite ; il a fini par les capturer, mais après une lutte assez vive, et où il a usé de ruse. Les fouilleurs ayant commencé par le menacer de leurs fusils, il s'est fait passer pour un simple guide de touristes ; ce n'est que lorsque quelques-uns de nos bateliers nous eurent rejoints qu'il a sauté sur les délinquants et les a désarmés. Les bédouins sont la plaie du Fayoum, et le rendent parfois peu sûr. Cette promenade était mon objectif principal. Au-dessus de Kasr el-Sagha, la montagne est très riche en fossiles, et c'est à 1/2 journée de chameau plus loin, vers le Gebel Qatrani, qu'on a trouvé tout un gîte de débris de grands mammifères que des expéditions scientifiques vont périodiquement exploiter pour les musées. Malheureusement, j'ai eu fort peu de temps, vu l'éloignement de Kasr el Sagha. J'ai toutefois rapporté une grande dent de squal, et de nombreux échantillons d'un fossile bizarre, absolument propre au Fayoum, et qu'on ne sait trop à quel genre [176] d'animal rapporter. Complet (reconstitué plutôt, car on ne trouve que des fragments) il a la forme suivante : il a de 10 à 20 centimètres en long et en large. Son nom est *Kerunia Cornuta*. Nous ne sommes revenus aux « Huttes » que vers les 7 heures du soir, après une traversée délicieuse ; il faisait calme et l'eau paraissait laiteuse. Nous avons été coucher à Ebchawal, où nous ne sommes arrivés qu'à 10 heures environ. Il faisait pleine nuit, et notre caravane à ânes, composée de moi et de mon compagnon, des 2 fouilleurs et de 3 gâfirs armés offrait un petit air d'« aventures » tout à fait réjouissant.

Jeudi. – Excursion aux pyramides d'Haouara et de Lahoun. Un vieux fiacre, débris du Caire, a fait les frais du transport. Pendant 2 h 1/2 il nous a roulés sur un chemin plus ou moins étroit longeant le Bahr Yousef, curieux petit fleuve qui prend naissance vers Assiout, suit parallèlement le Nil, et va se jeter dans le lac Qaroun. On dérive partout son eau pour arroser les champs, et à Médinet on le divise en cinq ou six branches qui vont en rayonnant féconder tout le Fayoum.

Le Fayoum ne vit que par l'irrigation qui y est merveilleusement combinée. Pour quelques piastres, notre hôte a fait provision de poissons auprès de pêcheurs qui opéraient le long du Bahr. Les poissons m'ont paru beaucoup plus variés que dans le Karoun : anguilles, silures, poisson à museau voisin du fameux oxyrhinque des anciens, etc. Les Pyramides plus jeunes que celles de Gizèh (elles sont de la XII^e dynastie) sont loin d'en avoir la majesté. Elles n'ont pas plus d'une vingtaine de mètres de hauteur, et sont entièrement construites en briques crues du limon du Nil. Cela leur donne une teinte noire originale. Près de celle de Lahoun sont les débris [177] (c-à-d., toujours, tas de poterie) de la ville gardienne de la Pyramide. On y a fait de belles trouvailles de papyrus. Un peu plus loin est un petit *deir* (couvent), en plein désert : trois petites coupoles blanches émergent d'une enceinte en terre. Nouvellement restauré par un copte orthodoxe, il est lieu de pèlerinage ; jadis, on n'y pénétrait qu'au moyen d'une corde, par-dessus la muraille d'enceinte, comme cela se fait encore au Natroun, et aux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul (à la latitude du Fayoum, mais vers la mer Rouge). Maintenant, il y a une porte. En attendant la clef, j'ai mangé des fèves crues que me présentait mon ânier (les fellahs raffolent des fèves crues) et observé une étonnante colonie d'abeilles maçonnes qui peuplent 2 murailles tournées vers le nord, de 30 mètres de long sur 6 ou 7 de hauteur. Il y en a des milliers, inoffensives, tout occupées à construire leurs alvéoles³⁴. Depuis le temps qu'elles travaillent, elles ont apporté une couche de limon qui peut dépasser 80 centimètres d'épaisseur. Cela représente un travail de plusieurs siècles. Curieux pays où peut se poursuivre sans interruption un pareil travail. À côté de la pyramide d'Haouara, dont j'ai trouvé le sommet infesté de myriades de petites fourmis volantes, (tout comme les puits en été) sont les restes du célèbre Labyrinthe, une des 7 merveilles du monde. À vrai dire il ne reste à peu près rien, seulement quelques gros blocs. Ce qui m'a paru bien plus intéressant, c'est de trouver dans les déblais d'un canal passant à cet endroit, une énorme vertèbre fossile, plus grosse que le poing. Je ne sais si on pourra la déterminer.

³⁴ Deux guêpiers les gobaient tranquillement. Les guêpiers sont très abondants au Fayoum maintenant. (*Note du P. Teilhard.*)

[178]

Vendredi. - Nous sommes revenus à Lahoun, mais cette fois par un de ces petits trains agricoles qui sillonnent le Fayoum, et pour aller passer la soirée au lieu marqué « ferme » sur ma carte ; là demeure un ancien élève qui mène une vie campagnarde dans une maison quelque peu rococo, juste sur le seuil du Fayoum. De son balcon, donnant sur les champs et le désert, en face de la pyramide de Lahoun, j'ai suivi avec intérêt les scènes de la vie au champ en Égypte. Devant la maison, un grand tas d'une sorte de légumineuses que j'ai mal reconnue, attendait qu'on y fit passer l'instrument destiné à en séparer les graines : 3 séries de disques coupants en acier, surmontés d'un siège, et attelés à une gamouse. Gamouses, taureaux, ânes mangeaient du trèfle (bersim) dans un coin. Des chiens-loups, noirs, dormaient un peu partout, attendant la nuit pour hurler. La maison, fraîchement remise à neuf, était tout à fait caractéristique du goût copte : peinte en rose extérieurement, chargée à l'intérieur de fresques de plâtrier représentant une dame avec une ombrelle rouge (ressemblance garantie) qui se promène au bord d'un lac où nagent des cygnes, ou des chasseurs qui dorment sur une terre neigeuse pendant que le gibier danse autour d'eux, etc. Le tout est meublé de guéridons et de tables luisantes, de pacotille, et recouvert d'épais tapis, repaire d'innombrables puces. Dans le salon, nous étions six ou sept : le maître de céans, en *galabieh* (robe) verte et calotte brodée, le *omday* du village, un autre Arabe, marchand de bois, et un moine copte. Sur une table, un phonographe (très caractéristique aussi des goûts égyptiens) jouait des airs arabes. On s'est retrouvé à table pour manger un énorme silure, préparé à notre intention : [179] l'élément indigène s'est attaqué surtout à des boulettes de fèves et à des herbes nageant dans une sauce claire.

Samedi. – De grand matin, nous sommes partis pour Enasia, Situé à 20 kilomètres au sud, à la hauteur de la petite ville de Beni-Souef. Là sont les restes d'une cité célèbre, que mon compagnon, l'archéologue, voulait visiter. Le trajet s'est fait à ânes, sur des digues courant à travers de grands champs de blé. De loin en loin, nous traversions des villages en terre. De ce côté aussi, la campagne est trop nue. Les ruines d'Enasia sont considérables, comme étendue, et comme hauteur des buttes de décombres. Des restes de temple bâti par Ramsès II ont été récemment mis au jour, peu de chose en somme. Avant de repartir, café chez le *omday* du village, sur un tapis mis en face de la maison.

Le retour a été pénible ; il faisait très chaud et les montures n'en pouvaient plus. A la maison de campagne de Lahoun, nous avons trouvé le dîner copte dans toute sa pureté. Un grand plateau porte une série de petits plats (poisson grillé, boulettes de fèves, oignons, mélasse, herbes diverses, pâtisseries indigestes), et tout le monde tape où il veut avec les doigts. Évidemment, ces gens-là ne savent pas se nourrir ; du reste ils mangent fort peu.

– *Dimanche* : repos. Lundi, excursion à Kom-Mouchi, vieille ville grecque, dans le désert, au nord. Vous voyez que les excursions ont favorisé l'archéologie ; c'est que les lieux bons pour la géologie sont très difficiles à atteindre, et les excursions dans le désert demandent qu'on prenne des dispositions spéciales ; si je retourne au Fayoum je tâcherai de mieux m'arranger, maintenant que j'ai l'expérience. Le plus curieux de la journée a été de voir les immenses terrains de Nubar pacha près de [180] Tamieh. Il a acheté pour rien 5 000 hectares, qu'il assainit et revend cher. C'est l'entreprise agricole en grand, avec petits chemins de fer, laboureuses, niveleuses, régisseurs à cheval, etc. En lui-même le pays est triste : champs immenses, sans un arbre, avec pour limite les sables jaunes. L'assainissement des terres consiste surtout à les dessaler et, ce qui est beaucoup plus difficile paraît-il, à les dénitrifier. On draîne et on plante du riz qui absorbe le sel. Nous avons été reçus et guidés par un des régisseurs, arménien catholique, qui nous a manifesté une touchante affection. Les ruines de Kom Mouchi ont peu d'intérêt ; de petits trains de l'exploitation viennent y prendre le terreau qui fertilisera les champs, de sorte que nous avons pu être voiturés jusqu'au site même sur un trolley tiré par un mulet ; des débris d'un petit temple ont des inscriptions grecques ; on voit des pans de murs en terre et des fragments de verrous en bois. Le régisseur nous a emmenés chez lui manger des cailles ; il habite une petite ferme en terre, assez confortable, avec sa famille. Il aime passionnément la vie au grand air, et semble un homme énergique.

Et enfin, hier, je suis revenu à bon port, très content en somme de mon séjour, qui a été très instructif. Demain les cours reprennent, et les examens sont dans un petit mois. Depuis quelque temps, j'ai recueilli plusieurs jolis insectes ; je les décrirai à Biel dans une lettre que je lui dois. Il y a surtout 2 nouveaux buprestes. – Comme je n'ai pas beaucoup de temps aujourd'hui et que la lettre est déjà longue, je m'arrête ici. Merci à maman pour sa dernière lettre ; je pense bien à

elle. Je ne connais pas le correspondant d'Alexandrie qui écrit dans *l'Univers*. Mais s'il est S. J., il a pris un pseudonyme.

[181]

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous. Bien des choses à Guiguite et à Joseph ³⁵.

PIERRE.

³⁵ L'expédition racontée dans cette lettre a fait l'objet d'un article publié dans les *Relations d'Orient*, décembre 1907, p. 274-281 : *Huit jours au Fayoum*, par Pierre TEILHARD de CHARDIN. C'est la première publication du Père Teilhard. L'article se termine par ces mots : « ... Tout ceci, remarquez bien, n'est qu'un dehors. Le sérieux de ces huit jours au bord du lac Moeris, venez le voir dans les notes de l'égyptologue ou dans mes collections. »

[182]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 39

Le Caire, le 25 avril 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Voilà donc Toto parti ; j'ai souri en apprenant sur quel format il vous avait écrit sa première lettre, se conformant ainsi aux traditions de ses frères. J'espère que le pauvre petit se sera vite habitué. Ici, rien de bien nouveau pendant ces quinze jours ; le plus remarquable, c'est que nous approchons du 7 mai, date des examens du gouvernement. Les candidats ne sont ni aussi nombreux, ni surtout aussi brillants que l'an dernier ; au moins laisseront-ils la place nette en toute hypothèse, et des loisirs à leurs professeurs. Je touche à mon meilleur moment de l'année. – La semaine dernière, nous avons eu deux bons coups de khamsin, suivant toutes les règles : vent absolument chaud (entre 30 et 40 degrés) et poussière effroyable formant brouillard. Un des accès est arrivé un jour de promenade, et je me suis décidé à partir quand même. Les premiers moments ont été durs, mais après quelque temps je m'y suis fait, et nous avons déblayé à peu près un mètre cube de sable et d'argile sans plus penser à la température. Nous avons été [183] récompensés de ces fouilles par l'extraction de deux vertèbres d'un petit cétaqué fossile dont on rencontre souvent des débris de côtes, mais rarement autre chose. Maintenant le temps a changé, et nous sommes dans une période de vent presque froid. Cette année décidément, le temps est on ne peut plus capricieux. Avec les acacias lébecks qui viennent de perdre leurs dernières feuilles et commencent

seulement à pousser leurs nouvelles, vous trouveriez les cours du collège à peu près dans l'état actuel de la châtaigneraie. Heureusement le printemps se rattrape ailleurs ; nous avons passé l'époque embaumée de la floraison des orangers ; maintenant les figuiers de Barbarie se couvrent de jolies fleurs jaunes, et il n'est presque pas de jardin où on ne voie la pourpre opulente des bougainvillées. – Pour imiter l'Europe, nous avons eu la grève des cochers de fiacre, réclamant des bornes aux exigences de la Protection des animaux : ici, dès qu'un chaouiche (agent) aperçoit un cheval qu'il juge mal soigné, il emmène le fiacre au poste (caracol) où le cocher paie une grosse amende. Comme le chaouiche reçoit une prime à chaque arrestation, il y a certainement des abus ; au commencement de l'année, le caracol a été quelque temps dans notre rue, et vraiment, c'était un spectacle étrange et encombrant que les véhicules de tous genres, camions, fiacres, même autos, qui formaient les dépouilles opimes de la police. La grève a été bien conduite, sans abstention ; les rares, qui essayaient de marcher, étaient immédiatement entourés, les traits coupés, le fiacre renversé. Une vingtaine de tramways ont été détériorés, si bien qu'ils ne marchaient plus que par groupes de trois, avec chaouiches sur chaque voiture. Un jour même où les [184] prévisions étaient plus menaçantes, les Anglais ont fait une imposante promenade militaire ; rien absolument n'a bougé. Maintenant, tout est fini. – Donc, lord Cromer part ³⁶ ; son remplaçant vient d'arriver. La santé, très atteinte, paraît être la seule cause du départ, que tout le monde regrette, sauf évidemment, le parti nationaliste égyptien. Encore ces derniers n'y gagnent-ils rien : le successeur est paraît-il plus ferme encore, ce qui voudrait dire dur. – Les « oasis » ou cités modèles de villas, dont de gros financiers ont lancé la fondation dans le désert au nord du Caire, se créent avec activité. Le plan général serait d'en échelonner six jusqu'à Suez. Pour le moment, on travaille à deux, la plus lointaine étant à une douzaine de kilomètres du Caire. On y met des sommes colossales ; la première comprend un hôtel monstre, véritable palais de ciment armé dont la construction a déjà coûté qqch. comme 60 000 livres ; il ne sera ouvert que dans un an au plus tôt, et déjà on a décidé pour dans un mois le commencement de la construction d'un hôtel en-

³⁶ Après plus de vingt années de résidence en Égypte, « Sa Seigneurie lord Cromer, ministre plénipotentiaire, consul général et agent diplomatique d'Angleterre en Égypte », venait de démissionner, le 11 avril 1907.

core plus grand dans la seconde oasis, avec création d'un petit lac pour sport (jeux de toboggan sur l'eau). Notez qu'à part ces gigantesques constructions qui poussent, il n'y a pas encore une villa ni un habitant. Il faut qu'on escompte bien certainement le succès complet ; mais cela paraît à bien des gens un peu risqué. – Enfin, quand ce sera construit, et que les grands paquebots extra-rapides auront été lancés entre Marseille et Alexandrie, il n'y aura plus [185] de raison pour que l'oncle Joseph ne vienne pas passer un hiver ici.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, à qui j'écrirai la prochaine fois.

PIERRE.

[186]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 40

Le Caire, le 15 mai 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je ne suis pas sûr de la date de ma dernière lettre, mais j'ai l'impression d'être en retard... heureusement celle-ci est destinée à prendre la malle des Indes qui fait gagner du temps. En tout cas, c'est la première fois que je vous écris depuis le commencement de mai, et je dois vous dire que je ne manque pas de prier la Sainte Vierge de bénir la famille ; vous aurez eu sans doute, cette année, une fête de N.-D. du Port aussi réduite que possible, mais c'est bien une raison de plus pour que nous la célébrions encore mieux. – Je suis heureux d'apprendre que Toto se fait à Jersey, plus vite probablement que vous ne vous habituez à son absence ; pour lui la I^{re} Communion va être, j'imagine, le 21 juin. Ici elle a lieu dimanche prochain. L'an dernier, j'étais chargé d'une partie de la surveillance des enfants ; cette fois-ci je me borne à céder une salle attenant à la physique pour qu'on y case les retraitants, fort nombreux. Je vous ai déjà exprimé, l'an dernier, mon impression sur la fête de la I^{re} Communion ici : elle n'a pas le caractère [187] impressionnant des cérémonies de France, parce que, me semble-t-il, l'assistance comprend mal l'importance de ce qui se passe. Cela doit tenir pour beaucoup à la contagion des « orthodoxes » qui sont loin d'avoir pour le Saint-Sacrement le respect désirable. Pour achever le chapitre des fêtes, j'ai eu à parler jeudi dernier aux élèves pour l'Ascension : c'est là une obligation peu intéressante, et je ne me

sens guère le goût de devenir orateur ; mais j'ai adopté comme principe de ne jamais éviter l'occasion de parler en public quand on me l'offrirait. C'est une formation nécessaire, faute de laquelle on risque de se paralyser tout à fait. Pour ce qui est de jeudi dernier, je m'en suis tiré de manière satisfaisante. En même temps avaient lieu les compositions du baccalauréat égyptien. Pour ma partie, je crois que les candidats se sont suffisamment débrouillés ; mais qui pourra jamais savoir, surtout ici où tout le monde est toujours triomphant, ce que valent vraiment les copies ; les résultats ne paraîtront guère avant une dizaine de jours au plus tôt. – Vous aurez vu dans les journaux des détails sur le départ de Cromer ; si pendant tout son séjour ici il avait tenu à garder dans les cérémonies son rang diplomatique, après l'agent de France, ce jour-là on a paru tenir à ne rien cacher de la vérité, et les adieux ont été ceux qu'on fait à un souverain. L'avant-veille, dans l'Opéra brillamment décoré et cerné par la police, il a fait son fameux discours, plus que désobligeant pour le khédive, qui évidemment, n'a paru à rien. Le matin du jour où Cromer quittait Le Caire, il s'est esquivé par une ligne détournée pour aller dans ses propriétés d'Alexandrie. Il paraît que le départ lui-même a été pompeux, qu'il y avait une haie de soldats depuis le palais jusqu'à [188] la gare, c.-à-d. à travers toute la ville européenne. Mais je n'y étais pas, ce jour étant le fameux Cham-el-Nessim (c.-à-d. parfum de la brise), sorte de fête du printemps, coïncidant avec le lundi de Pâques orthodoxe et copte, où la population tout entière, sans distinction, se repose ou va pique-niquer le long du Nil. Les élèves ont naturellement congé et j'en avais profité pour aller dans le désert libyque, avec trois compagnons, plus un chameau et un âne. Je parle à Guiguite des insectes que j'y ai trouvés. Il faisait chaud, mais il y avait encore, de loin en loin, de nombreuses touffes fleuries. Là-bas, les roches sont crayeuses, blanches, disloquées, et ces longues arêtes, souvent noyées de sable, limitant un large plateau dénudé où les objets tremblent et miroitent dans la buée chaude qui monte du sol, font une impression saisissante. J'ai spécialement rencontré là-bas un engoulevent (*caprimulgus aegyptius*) qui a failli se faire écraser plutôt que d'abandonner son nid, c.-à-d. deux œufs gris posés sur le sable. Shelley le représente sur fond de verdure, ce qui me paraît mal localisé, et a l'inconvénient de ne pas faire remarquer la ressemblance entre le plumage et la couleur du sable. Si celui que j'ai vu n'avait pas couru comme un rat, je ne l'aurais pas remarqué. À propos d'oiseaux, j'ai pu identifier chez Inès bey une es-

pèce d'échassier, gros comme un vanneau, à manteau roux, qui abonde le long des canaux de Haute-Égypte. C'est le *Hoplopterus spinosus*. J'ai été très surpris de voir les épines qu'il porte au coude des ailes. – Comme cela arrive chaque année, on avait fait courir des bruits sinistres de soulèvement indigène pour le Cham-el-Nessim, et naturellement il n'y a rien eu. C'est à croire que Cromer a fait exprès de partir ce jour-là [189] pour montrer son mépris pour tous ces bruits. J'oubliais de vous dire que l'épilogue de son départ pour le collège, a été le don de certains objets de piété, fort riches, ayant appartenu à sa première femme, catholique, morte ici ; le cadeau était accompagné d'un mot très délicat. – Toujours au désert, j'ai rencontré un bédouin, gardeur de chameaux, qui avait ceci de spécial d'être armé d'un vieux fusil arabe, long de près de 2 mètres, mince, à crosse petite et triangulaire, comme en portent tous les Arabes d'Horace Vernet. C'est le premier instrument de ce genre que je vois ici ; d'ordinaire les Arabes ont de vieux fusils à percussion centrale, ou à piston.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse, ainsi que tous ceux qui sont à la maison et prie pour vous.

PIERRE.

[190]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 41

Le Caire, le 4 juin 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

La photographie de Sarcenat au milieu des prés blancs, que j'ai reçue hier, m'a fait un singulier plaisir ; outre, le charme de bien des souvenirs qu'elle m'a évoqués, je commençais à perdre l'idée d'une végétation aussi exubérante, et surtout aussi variée. – Non moins savoureuse, en un autre genre, était la rencontre de Yéyé et du sieur Delmas ; il y a longtemps que je n'avais plus lu de lettres de Yéyé, et j'ai admiré comme on le sent formé. Si vous saviez comme cela change du jeune homme cairote ! Enfin, je n'ai pu qu'être touché de sa sollicitude à poursuivre un Jésuite. À ce propos, Biel et lui ont-ils essayé d'aller voir le P. Gras ? ils lui feraient beaucoup plaisir, et je crois que la réciproque serait vraie. – Cependant, j'imagine que maman est sur les grands chemins ; je suis heureux pour elle de tous ces revoirs et espère que le séjour de Jersey aura été favorable. Si je ne me trompe, c'est la première fois qu'elle aura assisté à la I^e Communion d'un de ses garçons. Puisse-t-elle avoir un peu relevé Gonzague, au sujet de qui, par [191] parenthèse, je partage volontiers les idées de papa ; à savoir qu'il restera butté tant qu'il sera à Bon Secours – Voici maintenant la chronique locale. D'abord les examens ont eu un résultat dé-

plorable : 1 sur 5 en philosophie, 1 sur une dizaine, en humanités. Sauf un échec malheureux, les philosophes n'ont que ce qu'ils méritaient ; les humanistes auraient pu passer 4 ou 5. Leur consolation a été la proportion étrangement faible des reçus dans la branche française, surtout par rapport au nombre des élus dans la branche anglaise. On a parlé comme de juste d'injustice ; peut-être est-ce simplement différence de sévérité chez des correcteurs évidemment différents. – Pour le collège, un fait est là : le nombre des élèves indigènes décroît très sensiblement devant l'élément européen, et dans ces conditions le baccalauréat égyptien est de moins en moins le couronnement d'études enviable pour la majorité. Peut-être y aura-t-il des changements l'an prochain. – Il y a dix jours, nous eûmes la fête du P. Recteur, suivant le rite. Offrandes suffisamment nombreuses de macaroni, cigarettes, vins, lapins, oies et moutons ; puis, dîner pour tout le corps professoral, pendant lequel on se livre au malin plaisir d'observer les rapports des cheikhs en turbans avec leur bouteille. Ils ont tous des principes très larges à ce sujet, et j'en ai vu, au café, aller reprendre spontanément des liqueurs. Je les trouve bien excusables, car s'il leur fallait suivre toutes les prescriptions du Coran, la vie moderne ne leur serait vraiment pas abordable. Au moins mettent-ils les bonbons et les sucreries au-dessus de l'alcool, témoin les succès que j'ai obtenus en faisant circuler des fondants. – J'ai profité du congé octroyé le lendemain pour aller à âne à la grande forêt pétrifiée.

[192]

Elle ressemble à ce qu'on voit partout autour d'ici : des côtes de quartzite rouge foncé, jonchées de débris silicifiés ; certains troncs ont plusieurs mètres de long. Nous nous sommes surtout livrés à la chasse aux sauterelles, et nous en avons pris qui ont fait la joie d'Iñès bey. D'abord quatre exemplaires d'une grande espèce, signalée une fois seulement au Mokattam, et remarquable par son corselet relevé en forme de casque tranchant. Puis deux exemplaires d'une espèce plus petite, aux ailes rouges, qui n'était pas encore signalée en Égypte, et qu' Iñès, avait du Sinaï. Du reste, comme vous verrez tout à l'heure, elle semble abondante cette année. J'ai ramassé, pour le P. de Joannis une famille de chenilles de psyche, vivant dans des fourreaux en forme de pyramides quadrangulaires très artistement faits. Elles sont maintenant toutes en cocons. – Pendant que nous mangions sur un flanc de côte rôti par le soleil, un bédouin gardeur de chameaux est

venu nous voir ; nous l'avons nourri (celui-là, par exemple, n'osait pas toucher à notre eau, de peur qu'il y eût de l'alcool), après quoi il nous a appelés pour nous montrer un gros uromastix qui dormait près de son trou ; vous savez sans doute que l'uromastix est un énorme lézard, à grosse queue épineuse, qui a facilement 80 à 90 centimètres de long. Celui-là était un énorme individu. Le bédouin s'est approché sans l'éveiller et l'a soulevé brusquement par la queue qui est la partie la plus dangereuse ; l'autre s'est débattu comme un beau diable, mais il était maté. Nous l'avons rendu à la liberté, et il s'est sauvé à toute vitesse, en lançant ses pattes de côté, d'une manière fort comique. Je crois vous avoir dit que les Arabes les recherchent pour les vendre aux touristes comme crocodiles. On en [193] voit souvent d'empaillés, parfois aux portes des maisons, pour éloigner le mauvais œil ; mais c'est le premier vivant que j'aie encore rencontré. – Dimanche dernier, c.-à-d. avant-hier, j'ai été passer la matinée dans le désert aux environs de Hérouan en compagnie d'Iñès bey et d'un jeune homme, ardent entomologiste (le fils d'un puissant grec, Chakour pacha). Nous en voulions aux sauterelles, et effectivement il y en avait beaucoup ; nous avons repris plusieurs rouges, et 2 exemplaires d'une jolie espèce, aux ailes violet lilas, qu'Iñès ne possédait pas. Elle n'est pas encore classée. Cette année est certainement remarquable pour les orthoptères et les mylabres ; 2 des espèces dont je parlais à Guiguite dans ma dernière lettre n'étaient pas dans les collections du Caire ; or depuis, nous en avons tous repris plusieurs exemplaires. Je ne sais si je vous avais parlé d'un petit serpent entièrement noir que m'avait donné un fermier du Fayoum : c'est finalement un jeune individu de *Walterinnesia*, espèce dont il n'y avait encore que 4 exemplaires connus (2 au Caire, 1 à Londres, 1 à Paris), tous recueillis par Iñès. Vous voyez qu'on trouve des choses intéressantes par ici. Pour clore les nouvelles des sciences naturelles, j'ai fait la connaissance d'un charmant jeune homme, en mission ici pour l'étude des roches d'Égypte. C'est un élève de Lacroix, au Muséum, enthousiaste, et plein des dernières idées sur la pétrologie ; il va repartir pour les vacances en France, où il terminera une thèse de doctorat sur les roches de Normandie qui le mènera à Jersey ! Comme on se retrouve. Si cela s'arrange bien, il m'initiera l'an prochain aux études microscopiques et chimiques des roches. Nous allons aller avant son départ visiter les gîtes de célestine du désert qu'il n'a pas encore [194] vus, faute de guide. Je regrette de ne pas l'avoir rencontré plus tôt. – Aujourd'hui, s'ouvre l'ère des compositions de

prix ; somme toute, elle apporte plutôt des loisirs. Vendredi, fête du Sacré-Cœur, grande procession, qui m'inquiète surtout à cause des enfants de chœur ; enfin les soucis qu'ils me donneront ne m'empêcheront pas de prier beaucoup pour vous tous ce jour-là.

Je vous embrasse.

PIERRE.

[195]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 42

Le Caire, le 25 juin 1901.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Toutes vos lettres me sont arrivées très régulièrement ; afin d'y répondre de suite, je commencerai par féliciter Guiguite pour son scarabée, et Biel pour ses photographies ; bien qu'un peu noires et moins nettes que « Sarcenat au milieu des pommiers », elles ont réveillé en moi de vieux et très doux souvenirs, ceux du temps où je courais aussi les puy. La dernière fois que j'y suis allé avec Albéric (au retour du Bayard, de Clermont), nous avons passé entre le puy des Gouttes et Chopine, juste dans les endroits que montre une des vues. – Puis, que maman se rassure ; une lettre pour Françoise est partie depuis quatre ou cinq jours ; à vrai dire, j'étais honteusement en retard. – Ces quinze derniers jours ont été surtout occupés par les compositions de prix, et plus encore par leur correction ; maintenant elles touchent à leur fin, et bon nombre d'élèves, bien convaincus qu'il en est de même de l'année, commencent à émigrer pour l'Europe avec leur famille. Plusieurs hélas ! ne peuvent se passer ce luxe cette fois-ci, vu l'état [196] lamentable des finances du Caire, où la Bourse, après les spéculations effrénées de l'an dernier, subit une dépression qui est presque la débâcle. – Le 21, nous avons eu notre rénovation des vœux, précédée du triduum réglementaire, qui ne peut évidemment, au milieu de la vie du collègue, s'entourer que d'un recueillement assez relatif. Cela ne m'a pas empêché, comme toutes les fois où je me redonne à N.-S.,

de Le prier très spécialement pour vous, qui êtes pour beaucoup dans le don que j'ai pu Lui faire de moi. Vous savez que je suis toujours parfaitement heureux de mon sort, et non moins attaché à la famille. – Je vous avais laissé dans ma dernière lettre, sur mes premiers rapports avec ma nouvelle connaissance du Muséum, M. Couyat (un Bourbonnichon) ; nous sommes maintenant une paire d'amis, et je regrette qu'il ait dû partir si vite pour Paris ; heureusement il reviendra en octobre. Avant son départ, j'ai fait deux courses avec lui, pour lui monter les gîtes de célestine du Mokattam que personne ne lui avait indiqués (bien peu s'en occupent au Caire, et les 3/4 de l'année sinon les 4/4, je suis le seul), et nos recherches ont été couronnées de succès. Nous avons rapporté des kilos de cristaux, et plusieurs formes lui semblant nouvelles, il va publier là-dessus une petite note dès son arrivée. Nos recherches ont seulement été troublées par les caprices de nos ânes que nous avons eu l'imprudence d'emmenner sans âniers ; à peine commencions-nous à travailler qu'ils tiraient sur leur licol, se mordaient entre eux et arrachaient leur harnais, ou se mettaient à braire comme des désespérés ; je n'ai pas songé à leur mettre une pierre à la queue. Au fond, je crois que les pauvres bêtes s'affolaient dans le désert. – Une lettre [197] de M. Pallary m'a appris que j'avais eu un succès conchyliologique. De petites coquilles du jardin, assez insignifiantes, se trouvent être *Buliminus Sennaaricus*, espèce signalée seulement dans les régions de l'Abyssinie. – Au point de vue entomologique, nous avons fait d'amples récoltes de cocons de *lasiocampa* et de liparis du mimosa ; les chenilles de cette dernière espèce (celle qui vaut 25 fr.) pullulent sur de petits mimosas du désert, mais sont ennuyeuses à élever à cause de la difficulté d'avoir de la nourriture ; elles sont du reste ravissantes, tête rose carmin, ventre jaune d'or, longs poils en touffes blanches, et fort petites. – La *lasiocampa* est encore plus rare dans les collections ; mais vraiment, ici, on peut se la procurer facilement. – Par parenthèse, le nom du serpent noir dont je parlais dans ma dernière lettre est bien *Walterinnesia*, et cela parce que Iñès bey s'appelle Walter de son prénom. – Dimanche dernier, j'ai eu à présider le congé des enfants de chœur, qui consiste à les emmener goûter et se baigner à Matarieh, « faire le bain », comme ils disent dans leur français. (Les élèves se passent ici un certain nombre de locutions déplorables ; c'est ainsi qu'ils vous disent couramment : « Je vous porterai mon père, etc. », pour « J'amènerai. ») – Le congé s'est

très bien passé ; du reste j'avais là, comme de juste, la crème du collègue.

Adieu cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, Biel et Joseph. J'oubliais Yéyé que cette lettre trouvera à Sarcevat. Ici nos vacances commencent le 15 juillet.

PIERRE.

[198]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 43

Le Caire, le 11 juillet 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai eu ce matin ma dernière classe de l'année, événement qu'un professeur ne voit d'ordinaire pas arriver sans plaisir ; ce soir, en guise de clôture, je vais mener les rhétoriciens sciences contempler les alternateurs de l'usine d'éclairage électrique, et puis l'année sera définitivement terminée. Restent seulement pour demain des examens de français à faire passer en quatrième ; mais ce n'est guère pénible, et j'ai comme collègue mon ami le P. Tissot, en compagnie duquel les heures ne sauraient paraître longues. En attendant, je jouis d'une popularité subite auprès des intéressés que je vais coller demain et qui me poursuivent de leurs amabilités : nous sommes tous les mêmes. La distribution des prix aura lieu lundi soir 15. Ensuite, ce seront trois semaines de calme, jusque vers le 5 août, date à laquelle nous irons au bord de la mer, à Alexandrie, comme l'an dernier. – Ces quinze jours ont été fort calmes, et suffisamment chauds. J'ai néanmoins poussé l'héroïsme jusqu'à monter au Mokattam, en compagnie d'un frère [199] Mariste (il y en a ici pour les basses classes), natif des environs d'Ambert, et qui tend à devenir un des mes meilleurs aides en fait de géologie. Nous avons eu la bonne fortune de déterrer d'une couche sablonneuse la plus belle vertèbre de céacé que j'aie encore trouvée ; je prévois que M. Fourtan va être plein d'admiration pour l'objet. Seulement, comme le sable adhère fortement et nécessitait un nettoyage

plein de précaution, je me suis décidé à emporter un bloc brut, presque gros comme la tête, dont la vue a stupéfié bien des Caiotes sur mon chemin. – Les jours d'excursions moins lointaines, je suis les murs en limon de Matarieh, pour y ramasser des chrysis à l'intention de M. du Buysson : un envoi que je lui avais fait l'an dernier s'est misérablement perdu. Mais cette fois, je prendrai mes précautions. – Toutes vos lettres me sont régulièrement arrivées ; je félicite Orcines d'avoir regagné un curé. Le P. Garraud m'avait appris que son frère avait décidé de ne pas passer ses vacances là-haut s'il n'y avait pas de curé. – je remercie Biel de m'avoir envoyé une vue des « coupes » du bois des Valettes ; comme il le pensait, elle m'a fait beaucoup plaisir et rappelé bien des bonnes après-midi. – À propos de l'institution du Sacré-Cœur, de Moulins, dont Xavier a l'honneur de présider les anciens élèves, je crois bien que mon nouvel ami du Muséum, M. Couyat, en est sorti ; mais je ne pense pas qu'il fût présent au banquet. – Dans le courant de la semaine prochaine, je vais voir le P. Le Marois, chargé de la mission toujours enviée de conduire au Caire les élèves d'Alexandrie ; il fait du reste bien de profiter de l'occasion : allant à Hastings dans quelques semaines et n'appartenant pas à la province de Lyon, il n'a guère [200] de chances de revoir l'Orient. – Est-ce que Joseph compte passer un baccalauréat cette année ? Des lettres de maman je déduis qu'entre plusieurs projets pour l'an prochain il pense à Antoing. Sans aucun parti-pris en faveur des établissements de l'ordre, je ne puis que l'en féliciter ; j'ai toujours entendu parler d'Antoing comme d'une maison excellente pour le travail, et je crois qu'on peut difficilement désirer mieux que la société des gens du Nord, laborieux et bons garçons. –

Pour moi, grâce à N.-S., cela va toujours très bien à tous points de vue. Je vous embrasse ainsi que les garçons.

PIERRE.

[201]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 44

Le Caire, le 30 juillet 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Vous aurez reçu, et peut-être avec un peu d'étonnement à cause du timbre français, ma lettre vous annonçant le passage à Clermont de M. Mulsant ; son départ a été si rapide que je n'ai pas pu lui en remettre plus long. Enfin, il pourra vous parler de moi de visu, et me rapporter de vos nouvelles. J'ai été agréablement surpris par la photographie de Françoise, sur laquelle je ne comptais guère ; je la retrouve bien, sauf à lui reprocher, avec Guiguite, d'avoir exagérément montré son bandeau. Merci à maman de me l'avoir envoyée si vite. Les garçons aussi, montant le train de Gerzat, m'ont fait plaisir ; je ne les ai pas trouvés changés. Il n'y a plus que Gonzague dont je n'aie pas la précieuse figure. – Vialle par les foins non coupés, m'a paru un peu hirsute, mais j'ai admiré le jet d'eau. Quant à la vue de l'Allier, je l'ai immédiatement localisée, avant d'avoir vu les éclaircissements de papa. – Donc, nous sommes ici en vacances depuis quinze jours ; la distribution des prix a eu lieu avec la pompe accoutumée, et même l'assistance [202] était bien plus nombreuse que d'ordinaire. De mauvaises langues expliquèrent le fait par la panne des affaires au Caire, qui retient hélas ! bien des familles loin d'Europe ou de Syrie où elles fuient d'ordinaire en temps de vacances. – Depuis, je mène la vie la plus tranquille, entre la physique et l'histoire naturelle ; notamment je prépare une remarquable expédition de papillons au P. de Joannis. Hier, j'ai été rendre

visite à Iñès bey à son laboratoire de l'École de médecine. je signale le fait parce qu'il était en train d'étiqueter une énorme collection des poissons du Nil, tout récemment arrivée. Les poissons sont tous dans des bocaux pleins d'alcool ; ils y pâlisent un peu, mais cela a moins d'inconvénient pour les espèces de rivière aux couleurs ternes que par exemple pour les espèces aux teintes éblouissantes de la mer Rouge. Au moins autant que les poissons, j'ai admiré la bibliothèque du docteur, qui reçoit les fascicules d'à peu près tous les grands ouvrages d'histoire naturelle en cours de publication. Outre les livres spéciaux à l'Afrique, j'ai remarqué la description complète des lépidoptères du globe, tous représentés. Évidemment cette œuvre ne peut s'éditer qu'en Allemagne. J'ai vu aussi que Shelley publie un catalogue des oiseaux d'Afrique. – Lundi prochain, 5, nous partons pour Sidi-Gaber, près d'Alexandrie ; cela change les horizons, et on aime toujours à retrouver la mer. Je compte autant que possible cultiver les bords du lac Marioût. Pour vos lettres, vous n'avez qu'à les adresser comme toujours au Caire. J'achève ma lettre le jour de saint Ignace ; dans un collège vide, la fête n'a évidemment pas grand air. Cela ne m'empêche pas de bien prier N.-S. pour vous. Dans trois semaines, à Hastings (nouvelle résidence des « théologiens » ³⁷), [203] beaucoup de mes bons amis vont être ordonnés prêtres, notamment H. du Passage ³⁸. Maman va être jalouse ; – mais mon tour sera vite là.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite ; d'Alexandrie je vous écrirai sans trop tarder.

PIERRE.

³⁷ En 1902, tandis que le scolasticat de philosophie de Laval émigrerait à Jersey, le scolasticat de théologie de Lyon-Fourvière se transportait à Cantorbéry. Dans l'été de 1907, il s'installait dans le nouveau bâtiment d'Ore Place, sur une colline dominant la mer et la ville de Hastings (Sussex). C'est à Ore Place que Pierre Teilhard fera ses quatre années de théologie, de 1908 à 1912. Le scolasticat devait réintégrer Fourvière en 1926.

³⁸ Le R. P. Henri du Passage, d'une famille alliée aux Teilliard ; il fut longtemps directeur des *Études* à Paris.

[204]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 45

Alexandrie 14 août 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'en croyais à peine mes yeux quand j'ai lu la lettre où Guiguite m'annonçait qu'elle pouvait marcher ; surnaturelle, l'amélioration l'est certainement au moins à ce point de vue qu'elle est venue par la Sainte Vierge, et c'est le meilleur gage de la guérison complète que je demanderai beaucoup avec vous à N.-Dame demain, en la remerciant. Ces interventions plus directes de la bonté de la Sainte Vierge se racontent à chaque instant autour de nous ; mais combien elles touchent davantage, s'adressant à la famille. C'est preuve qu'au ciel on ne nous oublie pas, en particulier ceux qui y sont partis, Albéric, Loulou. – Après cela, les nouvelles que je peux vous donner de moi paraissent bien mesquines ; les voici. D'abord je vous écris de Sidi-Gaber tout au bord de la mer bleue qu'on ne se lasse pas de revoir, malgré qu'au bout de deux jours on se sente la nostalgie des rochers dorés du Caire. Naturellement on se baigne avec fureur dans une eau toute tiède, et on hume un air délicieusement [205] frais. Depuis une semaine je n'ai guère eu le temps de m'ennuyer, grâce à des explorations au lac Marioût. Deux fois j'ai pris une petite ligne appartenant au khédivé, qui, partant de l'ouest d'Alexandrie traverse le Marioût et en suit le bord sud pendant 75 kilomètres, en allant vers la Tripolitaine. Je crois qu'elle se termine à l'extrémité du lac, à Abousir (vous verrez cela sur une carte bien faite) mais je n'ai été qu'à moitié chemin. En tous cas,

le voyage est très curieux : à l'ouest d'Alexandrie, le désert commence immédiatement, fait de collines pierreuses ondulées, semé de tentes de bédouins aux mœurs très primitives et mal famés (ce qui n'existe pas dans le désert du Caire où on ne rencontre personne). Le train est du reste à l'usage presque exclusif des bédouins. Tout le long de la ligne (au moins sur le parcours que j'ai fait) l'activité du khédive qui est seigneur particulier de toutes ces terres, se manifeste par des essais de culture. Le sol pierreux est égratigné par de minuscules araires que les indigènes portent sous le bras, et au printemps le paysage doit être relativement vert. En ce moment, on ne distingue pas les champs du reste. Seulement, çà et là, auprès des stations, s'ébauchent de robustes plantations de dattiers, grenadiers, vignes, qui font une tache verte dans le désert gris à perte de vue : c'est uniquement une question d'eau. Mon second voyage surtout, le plus lointain, a été très intéressant ; au hasard j'ai pris un billet pour une localité du nom de Béhig qui s'est trouvée charmante : dans un long pli de terrain parallèle au Marioût existent quelques puits, et tout autour s'est groupé un petit centre indigène : grand jardin entouré de pierres sèches où s'entassent des figuiers, quelques maisons basses ; puis plusieurs centaines de [206] chameaux broutant l'herbe rare autour du « bir ». Pour donner à boire au bétail, des escouades d'indigènes à demi-nus retirent avec une longue corde l'eau dans une outre, et la versent dans de petits bassins auprès desquels chèvres et chameaux dégingandés se groupent d'un air impatient. Et partout autour, le désert. Les bédouins se sont montrés très accueillants, et même les petits nous ont aidés à rechercher des coquilles terrestres dont nous avons fait une magnifique récolte ; en attendant plus de détails à Biel, je signale un bel hélix aux spires brodées qui m'était demandé avec instance et qui pullulait aux environs. Je ne sais si les cartes marquent encore en bleu la longue dépression du Marioût qui va parallèlement à la mer. En réalité, elle est à peu près complètement desséchée jusqu'au point où elle se raccorde avec la grande nappe qui baigne le sud d'Alexandrie. La faune n'est pas tout à fait celle du Caire ; j'ai attrapé un très beau lézard, grand comme un très gros lézard vert, à ventre jaune et dos cendré semé de taches d'un orange éclatant. Sur une sorte de petit romarin j'ai fait la cueillette de plusieurs chenilles de psyche à fourreau quadrangulaire, de l'espèce déjà trouvée au Caire. – C'est un désert d'un genre autre qu'au Caire : moins austère, mais aussi attrayant. Il y avait des multitudes de pieds desséchés d'asphodèles, au printemps le coup d'œil doit être charmant.

– Hier, à 4, en compagnie d'un jeune Alexandrin de notre connaissance, nous avons fait une promenade en barque à voile dans la rade ; le port est très animé, paquebots, yachts et périssoires d'innombrables clubs nautiques, lourds voiliers turcs à coques peintes, comme on en voit sur les illustrations de *l'Archipel en feu* de J. Verne ; avec cela [207] le vent était très bon. – Demain, nous allons au collège d'Alexandrie où 2 pères font leurs grands vœux.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que la famille. J'écrirai un mot avant ma retraite. Encore une fois, remercions la Sainte Vierge et confions-lui encore plus la famille.

PIERRE.

[208]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 46

Le Caire, le 3 septembre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je suis bien en retard pour vous écrire, mais vous verrez par le détail de ces trois semaines que j'ai été passablement occupé. Les derniers jours de vacances à Alexandrie ont été bien remplis ; j'ai notamment été passer une bonne journée à Aboukir dans la villa d'Edgar Chakour, un entomologiste du Caire, jeune et enthousiaste. Aboukir est une fort jolie plage, avec quelques villas et un campement de huttes en roseau où les familles d'Alexandrie vont villégiaturer. Ces genres de campement sont très en vogue ; à Raz el-Bahr, près de la bouche de Damiette, il y a ainsi toute une petite ville en paille où affluent les meilleures familles indigènes ; le grand charme est, paraît-il, de renoncer à toutes les contraintes de la vie européenne, et de se promener pieds-nus et en *galabieh* (robe arabe). Comme souvenirs guerriers, il y a à Aboukir un petit fort et l'îlot Nelson. Naturellement, je me suis surtout occupé d'insectes, et nous en avons trouvé plusieurs intéressants. Le genre du pays est la dune, nue ou avec palmiers. Il y a là des [209] terrains immenses, propriété du prince Toussoun, cousin du khédivé, qui possède lui-même à côté ses terres de Montazah. Malheureusement les deux cousins sont brouillés, et le khédivé a réus-

si à couper l'eau au prince Toussoun dont l'apanage reste par force absolument inculte. – Un autre jour, j'ai circulé dans le port d'Alexandrie sur un fort joli canot automobile qu'un ancien élève a ramené récemment de Paris ; on a même procédé à une bénédiction du canot, dont les évolutions et la sirène font une certaine sensation ; il est encore à peu près le seul de son espèce à Alexandrie. L'ancien élève en question venait de rouler durant un mois en automobile sur les routes d'Auvergne ; même il était à Clermont pour la revue du 14 (?) juillet. – Enfin, le 22 août, nous avons eu notre retraite ; malgré sa barbe, qui lui donne seulement un air encore plus austère, le P. Dromard n'a pas changé. Une retraite, comme la plupart des choses salutaires, n'est jamais très amusante ; mais on en sent le besoin pour faire quelque bien ici. Évidemment, je n'ai pas manqué de prier pour vous et la famille, et de remercier encore pour Guiguite ; est-ce que vous ne la mènerez pas à Lourdes, en reconnaissance, et pour achever la guérison ? – Je viens de recevoir la lettre de Biel, et celle de maman, qui avive mes remords, puisqu'elle me dit attendre une lettre... je suis heureux que le séjour à Vialles s'annonce bien, et félicite des raretés constatées par M. Mayet. Si le P. de Joannis repasse dans les environs, que Biel tâche de ne pas le manquer. Il m'arrive en outre une lettre de M. Pallary, qui me raconte qu'après avoir failli être massacré à Casablanca, puis à Rabat, il a pu être recueilli par le Gueydon. Il paraît encore pas mal émotionné ; du coup [210] sa mission a été interrompue. Deux espèces de coquilles terrestres que je lui ai envoyées au commencement d'août n'étaient pas connues dans l'Afrique du Nord. – Pour en revenir à mes occupations depuis trois semaines, à peine arrivé au Caire, je suis tombé sur une foule de figures amies : jeunes pères de Beyrouth allant à Hastings, ou venant ici, presque tous connus à Laval et Jersey. Vous devinez si on m'a laissé du temps libre : si grande est l'ambition de connaître les merveilles du Caire ! – Mais surtout dimanche, est arrivé le P. Burdo, et alors je n'ai plus eu de temps du tout. Lundi et mardi nous avons fait une grande excursion tout le long des premières pyramides. À celles de Gizèh nous avons pris deux chameaux, qui nous ont menés le premier soir à Saqqarah en passant par le groupe d'Abou-Sir ; près d'Abou-Sir il y a un temple récemment fouillé qui est, paraît-il, d'un intérêt unique, pcq'il rappelle les temples assyriens : au milieu de l'enceinte s'élève une pyramide, (ce qui n'a jamais lieu en Égypte ; les autres pyramides sont des tombeaux, flanqués d'un temple à l'est). En outre, il reste des séries de grandes auges

en albâtre et de longues pierres à rigoles dont on ignore l'usage. A côté, la « barque du soleil », au lieu d'être en bas-relief, ou en bois, comme ailleurs, est représentée en briques crues : 2 murs suivant le dessin suivant. C'est fort curieux. Près d'une autre pyramide, des Allemands fouillent en ce moment, ce qui nous a procuré la scène toujours amusante des chapelets d'enfants portant sur leur tête les paniers de terre déblayée en chantant en chœur. Un ouvrier venait de se faire piquer par un uraeus, que je n'ai pas pu voir ; il, s'en sera tiré avec une injection. – Nous avons couché à Saqqarah, dans la [211] maison en terre qui servit jadis à Mariette. Nous étions roulés dans une couverture, et allongés sur une table, sous une véranda. J'avoue avoir médiocrement dormi, mais la situation était pittoresque ; les chameaux grognaient à la porte, des Arabes faisaient leur prière puis s'étendaient comme nous ; un âne circulait là-dedans en croquant des fèves. J'ai entendu chanter des courlis (sans doute des aedionèmes) ce qui m'a rappelé les nuits aux Bravards. Le lendemain, nous avons continué à descendre le désert vers le sud jusqu'au groupe de Dachour, où on va rarement ; il y a quatre pyramides ; la première a 99 mètres et est très régulière ; la seconde, beaucoup plus curieuse, est à pans coupés (sans doute il y a eu un changement de plan en cours de construction) et porte encore presque tout son revêtement lisse de gros blocs. Le charme de ces pyramides est de pousser dans un sable à peine remué par quelques fouilles et loin de toute civilisation. Les deux autres sont presque effondrées ; l'une, tout au bord de la vallée du Nil est en briques noires comme celles du Fayoum, la dernière n'est qu'un tas de décombres. C'est là pourtant que M. de Morgan a trouvé ses fameuses parures de reines. Sa petite maison nous a abrités pour dîner. De là nous avons une vue ravissante : la vallée était complètement inondée jusqu'au désert arabe, en face ; seuls les palmiers aux régimes dorés émergeaient, avec les villages de terre bâtis sur des tertres. Les 2 jours de chameau nous avaient notablement endommagés (le P. Burdo m'a photographié sur mon méhari, mais il ne développera qu'en France), et nous les avons quittés sans trop de regret. Une barque nous a ramenés à travers l'inondation jusqu'au chemin de fer. C'est une tournée dont je garderai [212] bon souvenir. – Presque tous les hôtes de passage vont nous quitter demain ; dans la composition du collège, il y a eu bien des changements, mais nous nous retrouvons malgré tout un bon nombre de vieilles connaissances. Mes attributions fondamentales ne vont pas changer ; quant au détail il n'est pas encore réglé ;

mais il le sera bientôt puisque le P. Mulsant est rentré hier,... sans avoir touché Clermont.

Je vous écrirai de nouveau, sans trop tarder. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que Guiguite et les garçons.

PIERRE.

Bien des choses à l'oncle Joseph, et aux habitants des Bravards.

[213]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 47

Le Caire, le 21 septembre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Nous voici donc maintenant bien près de la rentrée ; ici, elle a lieu le 2 octobre, et pour les garçons elle ne doit malheureusement pas tarder non plus. Le départ du pauvre Joseph va vous faire un certain vide car il vous avait déshabitués de ses absences ; papa poussera-t-il jusqu'à Bruxelles, ou autre ville de Belgique ? – Mon sort change peu cette année : en plus des classes supérieures, je reprends la 3^e pour la physique (comme ma première année) et, en revanche, je n'ai plus le souci, assez léger, des enfants de chœur. Je continuerai, je crois, à rouler quotidiennement en ville pour cueillir en omnibus les jeunes enfants : mais c'est plutôt une distraction qu'autre chose. Un point est encore mal réglé ; c'est la composition et la distribution des classes (comme horaire), ce qui aux yeux des professeurs a beaucoup plus d'importance qu'on pourrait le croire ; mais dans ce pays, il est impossible de savoir avant la rentrée si tel élève veut faire des lettres ou des sciences. En attendant le 2 octobre, je cours pas mal autour du [214] Caire, avec des chances diverses. La semaine dernière, j'ai été pendant une journée dans le massif de Tourah (montagnes un peu au sud du Caire, entre Le Caire et Héliouan), région bien supérieure au Mokat-

tam. Nous avons remonté assez loin un très beau ouadi, vrai lit de torrent, large d'une centaine de mètres, et encaissé entre deux falaises. La végétation est relativement abondante au fond du ouadi, c.-à-d. qu'en plus des touffes de graminées ou de zygophyllum il y a çà et là de petits arbrisseaux à jolies fleurs violettes. Au printemps, l'endroit doit être charmant et riche en insectes ; la semaine dernière, il n'y avait guère que de gros scorpions verts, quelques corbeaux noirs à tête brune (*corvus umbrinus*). Dans les détritits amassés par les pluies d'hiver, j'ai ramassé bon nombre d'échantillons d'une petite coquille (*chondrus ...*) qui n'a encore été trouvée je crois que dans les hautes montagnes qui sont vers la mer Rouge. Nous avons pris, pour tenir les ânes, un petit Arabe qui a été pris de terreur en nous voyant aller si loin ; il pleurait à chaudes larmes, et nous avons eu toutes les peines du monde à le faire suivre jusqu'au bout. – Au Mokattam, nous avons pris une petite « vipère des pyramides » (*echis carinata*), – c'est la première que je vois, et pourtant il paraît qu'elle est très commune. Quand elle se sent menacée, elle frotte les replis de son corps les uns contre les autres en produisant un bruit « eh ... ! » très fort et très caractéristique. Hier, j'ai été entomologiser vers Héliouan avec le D^r Inès bey. Nous avons surtout recueilli des orthoptères, sauterelles à ailes lilas, et érémiophiles d'une espèce intéressante. Les érémiophiles ressemblent à peu près à la figure ci-dessous : ce sont des espèces de mantes à ailes [215] rudimentaires, aux pattes immenses, qui courent comme le vent sur le sable avec lequel leur teinte les confond absolument ; c'est une classe d'insectes bien désertiques et très intéressants. – M. Robert du Buysson m'a écrit au sujet des chrysidés que je lui avais envoyés ; il y a plus d'espèces que je ne croyais, et j'ai eu la chance pour deux espèces de ne prendre à peu près que des mâles quand la femelle seule était connue, et vice versa. Cela m'engage à continuer. – On m'a raconté hier une histoire assez réjouissante, arrivée à un jeune Père syrien, qui, n'ayant jamais quitté l'Orient, s'est vu il y a trois semaines transplanté à Chatel-Guyon pour une saison : à sa première sortie de l'hôtel, voyant les bonnes femmes en bonnet, il les a prises pour des religieuses, et s'est mis à leur parler : « Ma sœur, etc. » Il paraît qu'on a suffisamment bien accepté la méprise.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite et les garçons. Je penserai bien à vous le 27 ; Albéric obtiendra que cette année soit bonne pour vos grands.

PIERRE.

Françoise vous a-t-elle dit la mort de la sœur du P. de Verneuil, sa « bonne mère » de La Tour ?

Mes félicitations à Yéyé pour son faisan.

Que Joseph m'envoie son adresse à Antoing.

[216]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 48

Le Caire, le 3 octobre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Ma dernière lettre est partie quelques heures avant que m'arrivât celle où vous m'annonciez la crise par où a passé la destinée de Gonzague. Je suis fort heureux comme vous de la manière dont elle s'est terminée, mais il faudrait bien que ce petit se décidât à travailler pour de bon. D'après les descriptions qui m'ont été faites de Marneffe, lui et Toto vont trouver là une luxuriante campagne, de quoi leur faire oublier un peu l'absence de la mer. Je suppose que c'est toujours le P. de Vallois qui est recteur ; je l'ai connu un an à Jersey, et c'est un des hommes les plus charmants que j'aie jamais rencontrés. Quant au corps professoral, il est en majeure partie composé de jeunes qui ont fait leur philosophie avec moi. L'absence de tous ces garçons, auxquels il faut maintenant ajouter Joseph, doit faire bien du vide à la maison ; en retour de la peine que cela vous cause, N.-Seigneur saura bénir leur année. – Ici, la rentrée est consommée, et même rarement on a vu au premier jour un arrivage aussi compact ; en général les retours s'égrènent tout le long du mois et au-delà. Mais cette [217] année, il y a toujours la crise des affaires qui fait baisser le prix des terrains, et enlève à bien des gens le moyen de voyager. Au Caire, et plus encore à Alexandrie, beaucoup de familles sont dans des situations cruelles. – Personnellement, je ne commence mes classes que demain, et ne reproche à mon sort que d'avoir un horaire passablement em-

brouillé, vu la multitude des élèves avec qui j'ai affaire. Pour le moment, mes seuls soucis ont été de ramener à bon port à leur domicile de jeunes nouveaux qui n'avaient que des idées vagues sur le toit qui les abritait, ou au moins savaient insuffisamment le français pour les exprimer. A ce propos, ce que M. Jacquemont a confié à maman sur mes études de l'arabe n'est malheureusement qu'un idéal ; je n'en ai guère le temps, et très peu d'occasions. Je le regrette du reste amèrement : les Arabes sont très heureux qu'on leur parle, et outre de très utiles renseignements qu'on peut avoir d'eux, ils acceptent avec joie qu'on leur cause de vérités morales et même religieuses. – Pour clôturer les vacances, j'ai été passer une journée à Abou-Roach, dans le désert au nord des Pyramides. J'en ai rapporté des oursins peut-être intéressants, – et des cristaux de célestine qui feront le bonheur de M. Couyat. Apprenez que ce dernier a fait une communication à l'Académie des Sciences sur ceux que nous avons ramassés en juin au Mokattam ; mais je n'ai encore vu que l'indication de cette note, qui ne tardera sans doute pas à m'arriver elle-même *in extenso*.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous. Beaucoup de choses à Biel ; je voudrais lui écrire sans trop tarder.

PIERRE.

[218]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 49

Le Caire, le 19 octobre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai reçu régulièrement toutes vos dernières lettres, pleines de détails sur la rentrée des garçons ; le récit que papa me fait de son voyage en Belgique m'a bien intéressé, sans me surprendre toutefois en ce qui concerne Antoin et Marneffe. Il échoit à Gonzague et Toto une vie de collègue dont ils ne soupçonnent sans doute pas les avantages ni la supériorité sur celle qu'ont eue à subir leurs aînés, – au moins au point de vue de l'agrément. Je vais écrire au fâcheux Gonzague (ceci dit pour maman) qui se trouve être dans la classe d'un de mes meilleurs amis, capable en effet de le faire sérieusement travailler. – Je crois que pour Guiguite vous avez pris la meilleure décision, et nous devons espérer que la Sainte Vierge sera contente. Je prie bien avec vous. – Ici, les journées passent avec la rapidité de l'éclair, plus vite qu'en vacances je trouve, mais aussi d'une manière plus uniforme. Mes deux nombreuses basses classes (humanités et troisième) que j'envisageais avec une certaine défiance, me satisfont au contraire beaucoup ; il s'y trouve une [219] bonne majorité d'enfants très gentils et qui m'écoutent avec une attention admirable. Malheureusement, je ne puis encore leur faire grand'chose d'intéressant. Par contre, la rhétorique-sciences ne vaut pas celle de l'an dernier. Personnellement, je suis, comme de juste, bien, plus maître de mon enseignement, et je commence à goûter le plaisir d'apprendre quelque chose aux autres qui

est en moi bien au-dessous de celui d'apprendre pour moi. Fasse N.-S. qu'en plus je fasse un peu de bien à tout ce monde-là. – Depuis la rentrée, j'ai trouvé moyen de faire encore plus d'une promenade. Hier, en particulier, grâce au congé des nouveaux, j'ai été à âne tout le jour dans le désert ondulé et caillouteux du nord-est, le long de l'ancienne route de la malle des Indes. La végétation très caractéristique de cette partie du désert est surtout composée de grosses touffes de graminées à feuilles dures et piquantes, semées de loin en loin. C'est dans ces touffes, quoique moins loin, que j'ai ramassé il y a huit jours, une espèce de sauterelle jaune clair, à allures de grillon, qui a fait le bonheur d'Iñès bey, et n'est du reste pas encore déterminée. Hier, je n'en ai pas retrouvé, et le principal intérêt de la promenade a été pour la géologie ; j'ai pu fouler du basalte, en bien mauvais état du reste, et des couches miocènes, intéressantes mais pauvres de fossiles. Un joli renard est parti sous mes pieds. – J'ai fait connaissance avec un nouvel oiseau du désert que j'ignorais, mais dont Brehm parle peut-être ; c'est une sorte d'alouette *certhilauda desertorum*, aux ailes noires et blanches, que j'avais d'abord prise pour un échassier, mais qu' Iñès bey, avec qui j'étais, m'a identifiée. – Christian Burdo m'a fait parvenir, comme à vous, ma tête en chameau ; [220] si maman avait encore besoin de se rassurer sur ma figure, qu'elle se souvienne que j'étais en plein soleil, et après deux jours de chameau, sans entraînement préalable. Derrière l'animal que je monte, on entrevoit la pyramide à pans coupés de Dachour. – Comme nouvelle locale, il y a ici le commencement du Ramadan ; les mosquées sont illuminées, les enfants indigènes courent dans les rues avec de petites lanternes, les bureaux du gouvernement suivent un règlement adouci à cause du jeûne.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite et Biel.

PIERRE.

P.-S. – Je suis en train de lire un ouvrage, où, comme exemple de graphiques de chemins de fer, on a choisi la ligne Clermont-Laqueuille. Je reconnais toutes les heures...

[221]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 50

Caire, 31 octobre (1907).

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Quand cette lettre arrivera à Sarcenat, maman sera sans doute à Lourdes avec Guiguite ; quelle que soit l'issue du voyage, ce n'est pas pour rien que nous aurons été représentés à la grotte, et elles reviendront sûrement avec beaucoup de bénédictions de Notre-Dame. Maman aura retrouvé là-bas des souvenirs de son dernier voyage, peut-être même les vénérables demoiselles hôtesse, pour le matériel desquelles Yéyé la faisait trembler ; moi aussi je suis heureux de penser qu'elle revoit tous ces endroits. – Demain, comme tous les ans, je vous serai bien uni pour prier les saints de la famille ; croyons qu'ils ne nous oublient pas et garderont ceux qui restent. Vous savez que j'aime à vous redire, ces jours-là, combien je vous demeure attaché, malgré le temps et la distance. Je crois que c'est chaque année plus vrai. – Ici toujours la vie régulière ; voilà le premier mois fini, ce qui représente pour moi un programme sérieusement entamé. Demain, le dernier bloc de retardataires va sans doute rallier le collège ; cette fois, ils n'auront pas échappé à la retraite, qui par extraordinaire, [222] n'a lieu que la semaine prochaine, juste en même temps que les grandes fêtes de clôture du Ramadan. La coïncidence est du reste très heureuse : les

musulmans pourront être envoyés festoyer chez eux sans accrocs aux classes, et sans congés supplémentaires. – Iñès bey s'est mis au régime de m'inviter à « chasser » tous les dimanches ; comme c'est un charmant homme, et qui m'apprend beaucoup de choses, il n'y a rien là de pénible, malgré qu'en général mes recherches soient plus fructueuses quand je vais seul. Souvent il est accompagné de quelqu'une de ses connaissances, ce qui me met en relation avec des gens fort aimables. Même, depuis deux dimanches, il pilote le jeune fils d'un de ses amis (le D^r Fouquet, un grand amateur d'art arabe), entomologiste débutant, qui m'a raconté avec enthousiasme avoir pris *Apatura Iris* en Dauphiné, au mois d'août. Sauf qu'il redoute de toucher les bouses et les chenilles, ce à quoi je cherche à l'aguerrir, il me représente assez bien ce que nous devons être aux débuts de la « collection ». C'est du reste un petit Français parfaitement élevé. Je lui ai fourni quelques raretés d'ici, qu'il n'estimera sans doute pas à leur juste valeur. A propos de répugnances à surmonter, on m'a raconté qu'un fougueux chercheur d'insectes d'ici, qui vient de se marier, dresse sa femme à prendre avec la main des blattes, à la maison ; il faut dire que cet homme-là est un fameux original. – M. du Buysson m'a écrit pour m'annoncer qu'il allait m'envoyer par M. Couyat son livre sur les *Chrysis*, ouvrage de dimensions respectables ; il me demande aussi de lui ramasser des taons et autres diptères piqueurs, qu'on étudie beaucoup maintenant à cause de la transmission des maladies ; il me semble que [223] les espèces ne sont pas très nombreuses par ici. Peut-être des recherches plus précises me changeront-elles cette opinion. – Il y a huit jours nous avons eu un très fort orage ; c'est d'ordinaire ainsi que finit l'été. Les nuages sont arrivés le soir, remontant le Nil, et de notre terrasse la vue était remarquable ; la moitié du ciel était noire, toute fendillée d'éclairs si beaux que j'ai fait sortir d'étude mes élèves de sciences pour leur montrer ce déploiement d'électricité ; l'autre moitié, au-dessus du désert, était sans une buée, et la pleine lune y montait. L'orage a commencé par une avalanche de grêlons dont beaucoup gros comme des noix ; un peu de pluie ; un quart d'heure après, le ciel était plein d'étoiles. Le plus typique était le bonheur des Arabes qui couraient tous dans les rues pour ramasser les grêlons et les manger. – Depuis, nous avons encore eu un ou deux jours chauds jusqu'à 30° environ. – En Auvergne, je souhaite pour Biel que la neige soit arrivée, avec les bécasses.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse de tout cœur.

PIERRE.

Quel délicieux fils vous avez là dans ce cher Pierre où je retrouve beaucoup de *notre* cher Albéric ! Cet envolé est de ceux que le ciel ne veut pas laisser longtemps ici-bas. Bénissez Dieu N.-S. de vous avoir donné d'aussi bons enfants. – Que je le bénis des grâces faites à votre fille et sachez que je suis heureux mille fois d'essayer de vous remplacer auprès de ce cher Pierre dont j'ai le bonheur d'être aussi le Père.

Bien vôtre dans le C. de N.-S.

A. ANDRÉ, S. J.

[224]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 51

Le Caire, 22 novembre (1907).

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'ai reçu hier la lettre de maman, écrite de Lourdes. À notre point de vue, le résultat du voyage est une petite déception, mais il n'y a évidemment qu'à laisser la Sainte Vierge faire à son gré ; elle saura bien guérir quand elle le voudra, et, en attendant, vous êtes sûrs d'avoir réalisé tout ce qui était en votre pouvoir. Malgré tout, Guiguite a dû jouir de son séjour là-bas. – Vous devez trouver que je suis passablement en retard pour vous écrire ; entre autres motifs de ce retard il y a que, avant-hier, j'ai été faire passer des colles de physique à Alexandrie, tout de même que le professeur d'Alexandrie va venir dans huit jours afin d'interroger mes élèves. C'est un système nouvellement inauguré, qui fait davantage travailler les élèves, et me promet encore plus d'une apparition aux bords de la Méditerranée. Le voyage m'a paru très agréable, et m'a évoqué bien des souvenirs agréables de vacances. Les bons trains font le chemin (210 kilomètres) en trois heures, de sorte que je ne suis [225] resté que vingt-quatre heures absent. J'ai eu le temps de revoir bien des amis là-bas ; puis, c'est toujours amusant de voir fonctionner un collège qui n'est pas le sien, et où on n'a aucune responsabilité. Alexandrie est beaucoup plus du

genre des collèges de France que Le Caire ; outre que les programmes sont classiques, les élèves appartiennent en grande majorité à des familles européennes. Il y a de bons garçons, mais c'est terriblement mondain, comme la société de là-bas. J'ai conscience de m'être montré humain avec mes candidats, assez peu nombreux pour que j'aie pu les faire causer longtemps, et d'une manière intéressante. Dans l'après-midi d'hier, j'ai été à Sidi-Gaber où j'ai vu la mer déferler avec beaucoup plus de vigueur qu'en août. Du reste il faisait mauvais ; il passait des grains, et l'eau avait une teinte verdâtre déplaisante, bonne pour les côtes de Jersey. Je suis rentré ici avec une provision de feuilles mortes du jardin d'Alexandrie où je me propose de rechercher à loisir des petites espèces de coquilles. Jusqu'ici, je n'en ai encore trouvé qu'une. C'est peu. – J'ai voyagé avec un Sénégalais qui s'est empressé de me parler dans un français très correct, et avec toute la sympathie d'un compatriote ; ce ne sont pas les colonisés anglais qui en useraient de la sorte avec quelqu'un de leur métropole. – Avez-vous lu dans le *Correspondant* du 10 octobre, je crois, un article signé C. Hearty, « Souvenirs », ou « Impressions de manœuvre » ? Il est du P. de Bélinay, faisant ses derniers vingt-huit jours ; ce sont ses adieux à son régiment. Si je vous en parle maintenant, c'est que je n'ai eu qu'hier l'occasion de le lire. – Maman sera heureuse de savoir que le P. Lenoir, professeur de Gonzague, m'ayant écrit, me dit que ce dernier commence [226] à s'épanouir ; je connais beaucoup le P. Lenoir³⁹, et je crois que Gonzague pouvait difficilement trouver mieux. – Vous savez peut-être par les journaux que M. Aulard a fait une nouvelle inspection des écoles d'Orient. Cette fois on n'a vu au collège que sa carte, et il a eu du flair de ne pas demander à visiter les classes. Il s'embarque aujourd'hui pour la France. – La semaine dernière, le khédive est rentré au Caire, ce qui contribue, en même temps que les touristes qui commencent, à animer la ville. Hier en descendant du train, j'ai pu admirer la série pressée des omnibus et des automobiles éblouissantes qui sollicitent à son arrivée le voyageur cossu pour l'emmener dans des hôtels aux prix exorbitants. – Jeudi dernier, j'ai consciencieusement regardé Mercure passer sur le soleil ; je pense que

³⁹ Le Père Louis Lenoir (1879-1917), Cf. Georges GUITTON, *Un « preneur d'âmes »*, *Louis Lenoir, s. f., aumônier des Marsouins, 1914-1917* (Paris, de Gigord, 1922).

Biel en aura fait de même avec la lunette qui est à Sarcenat. Incidemment, je le félicite de ses bécasses.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Biel et prie pour vous.

PIERRE.

[227]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 52

Le Caire, le 6 décembre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Cette lettre va vous arriver au moment du départ de Gabriel, qui, joint à la nouvelle inaction forcée de cette pauvre Guiguite, ne doit pas être pour égayer la maison. Heureusement Noël n'est plus loin, et puis nous devons penser que N.-Seigneur tiendra compte de tous ces sacrifices pour bénir la famille de la façon qui lui plaira. Je ne manquerai pas de bien prier pour vous tous le 8, c.-à-d. après-demain. – C'est dimanche en huit que le collège se transportera à Matarieh, pour la procession annuelle ; cela me semble curieux de n'avoir plus à me préoccuper des enfants de chœur pour la circonstance... J'en jouirai peut-être davantage de la cérémonie, mais ce n'est pas sûr ; il n'y a rien de tel que d'organiser une chose pour y découvrir une foule de beautés cachées. En tout cas, la campagne nilotique est maintenant un des plus jolis et des plus calmes décors qu'on puisse rêver ; les champs verdissent de trèfles (*bersim*) et de fèves ; les mimosas ont toutes leurs feuilles à la suite de la crue du Nil ; et sur tout cela la lumière tombe beaucoup [228] plus douce, bien que toujours très claire. Les jardins, comme celui de Matarieh, offrent de plus la ressource de nombreux orangers et mandariniers. Mais en général une main prévoyante passe par là avant la procession pour ne pas induire les élèves en tentation. – M. Couyat est rentré au Caire ; mais pour l'instant il est très pris par des soucis de déménagement, l'Institut français changeant ses pénates.

Je ne l'ai encore vu sérieusement qu'une fois. Il m'a apporté de la part de M. du Buysson un volumineux et profond ouvrage sur les Chrysidés, avec un certain nombre d'espèces classées, provenant des échantillons que je lui avais envoyés. Pour achever le réveil de mes correspondants, un certain M. Prieur, de Paris, à qui j'avais envoyé toutes mes récoltes en fait de dents de poissons, m'a appris qu'il avait présenté à la Société géologique de France une note sur icelles. Il y a une espèce et trois variétés nouvelles, dont une *Teilhardi* (!). Je vous enverrai par curiosité le mémoire quand il m'en arrivera des exemplaires, c.-à-d. dans deux ou trois mois. – Lundi dernier, suivant mon habitude, j'ai été à la séance mensuelle de l'Institut égyptien, surtout intéressante parce qu'on y retrouve des figures amies ou connues. J'ai eu le régal d'entendre parler le président honoraire, M. Maspero ⁴⁰, qui, pour relever des affirmations assez saugrenues d'un conférencier, y est allé de son petit discours. Physiquement, c'est un petit homme à barbiche blanche, tête classique d'universitaire distingué ; c'est une vraie musique que de l'écouter causer. La transition n'en a été que plus dure avec le langage pénible d'un pacha qui a pris [229] la parole à la suite. Théoriquement, cet Institut est la continuation de celui fondé par Bonaparte. De fait, il est encore très français comme éléments ; c'est seulement depuis l'an dernier qu'on a toléré les conférences en anglais ; ce qui du reste est un mauvais son de cloche. Les Anglais ne s'en tiendront pas à cette concession, et l'institution, quelque jour, finira p.-être, hélas, par s'angliciser pour de bon. – Rien de nouveau dans la vie du collège, sauf qu'on asphalté une cour, à la grande joie des petits qui immédiatement se sont livrés à des exercices de patinage. Ce qui me fait songer à vous dire que le diabolo commence à sévir ici, avec un ou deux ans de retard sur l'Europe, comme il sied. Ce qui s'exhibe pourtant en même temps qu'à Paris, ce sont les jouets du Printemps et du Louvre, dans leurs succursales d'ici ; les indigènes font queue pour regarder les automates.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse, et vous aime toujours de tout mon cœur.

PIERRE.

⁴⁰ Gaston Maspero, le célèbre égyptologue.

[230]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 53

Le Caire, le 21 décembre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Mon cher papa,

Cette année, pour le soir de Noël, les fables vont vous manquer, et les souliers aussi ; ce sera la première fois depuis longtemps, et vous vous en apercevrez bien. Mais, après tout, malgré l'éloignement à tous les degrés, il reste que vos enfants vous aiment d'une manière beaucoup plus profonde et plus consciente, et c'est la compensation. Personne ne vous oubliera le 25, et pour ma part, je vous écris comme d'habitude pour vous souhaiter une bonne fête. Je demande à Notre-Seigneur de vous bénir, et s'Il le veut, de faire cette année plus rose que les précédentes. Au fond, ce sont peut-être celles-là qui marqueront le plus pour nous. – Voici quelques nouvelles de la vie du Caire depuis quinze jours. D'abord l'Égypte a compté et compte peut-être encore comme hôte votre très honorable et illustre confrère Maurice Barrès ⁴¹, venu ici en compagnie de nombreux journalistes [231] pour étrenner *Heliopolis*. *Heliopolis* et *Cairo* sont deux magnifiques paquebots à turbine, marchant à 22 nœuds (presque autant que les transatlantiques) qu'une puissante société anglo-égyptienne vient d'instal-

⁴¹ Maurice Barrès était membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, dont Emmanuel Teilhard de Chardin était secrétaire perpétuel.

ler pour faire en trois jours et quelques heures le service de Marseille à Alexandrie. Le premier voyage a été heureux, et signalé par de nombreuses réjouissances dans la colonie européenne. Aujourd'hui, c'est l'élément indigène musulman qui est en liesse pour le départ du tapis sacré que Le Caire (Damas fait de même de son côté) envoie chaque année à La Mecque. Un monsieur français, Boniteau bey, qui est chargé de l'organisation, au ministère, me donnait à ce sujet des détails intéressants. Cette année, 1 800 pèlerins se joignent à la caravane officielle pour bénéficier de la protection de l'escorte armée qui accompagne le tapis. Tout ce monde s'embarque à Suez, débarque à Djeddah, et cette foule montée sur environ 2 000 chameaux, gagne La Mecque en un jour. Une somme très importante est livrée aux Arabes de là-bas, pour obtenir qu'ils respectent les pèlerins et ne pillent rien. C'est cet argent, qui, il y a quelques années a été volé entre Le Caire et Suez, dans le train ! – Jadis, les pèlerins allaient à pied à Suez ; ils se rassemblaient près de Matarieh, et en coupant court le désert, atteignaient rapidement la mer Rouge. – Jeudi dernier, avec quelques élèves, j'ai visité un coin, ou plutôt un trou du Caire que j'ignorais encore, à savoir le puits de Joseph (rien de commun avec le patriarche ; il s'agit de Youssef Salah el-Din, c.-à-d. Saladin en personne) ; c'est un puits rectangulaire, creusé dans le roc vif au sommet de la citadelle, et qui descend jusqu'au niveau du Nil. Dans la I^{re} partie, qui n'a pas loin de 100 mètres de profondeur, [232] on descend par un chemin en spirale, creusé dans la paroi, par lequel des bœufs pouvaient passer pour aller faire tourner la sakièh (roue faisant tourner un chapelet de pots) qui montait l'eau de l'étage inférieur. Ce second étage est à peu près complètement fermé, mais les pierres qu'on y jette mettent un temps respectable pour arriver au fond. Une seconde sakièh, établie tout en haut, devait reprendre l'eau montée à mi-chemin par la première. – Dimanche dernier, procession à Matarieh, comme je vous l'avais annoncé ; tout s'est fort bien passé ; le train spécial qui emmenait les élèves et les invités avait un aspect imposant.

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse ainsi que maman et Guiguite. Encore bonne fête.

PIERRE.

[233]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 54

Le Caire, le 29 décembre 1907.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Je constate avec regret que suivant mon habitude je me suis encore laissé mettre en retard ; j'aurais pourtant bien voulu que cette lettre arrivât au moment où vous étiez tous réunis, pour pouvoir vous souhaiter en bloc la bonne année. Comme je le disais, il y a huit jours dans ma lettre à papa, vous savez combien je vous reste affectionné à tous. Je demande de mon mieux à N.-S. pour qui je vous ai laissés, de bénir pour vous, comme Il l'entend, les mois qui viennent ; il saura sûrement les faire servir à nous rapprocher de Lui. Au cas où ils seraient encore à Clermont, je souhaite spécialement une bonne année aux gens de Marneffe ; ce sont eux à qui je n'ai pas donné depuis le plus longtemps signe de vie. – Cette fois-ci, je n'irai pas à Louqsor, mais seulement à Miniah, pendant les vacances ; c'est moins poétique, mais plus inconnu au point de vue géologique, et j'espère faire de bonnes récoltes. En tout cas, je suis fort heureux de ce nouveau séjour en Haute-Égypte, qui est un charmant pays. Du reste, nous serons [234] trois « jeunes » ensemble, ce qui nous promet du bon temps. – Demain, pour clôturer l'année, il y a une petite séance, en forme de Pastorale. Je reviens de la répétition (ne croyez pourtant pas que je

sois un des organisateurs), et cela promet d'être fort joli. Il y a spécialement le petit Jésus, (élève de 9^e!) qui suce son pouce avec une candeur achevée ; ce geste lui est naturel. Le P. Mulsant, qui est un organisateur et un dessinateur de première force, a spécialement arrangé des décors de pur style égyptien (il faut vous dire qu'un « tableau » se passe en Égypte, chez Joseph), avec profusion de lotus et de vautours. – La fête de Noël a été très bien, ainsi que la messe de Minuit, – aussi bien qu'elle peut l'être quand il ne fait pas froid, et qu'il n'y a pas de neige à espérer. – Je remercie Joseph de sa lettre ; heureusement toutefois il y avait ici un Père de Champagne pour me déchiffrer le nom de son professeur ; à ce dernier, j'ai envoyé des détails sur Jersey, et promis des échantillons d'Égypte. J'avoue que le désir de gagner à Joseph les bonnes grâces du P. Curmien a été pour quelque chose dans ma décision. – On dit que l'impératrice Eugénie va venir ici cet hiver ; elle a déjà fait un séjour il y a 4 ans. Ce doit pourtant lui être singulièrement amer de revoir en touriste une ville où le khédivé de jadis fit des folies pour la recevoir, et où son ancien palais est devenu grand hôtel (Gezvieh Palace). A propos de touristes, il paraît que jusqu'ici ils brillent par leur absence ; les Américains spécialement laissent un grand vide, car ce n'est pas pour eux l'année de voyager. – Je ne doute pas qu'on ait triomphalement exhibé à maman, rue du Port, ma petite relation sur le Fayoum, dans les *Lettres d'Orient*. Elle ne vous aura rien appris. [235] Par contre, les pages précédentes, du P. Tissot, vous renseigneront davantage sur Le Caire.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ; la prochaine fois, je serai sans doute un peu plus long. Merci à maman pour sa dernière lettre, qui m'a fait beaucoup plaisir. – Je n'ai pas encore de nouvelles de mon bupreste (ceci pour Guiguite). Bonne année encore.

PIERRE.

[236]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 55

Louqsor, 1^{er} janvier 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Vous voyez par l'en-tête de cette lettre que j'ai été plus loin en Haute-Égypte que je ne l'espérais il y a 3 jours. Un petit copte à accompagner jusqu'ici m'a valu cette aubaine, et réellement c'en est une. Je suis parti hier *matin* à 8 h 1/2 pour arriver ici théoriquement à minuit, pratiquement à 1 h 1/2 du matin, de sorte que j'ai passé de 1907 à 1908 en gare de Kéneh. J'ai pensé à vous à ce moment-là et prié pour la famille ; en même temps je songeais que c'est de Kéneh que partent les caravanes qui vont à Kosseir, sur la mer Rouge, relativement très proche à cet endroit. Vous savez peut-être que Desaix a fait cette promenade, et je l'eusse volontiers imité, au moins pour aller voir les émeraudes du Gebel Zabara. D'aucuns trouvent le voyage du Caire ici ennuyeux ; pour moi les 18 heures ont passé assez vite, et le seul fait de se sentir descendre vers le sud serait déjà une profonde satisfaction. Mais de plus, le pays est vraiment idéal, avec son genre très à part de calme dans la pleine lumière. Les caractères sont ceux de la région qui se trouve immédiatement au sud du [237] Caire, mais de plus en plus accentués ; par endroits la bande cultivée se rétrécit encore, et le désert la limite par des falaises toujours plus hautes. Tantôt, c'est la

chaîne arabique, tantôt la chaîne libyque dont on longe les grands plateaux déserts, et mes impressions de voyage finiront par se confondre dans l'image de la haute muraille, rose le matin, blanche à midi, perle la nuit par temps de pleine lune (ce qui m'est arrivé) que longent le Nil ou bien une mer de fèves en fleurs dont l'odeur remplissait le train. Pas de grandes villes sur le chemin : seulement des petits trous comme Beni-Souf, Miniah, Assiout, cette dernière mimant un peu Le Caire, avec ses minarets et le haut promontoire qui surplombe. Je crois que la population est très dense, mais à coup sûr renfermée dans les villages en terre qu'on rencontre de loin en loin, car on voit des champs à perte de vue, sans une habitation. Ce sont du reste des champs d'un genre spécial ; surtout à partir de Miniah, où m'ont semblé diminuer les jungles de cannes à sucre, on ne voit plus en ce moment que des étendues continues vert sombre, où se succèdent sans transition le trèfle (bersim : *trifolium alexandrinum*), et les susdites fèves. A en juger par l'épaisseur de tous ces fourrages, la fécondité du limon du Nil n'est pas menteuse. J'oubliais de vous signaler de grands champs d'oignons ; c'est bien le pays. Je crois que du chemin de fer on peut voir un certain nombre de restes antiques, mais c'est dans la partie que j'ai vue au clair de lune, très joli pour faire ressortir les palmiers et leurs reflets argentés, mais insuffisant d'ailleurs. Il est clair que la population devient elle aussi de plus en plus indigène ; les tarbouches et les turbans se voient à peu près seuls à partir du Caire, et puis les [238] turbans finissent par dominer. Aux environs de Miniah, il existe un bon nombre de villages coptes, catholiques ou orthodoxes suivant le curé. Ici j'ai été frappé de la beauté du type des habitants. D'un beau cuivré, avec de grands turbans blancs, ils conservent exactement le type des statues égyptiennes : lèvres un peu épaisses et nez aussi, mais physionomie fière et remarquablement intelligente. Louqsor est une petite ville très indigène, avec une annexe de petits hôtels, sociétés bibliques américaines, etc. Ce matin, à 8 heures, j'ai été au bord du Nil ; une foule de barques à grandes voiles triangulaires déchargeaient des pierres, des œufs, des herbes, dans un cadre de palmiers et de maisons arabes, et surtout devant un horizon indescriptible ; après le Nil, une bande verte, et 1 ou 2 kilomètres plus loin, la muraille libyque, très haute et escarpée, et toute rose avec une légère buée bleutée dans le bas. Ici, c'est la lumière qui fait tout. Je rentre de visiter Karnak. Memphis n'est rien, en comparaison de cette enceinte où sont accumulés les pylônes puissants, les obélisques, les grandes colonnes en

forme de lotus (fleur ou bouton). C'est là que porte le gros des travaux de reconstitution, dirigés par un Français, M. Legrain. Tout est couvert de grandes inscriptions et de bas-reliefs, montrant surtout différents Ramsès en train d'offrir des dons divers au dieu Amon. Chaque temple est précédé d'une allée de sphinx à têtes de béliers, plus ou moins endommagés. L'allée qui part du grand temple allait aboutir autrefois jusqu'au pied des montagnes, à 4 kilomètres de là, de l'autre côté du Nil. Dans ce temps-là, le Nil ne passait pas où il est maintenant. Il a un peu changé de lit, tout comme l'Allier. C'est du grand temple que provient l'obélisque de la [239]

Concorde. Il renferme dans son enceinte 2 lacs sacrés où en portait une barque symbolique ; j'y ai remarqué des canards sauvages qui vivent là en toute sécurité. – Je continue ma lettre ce soir. A midi j'ai été visiter le temple de Louqsor ; il se rapproche du grand temple de Karnak, mais n'a pas son décor de palmiers. Il est séparé du Nil par un quai et disparaît par un bout sous un monceau de décombres que surmonte une mosquée. C'est un fait général que celui des villages arabes s'élevant peu à peu sur les buttes de décombres qu'ils amassent autour d'eux. Le terrain de la mosquée étant par le fait même sacré, rien ne peut faire prévoir quand les fouilles pourront avancer de ce côté. Une des plus grandes rues du Caire fait un coude pour respecter un santon (taudis où a vécu un mendiant regardé comme saint) ! – Malgré tout, ce qui reste et a été restauré est colossal ; en particulier les colosses de Ramsès, debout, taillés dans des monolithes de granite rose ou de diorite ; 2 visages seuls sont conservés, mais d'une très belle expression. Malheureusement, les murs et les colonnes sont faits du fameux grès nubien, qui s'effrite déplorablement. Je dis fameux parce que ses grandes carrières sont bien connues, au Gebel Silsileh, au-dessus d'Assouan (au nord), et surtout parce que c'est un des terrains les plus importants et les plus discutés de l'Afrique. Une partie du temple est très bien conservée : c'est un petit sanctuaire construit par Alexandre le Grand où lui-même est représenté en Pharaon : cela fait quelque chose de trouver ces vestiges d'un héros aussi classique, mais ce n'est pas aussi vénérable que Memphis. En sortant, je me suis amusé à parcourir les étalages d'« antiquités ». Des Arabes étalent devant eux des serviettes où s'alignent [240] des colliers, des statuettes, des buprestes du tamaris (un petit Arabe m'en offrait un ce matin qui se débattait, percé d'un énorme clou), et surtout, en foule, gros comme la main ou

comme l'ongle, verts, améthystes, de toutes formes, les inévitables scarabées, dont il existe une fabrique indigène non loin d'ici, et qui font le bonheur des touristes. – Ces touristes sont assez nombreux maintenant, et ce matin j'ai senti la vérité de cette parole que Cook est le vrai maître de l'Égypte, en voyant 60 Anglais et Américains, suivis d'une armée d'âniers et précédés d'un droman envahir Karnak : devant chaque temple, arrêt et leçon du drogman ; puis on regarde et sort. J'ai dîné en présence d'une table où étaient environ 10 jeunes miss américaines, ce qui ne manquait pas de saveur. Pour terminer la journée, j'ai été revoir Karnak le soir, et je suis revenu par un coucher de soleil éblouissant. Un grand éventail de nuages finement striés et très légers, s'est presque subitement comme enflammé, et pendant 1/4 d'heure, ç'a été une véritable voûte passant peu à peu de l'or clair au rouge foncé ; le Nil faisait évidemment de même, et les grandes barques chargées de turbans blancs passaient peu à peu à l'état d'ombres chinoises. – J'oubliais de vous dire que je suis ici jusqu'à après-demain, où je repars pour Miniah. Le père du petit élève qui m'a amené ici, consul (indigène) de France et opulent richard, actuellement au Caire, a recommandé à son secrétaire de veiller à ce que je sois traité avec toutes sortes d'égards ; 3 fois au moins ce dernier est venu en grande cérémonie voir si je ne manquais de rien. Comme il ne sait que l'arabe, nous usons d'un interprète qui me transmet fidèlement les souhaits de santé et de prospérité.

[241]

3 janvier. – Je rentre de l'excursion classique aux tombeaux des Rois. A Thèbes, comme à Memphis les nécropoles étaient dans le désert, mais ici, au lieu de la maigre falaise de Saqqarah, on trouve de belles montagnes rocheuses. C'est à la naissance d'une vallée, au fond d'un cirque profond, que sont creusées les salles funéraires. Jusqu'ici, on a trouvé 35 tombeaux, le dernier il y a cinq ans. On y pénètre par de longs couloirs et des escaliers, éclairés ainsi que les salles à l'électricité. Les peintures sont merveilleusement conservées, et d'un cachet plus grandiose qu'à Saqqarah. Ce ne sont plus uniquement des files de serviteurs apportant des présents ; le roi défunt apparaît mêlé à diverses divinités, ou bien on voit des scènes de funérailles où des barques et un immense serpent sacrés jouent un grand rôle. Des serpents sculptés et peints gardent l'entrée des portes. A l'endroit des couloirs, on voit inévitablement un grand scarabée et un crocodile. C'est

dans ces tombes qu'on a trouvé le plus grand nombre de momies royales et, dans la dernière, toute une barque sacrée, maintenant au Caire. Pour arriver là, j'ai passé le Nil à 8 heures sur une barque du consul ; de l'autre côté des ânes vigoureux attendaient qui m'ont porté à travers des champs verdoyants jusqu'au désert. Il y avait de nombreux guêpiers, et des pigeons en multitude : ils nichent dans de grands pigeonniers en terre crue composés d'une tour surmontée de sortes de cruches renversées servant de nids. Les indigènes façonnent du reste la glaise du Nil en objets très inattendus. Devant beaucoup de maisons, il y a comme d'énormes coupes en terre : c'est là qu'en temps d'inondation la famille dort, la nuit, pour éviter les scorpions chassés des champs par l'eau. Je ne sais pas [242] le temps qu'il y a au Caire ces jours-ci, mais, bien que porté par mon âne, j'avais presque chaud comme en été au Caire. Je crois qu'ici il ne pleut à peu près jamais. Dans la vallée des Rois, on fouille toujours, et on emploie à cela une foule de petits Arabes qui font la chaîne en chantant ; ces petits Arabes sont très gentils et d'une gaieté inaltérable ; j'en ai vu de bien drôles ce soir, en train de mener des troupes d'ânes ou de faire prendre le grand trot à un chameau. De la vallée des Rois on retombe sur la falaise qui fait face à Louqsor en franchissant un col assez élevé, dont l'ascension m'a fait à peu près perdre complètement l'espoir de trouver des fossiles intéressants à Louqsor : à peine un gros moule de bivalve. En bas, il y a toute une collection de beaux monuments : d'abord le temple de Deir el Bahri, terminus de l'allée des sphinx de Karnak, et surtout le Ramessaeum ou temple de Ramsès. Dans ce dernier, il y a d'immenses colonnes lotus, comme à Karnak, et aussi les restes d'un Ramsès monolithe de granit encore plus colossal que les autres : la tête a plus de 2 mètres d'épaisseur. A quelque distance, en pleins champs, sont les colosses de Memnon, que vous aurez vus sur ma carte postale à Guiguite. La plus à gauche est d'un seul bloc ; le second est le fameux dont il est dit : « Ni plus ni moins que la statue de Memnon, frappée par les rayons du soleil levant, rendait des sons harmonieux... » ; ses pieds sont couverts d'inscriptions grecques.

8 janvier. – Je termine ma lettre à Miniah : ce soir je reprends les élèves pour la rentrée et ma lettre risquerait d'attendre longtemps une fin si je ne la lui donnais de suite. J'ai quitté Louqsor le 4 au matin, à 5 heures, pour arriver ici à 4 heures. Voyage très joli, [243] malgré un peu de monotonie, et teintes merveilleuses sur les chaînes du désert au

lever du soleil. J'ai cherché à voir en passant les temples fameux de Denderah et d'Abydos, mais sans y réussir ; à leur défaut, la campagne offrait un aspect pittoresque. Les grands champs de fourrage épais sont, non pas coupés, mais mangés méthodiquement par le bétail, un peu comme à Jersey. Ce qui fait le charme ici, c'est la variété du bétail, et il est fort réjouissant de voir attachés à des piquets, sur une même ligne, des chameaux, des moutons, des gamouses, des vaches, des chèvres et des ânes. Les uns comme les autres sont encore peu familiarisés avec le chemin de fer : sur le passage du train, c'est souvent une débandade ; jeunes ânes et petites gamouses surtout se lançaient à fond de train à travers champs. Les oiseaux étaient moins timides ; autour de Guirgueh et de Tahta les bandes de milans étaient remplacées par des troupes de vilains petits stercoraires blancs qui s'envolaient à peine à 10 mètres de la voie. Tout le long des fossés qui bordent le chemin de fer, il y a des martins-pêcheurs de la grosse espèce (blanche et noire : on dirait un peu des épeichettes) et aussi des pluviers dont je ne sais le nom : manteau brun roux, poitrine et tête noire, gorge et joues blanches. Ce sont peut-être simplement des pluviers dorés en plumage d'hiver. – La petite résidence de Miniah me plaît tout à fait ; avec ses boiseries un peu vieilles, ses grandes salles, elle me fait penser au Rocquet, et on y vit en famille. Il y a ici 5 pères seulement, presque toujours en mission dans les villages coptes, depuis qqz kilomètres au nord d'ici jusqu'aux environs de Keneh. Pour faire qqchose ici, il faut savoir parfaitement l'arabe, et le français ne peut presque jamais [244] servir. Du reste les fellahs sont de grands enfants, sympathiques en somme, et dont le cœur est vite gagné. La résidence a un joli jardin dont le triomphe est une plantation de beaux bananiers qu'un Père surveille avec autant de sollicitude que jadis le P. Rougane ses asperges. Vous savez que ces arbres-là donnent toute l'année à peu près. Il y a aussi un petit arbre à crème : le fruit ressemble à un artichaut ou à une pomme de pin. On en vend beaucoup au Caire, mais j'ignorais ce que c'était. À signaler aussi un palmier doum. Ce genre de palmier ne remonte guère plus au nord, mais dans les environs de Louqsor on le voit assez souvent dans les champs. Le tronc est plus mince que celui des dattiers, mais il devient parfois presque aussi haut ; c'est assez joli comme arbre, et cela rompt la monotonie : dattiers, mimosas, tamaris, zizyphus, doums, sont, par ordre de fréquence, les seuls arbres de Haute-Égypte. Mon séjour ici a été très occupé. Sauf dimanche où je n'ai pas bougé, j'ai passé 3 journées

dehors. La 1^{re} et la 3^e, j'ai passé le Nil pour aller chercher des fossiles dans la falaise du désert arabe, très proche comme vous le montre la figure ci-contre. La 1^{re} fois j'ai récolté un nombre respectable d'oursins, et levé au haut de la falaise un chacal et une paire de grands hiboux. La 2^e fois, c.-à-d. hier, j'ai été plus loin. Un excellent homme, propriétaire de presque toute la bande cultivée qui fait face à Miniah, m'a donné deux de ses gâfirs (gardes) armés de *nabouts* (gourdins) et d'un fusil à piston, et sous leur garde (assez inutile, je crois, quoiqu'on dise le contraire), j'ai été loin dans la montagne. Pendant que nous étions en quête des gâfirs, j'aurais voulu avoir papa pour qu'il pût jouir du spectacle de la ferme égyptienne : – honnêtes fellahs venant [245] au bureau du maître donner ou toucher des piastres, comme cela se pratique dans le cabinet de papa ; – visite au champ de cannes à sucre, comme qui dirait aux Carthelades. Seulement là il y avait une véritable population d'ânes, de chameaux et d'Arabes, et je ne saurais comparer les dimensions du champ qu'aux prés de Vialle. Le terminus de mon excursion a été d'anciennes carrières d'albâtre. Il y en a en plusieurs points le long du Nil, et les Égyptiens en ont fait grand usage. L'albâtre est en filons et lentilles dans un banc calcaire ; pour l'exploiter on a naturellement creusé des fentes le long des filons, ce qui nous a procuré un peu d'ombre à midi ; j'ai eu chaud comme aux plus beaux jours d'été. – En revenant, nous avons encore levé un chacal horriblement froussard dans la falaise, et j'y ai trouvé un bloc monstrueux que les Égyptiens destinaient évidemment à un colosse. Il est scié sur les 4 côtés et tient encore à la montagne par le bas. Sur la face supérieure est grossièrement dessiné un pharaon, sans doute l'esquisse de la future statue. Pour vous donner une idée des dimensions, je me suis étendu en travers de la tête, les pieds sur le nez du profil ; il s'en fallait d'au moins 50 centimètres pour qu'en étendant le bras je puisse atteindre la nuque ; donc la tête avait au moins 2 m 50 de large. Je ne sais si ce bloc est connu [(oui, il l'est)], car pour distinguer l'esquisse du pharaon, il faut tomber sur l'endroit favorable et on ne la remarque pas facilement. – Samedi, j'ai été à la grande usine de sucre de Cheikh- Fadh, au nord. Ce jour-là, il a fait jusqu'à 8 heures un brouillard intense, si bien que quand il nous a fallu traverser le Nil, nos bateliers ne savaient plus trop où ils étaient. Je suis allé là-bas pour voir un puissant chef de [246] bédouins dont je désire tirer des renseignements sur une ammonite par lui trouvée et donnée au père d'un de nos élèves. Malheureusement il était à Suez ; j'espère que ce

n'est que partie remise. – J'ai gagné à l'expédition de voir de près une grande usine à sucre en plein fonctionnement. D'ici à Pâques, c.-à-d. pendant la saison de la canne, le travail est fébrile. Le personnel dirigeant est français ; il y a là des hommes très distingués et parfaitement gentils. J'ai visité surtout avec intérêt le laboratoire d'analyses : à toutes les périodes de la fabrication du sucre on analyse les jus pour régler la marche de l'opération. Il y a là un certain M. de Verdal, de la Creuse ; p.-ê. connaissez-vous la famille de nom. – J'ai trouvé ici vos différentes lettres, et en dernier celle de maman, ainsi que ses étrennes. Merci beaucoup. Je pense qu'une partie au moins sera pour Miniah. – Vu mon absence, j'ai encore bien peu vu le P. André ; il m'a parlé d'Albéric avec émotion. Il en garde évidemment un profond souvenir. Pourriez-vous m'envoyer une de ses photographies ? vous n'auriez qu'à la décoller de son carton et la mettre dans une de vos lettres ; le P. André m'a demandé de la lui donner ainsi pour qu'il puisse la mettre dans son bréviaire.

9 janvier. – Enfin, je termine au Caire. Hier, excellent voyage de retour ; mais vous auriez rien me voyant consciencieusement manger de la canne à sucre au milieu de mes élèves de la Haute-Égypte. Ils arrivent tous chargés de poulets, pigeons, poissons salés, et le wagon tourne rapidement à l'écurie. Aux arrêts on réquisitionne les mandarines et les cannes à sucre surtout, dont tous les habitants raffolent. Un détail : savez-vous quel est là-bas le clou d'un banquet : un mouton rôti, renfermant [247] un dindon, renfermant un poulet, renfermant un pigeon, renfermant un moineau. Cela ne doit pas être commode à découper, mais on se contente de peu sous ce rapport. Adieu ; je vous aime et prie toujours bien pour vous.

PIERRE.

[248]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 56

Le Caire, le 27 janvier 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Il fait aujourd'hui le temps le plus déplorable qu'on puisse rêver : depuis hier, c'est un vent d'ouest violent, avec des ondées indignes du ciel d'Égypte ; aussi Le Caire nage dans la boue que des escouades d'Arabes cherchent à concentrer dans quelques rares bouches d'égoûts. Dans beaucoup d'endroits cette ressource n'existe même pas et, faute de pente, les trottoirs sont bordés de vrais lacs où les jeunes indigènes pataugent avec joie. Les élèves, eux, trouvent cela plutôt drôle, surtout parce qu'on les renvoie deux heures plus tôt dans leurs foyers. – Ce déluge est arrivé hier pour la fête de la Sainte-Famille, fête du collège, mais dont toute la solennité profane est renvoyée, partie à la fête du P. Recteur (à savoir le dîner), partie à un vendredi de février (la pièce arabe). La solennité religieuse a consisté en une grand'messe maronite. Une des spécialités de ces grand'messes orientales est que, grâce à des prières intercalées, elles peuvent durer à volonté. (Chez les coptes, l'office de Noël dure [249] toute la nuit, intégralement.) L'évêque maronite a proposé deux heures et demie au R. P. Recteur, lequel évidemment a prié de raccourcir. Il y en a eu pour une heure et demie environ. Cette réserve faite, il faut reconnaître que la cérémonie

est fort belle ; comme particularité, le célébrant se tourne plusieurs fois vers le peuple pour lui montrer les Saintes-Espèces ; il bénit toujours avec une petite croix qu'il tient à la main. Les chants, qui durent sans trêve, sont du pur rythme arabe, un peu nasillard, très guttural, avec des gammes et des intervalles musicaux tout différents des nôtres. Les voix de la petite maîtrise venue pour la circonstance étaient jolies et bien exercées. Je finis par aimer beaucoup cette musique. – Pour terminer le chapitre des fêtes ou de ce qui y ressemble, le P. Mulsant ne va pas tarder à donner une nouvelle séance de cinématographe, ce qui va m'être une autre occasion d'en faire tourner la manivelle. – Dans la vie des classes, rien de très spécial ; c'est la féconde monotonie du 2^e trimestre, en attendant les jours gras. La semaine dernière j'ai emmené les élèves de sciences faire la visite classique de l'usine à gaz. Outre que ce sont des jeunes gens la plupart très agréables, l'agrément de sortir avec eux est qu'on possède des interprètes pour toutes les langues de l'Orient, et elles sont nombreuses. Chaque enfant ici parle au moins 3 langues. Je regrette de n'avoir pas eu une bonne qui fût arabe. – Sachez que Françoise, pour une fois, a parlé trop vite contre moi ; elle a dû recevoir ma réponse, à l'heure qu'il est. – Comme nouvelles scientifiques, M. Fourtan est en train d'élaborer une note sur mes oursins de Miniah, et il y a une semaine je rapportai du Mokattain une moitié de vertèbre grosse à peu près comme [250] une tête. Je crains seulement qu'elle ne soit pas déterminable.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous.

PIERRE.

[251]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 57**

Le Caire, le 10 février 1908.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

J'espère d'abord que ma lettre de la fin de janvier (celle aux photographies) aura fini par vous arriver, car je vois dans vos lettres que vous commencez à trouver mon silence un peu prolongé. Les vôtres me parviennent en toute régularité, et la dernière, de ce matin, est celle où papa m'annonce la reprise du froid. Ici, après le mauvais temps d'il y a quinze jours que je vous signalais, et qui a été une véritable tempête, nous avons eu comme d'habitude une réaction chaude, avec khamsin en miniature, et environ 25°. Maintenant nous sommes revenus au temps normal, plutôt frais à cause du vent qui se refroidit la nuit sur les sables, et qui a peine à se réchauffer durant la journée. Sachez d'abord que vendredi j'ai vu M. de Bélinay, faisant un crochet par l'Égypte pour aller voir à Constantinople un de ses fils qui est dans je ne sais plus quelle administration. Cette visite m'a apporté un air d'Auvergne, et j'en aurais sans doute eu une bouffée beaucoup plus sentie si j'avais su quel jour l'oncle Georges passait le canal. – Pour en revenir à [252] M. de Béhnay, il est venu sur un des nouveaux paquebots extra-rapides, et est en ce moment à Louqsor. – Ces quinze derniers jours, encore du règlement ordinaire ; en fait de matières à enseigner, je suis pour une part dans la chimie organique dont je n'avais encore que des notions plutôt vagues, ce qui me fait pas mal travailler, surtout pour réaliser les préparations. Mais c'est intéressant. A propos,

où donc M. Poncet a-t-il vu que je fusse chargé de la surveillance des grands ? Il n'en est rien, et c'eût été un événement assez important pour que je ne l'aie pas omis dans mes lettres. – J'ai mené mes grands élèves visiter l'usine électrique en construction qui doit fournir de la force aux futures cités des « Oasis », et faire marcher l'hypothétique Métropolitain qui irait jusqu'à Suez. En tous cas on ne ménage pas l'argent, et il y a des machines superbes, turbines dernier modèle. Le personnel était très gentil ; un des ouvriers arrivait presque de la veille de l'usine même de Saint-Denis, à Paris, et du haut d'un toit je lui ai fait voir les Pyramides pour la première fois. – Biel m'a écrit une lettre que j'ai reçue aujourd'hui ; je tâcherai de lui répondre au plus tôt ; d'autre part un envoi de produits égyptiens assez hétérogènes part en ce moment pour Antoining. J'espère qu'il fera bon voyage. – Un assez gros événement pour l'Égypte est la mort de Moustapha pacha Kamel, survenue hier ; c'était le chef et l'âme du parti nationaliste, qui reçoit là un rude coup. L'enterrement doit avoir lieu en ce moment, et est sans doute une manifestation contre l'Angleterre. Un détail plutôt touchant ; des graciés (?) de Denchawaï (le village où il y a deux ans périrent 2 officiers anglais, dans le Delta) sont venus pleurer avec leur famille. – Vendredi [253] prochain, pièce arabe ; pour moi qui ne comprends rien, elle semblera une répétition des précédentes : même parterre de tarbouches, mêmes costumes, mêmes intonations surtout. Le cinématographe est pour la semaine prochaine. – Je vais toujours au Mokattam, dont les ouadis commencent à reverdir par endroit ; Guiguite apprendra avec envie que sur des chardons on ramasse d'assez gentils buprestes noirs avec des poils blancs, pas rares du reste. On m'a aussi apporté un criquet pèlerin, que j'ai expédié à Antoining avec le reste. Je dois de plus avoir des fossiles intéressants, ramassés avant-hier, mais ils n'ont pas subi encore l'examen. – À propos des gravures de l'*Illustration*, il est vrai que maintenant la plupart des Pyramides ont des degrés : mais ce n'est que par suite de l'enlèvement de leur revêtement lisse en granit qui a servi de pierre à bâtir, tout comme les matériaux de la plupart des temples.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous. Mille choses à Guiguite ; je compatis à son plâtrage !

PIERRE.

[254]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 58

Le Caire, le 4 mars 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Comme vous pouvez le voir, je vous écris le propre jour du mercredi des cendres, qui avec le carême ramène la fin des jours gras, et par conséquent la tranquillité, ainsi que les loisirs pour vous envoyer de mes nouvelles. Ces quinze derniers jours, j'ai mené une existence plutôt remuée ; songez qu'ils furent marqués par trois séances de cinéma, deux ici et une à Alexandrie, chacune avec un caractère bien particulier. Il s'agissait d'une série de films du P. Mulsant, représentant des scènes de Syrie, Palestine, et même d'Égypte, avec quelques reconstitutions de la vie de l'enfant Jésus. On aurait pu croire que les Orientaux resteraient froids devant les scènes de leur pays, mais le contraire a eu lieu, surtout à cause des innombrables Syriens du Caire qui ont revu avec émotion des traits de mœurs du Liban. La première séance était très sélect, ce qui n'a pas empêché l'enthousiasme de déborder devant la confection du plat national (koubbeh, espèce de gâteau d'orge [255] si j'ai bien vu) ; spontanément aussi nombre d'assistants ont frappé des mains en cadence pour accompagner des scènes de danse ; c'était très caractéristique. La seconde séance était gracieusement offerte à une congrégation de dames ou

femmes (surtout syriennes) qui sont évidemment venues avec toute leur famille ; la salle était grouillante et en perpétuelle communication avec le Père arabe qui expliquait les vues. – Enfin, à Alexandrie, l'auditoire, réduit à cause des dimensions du théâtre, était beaucoup plus européen ; un bon monsieur y est allé de ses larmes devant l'enfant Jésus, et un bébé s'est effondré pour avoir voulu monter sur une chaise, manœuvre qui avait eu comme premier résultat de faire apparaître sur l'écran une petite tête avec chignon ébouriffé du plus étrange aspect. – Comme l'an dernier, c'est moi qui faisais marcher le cinématographe, non sans quelque appréhension au début de chaque séance (la seconde exceptée) que quelque chose ne marchât point. Il fallut transporter à Alexandrie tout le matériel sous forme de trois respectables colis que j'ai cru quelque temps être restés en panne, ce qui m'a fait passer un mauvais quart d'heure. J'ai été très heureux de revoir Alexandrie, tant les personnes que les lieux qui me rappellent mon premier contact avec l'Orient. J'ai juste eu le temps de grimper sur la terrasse pour voir la mer et constater que *Heliopolis* n'était pas au port. Le plus remarquable navire était un croiseur anglais *Aboukir* qui a amené le duc de Connaught (généralissime des troupes anglaises d'Égypte et du Soudan, venu pour son inspection annuelle). Je ne suis resté qu'un jour et demi, et vais sans doute recommencer la promenade le 12 pour aller faire passer des colles. J'aimerais [256] autant faire les trois heures de chemin de fer vers le sud que vers le nord ; mais le Delta est joli quand même. Maintenant il n'y a partout que du bersim (*trifolium alexandrinum*). Au Caire, ce sont chaque matin des caravanes de chameaux (chacun chargé comme un demi-char) qui arrivent par tous les bouts de la ville pour en apporter aux diverses écuries ; un entre majestueusement tous les matins au collège. – Comme toujours, il y a eu une loterie et des intermèdes suffisamment gais, sans oublier les classiques ombres chinoises où on coupe la tête d'un monsieur, à la grande stupeur des plus petits. Il y avait même, au programme, du *Médecin malgré lui* adapté à l'arabe : tout élève indigène parlant sa langue est immédiatement à l'aise et acquiert du coup une richesse et une originalité de gestes qu'on ne lui connaissait pas. Ce sont des gestes « du pays », mais ils n'en sont que plus amusants. – Le jour du mardi gras, il y a sortie générale ; j'en ai profité comme les autres années pour aller dans le désert au nord des Pyramides ; j'en ai rapporté une riche provision d'oursins et même deux étoiles de mer, sans parler d'un hélix pris en flagrant délit de se nourrir de crottes de chacal, ce

qui ne manquera pas d'intéresser profondément M. Pallary. Tout le long du désert, près des champs, il y avait une floraison de jolis iris violets aux feuilles fines comme celles de graminées, que je n'avais pas remarqués les autres années. – J'ai revu M. de Bélinay à son retour de Louqsor ; même je me suis promené avec lui une soirée dans les quartiers arabes. Son fils va être ordonné à Hastings au mois d'août, et après, il ira prêcher une petite mission en Corrèze. – M. du Buysson m'a encore écrit, toujours très aimablement, et pour [257] avoir des hélix où des hyménoptères aient fait leurs nids ; je tâcherai d'en avoir, mais jusqu'ici (c.-à-d. depuis trois ans) j e n'en ai vu qu'un de ce genre, et encore à Alexandrie. Ce n'est pas encourageant pour chercher. Je ne vous ai pas dit que M. Couyat, à peine arrivé au Caire était reparti pour la Haute-Égypte ; depuis un certain temps il est en exploration entre le Nil et la mer Rouge (à la hauteur de Kéneh) vers le Gebel Dokhan (Mons Claudianus) où les anciens avaient leurs carrières de porphyre rouge. Je souhaite qu'il revienne au plus tôt, mais je comprends qu'il se trouve bien là où il est.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, que je voudrais bien savoir aller mieux. Je n'oublie pas que le 7 est l'anniversaire d'Albéric ; je le prierai avec vous de nous bénir tous, et nous redirons ensemble à N.-S. que nous croyons que ce qu'Il a fait en nous le prenant était le meilleur.

Je vous embrasse.

PIERRE.

[258]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 59

Le Caire, le 27 mars 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

L'annonce du mieux inespéré de Guiguite a été pour moi une joyeuse surprise ; même vous devez vous étonner que je ne vous aie pas manifesté mes sentiments plus tôt. J'avoue préférer cette amélioration inattendue même à un soulagement obtenu à Lourdes. Ainsi la main de la Sainte Vierge est plus visible, l'imagination de Guiguite ne pouvant guère être mise en cause. – Comme chaque année, j'ai eu le 19 un grand souvenir pour vous tous ; cela fait 9 ans déjà que nous sommes séparés, mais j'ai la conviction, et vous aussi sans doute, que N.-Seigneur en retour nous réunira plus sûrement au ciel, et ce n'est pas acheté trop cher. Je n'ai pas à vous redire combien je me trouve heureux d'avoir pris le chemin où je suis, et vous suis reconnaissant de m'en avoir facilité l'entrée. – Venons-en aux nouvelles d'ici. Le 12, comme je vous l'avais annoncé, je suis retourné à Alexandrie pour faire passer une colle à de malheureux candidats qui m'ont, je crois, trouvé peu benévole. Le [259] voyage a été très agréable, sans les Souris d'un cinématographe à transporter ; même j'ai pu jouir d'une sorte de vue en chemin de fer qui n'est pas ordinaire en France à cause de la disposition des trains. En Égypte, les fourgons sont en tête et les

trains rapides n'ayant pas de 3^e, c'est un wagon de 2^e à couloir qui est en queue ; on peut donc s'installer de manière à voir les rails filer sous ses pieds, et à considérer un paysage vaste et à peu près fixe (malgré qu'il recule). C'est infiniment plus agréable, et ainsi contemplé, surtout au soir, le Delta, ses champs, ses buffles, étaient délicieux. À Alexandrie j'ai eu le temps de courir au port voir le *Cairo* (un des deux nouveaux paquebots du service rapide) ; il est vraiment colossal, avec 6 étages de cabine, tout blanc, écrasant les compagnies rivales dont il doit drainer tous les passagers. – Je ne sais si la société des Oasis d'Héliopolis, dont il dépend, fait aussi bien ses affaires au Caire ; il court là-dessus des bruits peu favorables. En tous cas une course d'automobiles faite aux environs des « Oasis » sur une piste tracée dans le désert, a eu des résultats déplorables. Une automobile a dérapé en pleine vitesse et a foncé sur les spectateurs ; plusieurs morts évidemment. Si elle avait dévié de l'autre côté de la route, c'étaient les autorités, le khédivé, et le duc de Connaught, qui auraient, dit-on, reçu le choc. Bien entendu, les journaux ont mené une campagne tempétueuse contre les organisateurs. – Lundi dernier, j'ai revu M. de Bélinay ; il avait laissé ici sa nièce, M^{lle} de Viviers, dont la sœur est au Sacré-Cœur, et venait la reprendre. Constantinople l'avait peu enthousiasmé ; par contre, il a beaucoup goûté une promenade que nous avons faite ensemble dans les bois de palmiers près de Matarieh.

[260]

je regrette que papa ne le connaisse pas : il aime la montagne, les bois, le pays, et sa vie dans son château de la Corrèze ressemble fort à celle de Sarcenat. Malheureusement son chemin de retour ne le fait pas passer par Clermont ; sans quoi il serait allé vous porter de mes nouvelles. – Avant-hier, j'ai eu à piloter jusqu'à Saqqarah l'abbé de Chabanes, qui prêche le Carême ici. Malgré son peu de nouveauté, l'excursion n'a pas manqué de charmes. Dans un champ bordant le désert j'ai vu une bande d'oiseaux café au lait, courant comme des perdreaux mais volant très différemment, dont Iñès bey me donnera sans doute le nom sans difficulté. Pour satisfaire mon compagnon, je suis descendu dans la grande pyramide de Gizèh (au retour) ce qui n'est ni tout à fait banal, ni agréable ; il faut descendre assis un long plan incliné, poli par les générations, en remonter un non moins long, suivre un long couloir presque à quatre pattes, le tout pour arriver dans une petite salle voûtée, exhalant l'odeur forte des chauves-souris. Ce dont

je ne me doutais pas, les Égyptiens ont réservé sur deux des côtés de la salle une sorte de rainure entre deux blocs, qui se répétant d'assise en assise, fait prise d'air ; sans quoi l'atmosphère serait irrespirable. – Mes astéries fossiles ont rempli M. Fourtan d'admiration ; il a dû les envoyer déterminer à Paris. J'ai aussi trouvé au Mokattam des restes de grands oursins plats très intéressants, mais je n'arrive pas à en rencontrer de suffisamment complets. – Hier, c'était le 40^e jour après la mort de Mustapha pacha Kamel ; il y a eu une affluence énorme à son tombeau (toutes les écoles du Gouvernement, venues spontanément, mais sans avoir eu à désertier les classes comme le jour de l'enterrement, car [261] c'était congé) et beaucoup de discours. Un peu partout on vend sa photographie.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse et prie pour vous.

PIERRE.

[262]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 60

Le Caire, le 7 avril (1908).

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Voilà le trimestre bien près de sa fin, et par suite les vacances toutes proches ; je me réjouis de penser que tous vos grands et petits garçons vont incessamment vous revenir, un peu des quatre coins du ciel ; maman me dit que Vialles est sacrifié ; cela veut-il dire que vous irez comme jadis passer les vacances à Sarcenat, malgré l'austérité du printemps montagnard ? – J'ai été peiné de la mort de l'oncle Joseph du Ranquet, surtout pour Françoise, – et plus encore des malheurs du pauvre oncle Cirice ; je pense qu'il faut que ses directeurs soient dans une bien mauvaise passe, ou bien maladroits pour se priver de quelqu'un ayant une aussi grande valeur morale, à moins justement qu'on ne le trouve trop scrupuleux. – Ici, au collège, on est, comme il convient, dans les examens ; personnellement, j'ai surtout à m'occuper des rares candidats au baccalauréat égyptien (11 mai), si rares que leur départ ne modifiera que très peu mon ordre de vie, à l'inverse des années précédentes ; il restera des éléments assez nombreux pour que je [263] continue un cours (intéressant du reste), jusqu'en juillet. Ceci s'entend des philosophes. En rhétorique-sciences il y a un (!) candidat à l'examen français qu'il faudra chauffer jusqu'à la même date. J'irai probablement encore passer les vacances à Miniah ; cette fois il va

falloir que je rapporte à M. Fourtan une coupe géologique en règle de la muraille arabique, ce qui sera un travail intéressant ; je vous écrirai sans doute avant mon départ. En attendant, je continue à battre le Mokattam en quête de mes grands oursins plats dont j'ai des fragments déjà plus gros, mais point encore satisfaisants. Avant-hier je suis revenu avec une sacoche bourrée... d'excréments de chameaux, peuplés de grosses chenilles livides, dont j'ai immédiatement envoyé une pleine boîte au P. de Joannis. Guiguite apprendra avec intérêt que maintenant je suis à la tête de toute une famille de chenilles de *lasio-campa* du désert. J'ai recommencé à faire des courses avec Inès bey. Entre autres insectes intéressants, j'ai vu en vie pour la première fois des *Belostoma*, énormes punaises d'eau, deux ou trois fois plus grandes que *hydrophilus Picens*. – Demain soir, je vais assister à la 2^e séance de la Société entomologique d'Égypte, dont je connais à peu près tous les membres ; je vous en parlerai dans ma prochaine lettre ; hier, j'étais à une séance de l'Institut Égyptien, où il y a eu un rapport assez curieux sur une tempête violente qui a sévi sur le Delta du 25 au 28 janvier. Le minimum de température n'a été que + 3°, mais le vent et la pluie continus, peut-être aussi d'autres facteurs inconnus ont provoqué la mort de milliers de moutons (en pâturage), et de quelques fellahs, – M. Couyat ne va pas tarder à réapparaître sur l'horizon du Caire ; il m'a écrit d'Assouan [264] où il est de retour de son expédition. Le moins drôle dans son affaire est qu'il a rapporté une ophtalmie assez grave, mais dont il semble guéri, à en juger par le ton dont il en parle. Enfin, cela me fera plaisir de le revoir. Pour répondre aux questions de papa, le bersim se consomme dans toute sa verdeur, et ce qui n'est pas apporté en ville est brouté sur place. En été, au moins au Caire, les chevaux et mulets se nourrissent de paille hachée. – Ici, je ne vois jamais de flamants ; je n'en ai même pas aperçu sur le Marioût où ils sont pourtant communs, ainsi surtout que sur le lac Menzaleh (Port-Saïd). Quant aux oiseaux jaunes des pyramides, ce sont effectivement des *Cursoiens Gallicus*.

Je termine en vous souhaitant une heureuse et joyeuse fête de Pâques. Les molochs seront sans doute là pour avoir des œufs. Vous les embrasserez pour moi. Je vous embrasse et prie pour vous.

PIERRE.

[265]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 61

*Miniah, mardi de Pâques
(fin avril 1908).*

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Pour ne vous avoir pas écrit avant de quitter le Caire, me voici quelque peu en retard ; mais maintenant, vous avez avec vous vos garçons, et leur présence est de nature à vous faire passer sur les irrégularités de ma correspondance. – Voici d'abord un aperçu sur les deux dernières semaines du Carême ; je vous avais laissés sur l'annonce d'une séance de la Société entomologique d'Égypte. Elle a eu lieu et s'est trouvée être aussi intéressante que familiale ; après la lecture d'un mémoire sur les insectes du désert, on s'est mis à causer, et comme les membres sympathiques ne manquent pas, ce fut pour le mieux. Les encouragements de savants des quatre coins de l'Europe, ainsi que leurs offres de service (intéressées ? ...) ne manquent pas à la Société naissante ; ce que c'est que d'être en Égypte ! Il faut reconnaître que sa situation géographique et ses déserts font, de ce pays un sujet d'étude, ou plutôt un terrain, peu ordinaire. Néanmoins, pour prouver à Guiguite que les [266] raretés sont une chose bien relative, je lui dirai qu'un des gros événements entomologiques du mois dernier a été la prise d'un *malthinus* (insecte voisin des téléphores, petit, mou,

noir, avec sur chaque élytre, à l'extrémité, une tache jaune en croissant). J'ajoute que c'est pour le moment le seul *malthinus* d'Égypte et une espèce nouvelle ; mais tout de même, la capture fait assez triste mine. – Enfin M. Couyat est revenu de son désert, où il a passé trois mois seul. Il a rapporté des caisses de roches que je n'ai point vues, suffisamment d'hypothèses, et quelques têtes de bouquetin (... Sinaïticus) animal que les chiens attrapent facilement. Pour le moment, il met ordre à ses affaires et soigne une ophtalmie prise à Assouan. – La Semaine Sainte a été pour moi plutôt légère de soucis ; j'ai continué à faire presque régulièrement mes cours aux classes supérieures, et cette fois le souci des offices ne m'incombait plus. – Enfin le Samedi Saint au soir j'ai débarqué seul à Miniah. Il ne m'arrivera que demain un compagnon entomologiste, qui me rendra de précieux services. – Certainement, la Haute-Égypte n'est pas tout à fait la même en avril qu'en janvier. D'abord depuis trois jours le thermomètre monte au moins à 32° dans la maison (au fond, c'est peut-être bien un peu la même chose au Caire ; je suis arrivé dans une période de vent du sud) ; et puis, au lieu de la verdure opulente de l'hiver, on voit surtout de vastes champs où jaunit un blé aux épis courts et trapus ; c'est poétique, mais moins frais. Le jour de Pâques, je n'ai pas bougé ; seulement, le matin, on m'a fait pontifier dans le rôle de sous-diacre à la grand'messe ; je crois que maman aurait tressailli. C'était messe consulaire, à laquelle le consul de France (car il y en a un à Miniah, et c'est un [267] excellent Corse du pays) assistait en grande tenue. Vous ne savez peut-être pas que dans ces circonstances on va lui faire baiser l'Évangile ; en général, il est fier de la distinction. – Hier, aujourd'hui, et sans doute aussi demain, voici quel a été mon règlement : le matin, de 7 heures à midi, course à la montagne arabe de l'autre côté du Nil ; le soir, repos. En deux fois, j'ai déjà dressé à peu près la coupe géologique de la falaise, et ramassé suffisamment de fossiles. Souhaitons que cela continue bien. Entre autres occupations de mes soirées, je puis surveiller les bananiers du jardin qui sont en pleine poussée ; comme il y a environ 250 touffes, et que les régimes poussent presque tout le long de l'année, on voit des régimes à tous les stades, ce qui est assez curieux. Vous savez qu'on coupe le bananier avec le régime ; mais comme chaque pied a toujours plusieurs rejetons, il est vite remplacé.

J'ai bien reçu toutes vos lettres ; la mort de ma tante Blanche de Félig. m'a peiné ; par contre évidemment je me suis réjoui de la place trouvée par l'oncle Cirice. – Je vous écrirai à ma rentrée au Caire ; vous vous rendrez peut-être compte, à la lecture d'icelle, que je l'ai écrite un peu à la diable. Cela ne m'empêche pas de prier pour vous tous et de vous aimer beaucoup. Bien des choses aux garçons s'il en reste.

Je vous embrasse.

PIERRE.

[268]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908**Lettre 62**

Le Caire, le 5 mai 1908.[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Moi qui comptais vous écrire dès mon retour de Miniah, me voilà d'une semaine en retard ; c'est qu'à peine arrivé, j'ai été pris par toute une série de cours à préparer qui ne m'ont guère laissé de loisirs : dans une semaine les candidats égyptiens ont leur examen ; et puis, il faut achever au plus vite le programme des rhétoriciens-sciences à cause du candidat français ; enfin il y a tout un groupe de philosophes-sciences, futurs ingénieurs ou médecins, à qui il faut donner des compléments de physique et chimie, avec de la botanique en plus. Mais ce gros de travail va être si vite écoulé, vu la brièveté du trimestre, qu'il fait peu d'impression. – La fin de mon séjour à Miniah a été aussi heureuse que les débuts ; tous les jours sans exception j'ai passé le Nil pour aller à la montagne, mais une fois seulement en dehors de Miniah, à Mallawi, plus au sud. Du reste jamais excursion ne m'a été autant facilitée que ce jour-là. Un élève d'ici, dont la famille est une des plus importantes de la région, m'attendait à la gare avec [269] montures et provisions. J'avais un âne magnifique qui trottait aussi vite qu'un cheval ; une barque attendait sur le Nil. Dans ces conditions-là, on est vite arrivé au désert ; comme à Miniah, la rive droite est formée d'une langue de terre cultivée, bien plantée de dattiers, limitée brusquement par le sable. La falaise est moins haute qu'à Miniah et coupée de plusieurs ouadi débouchant dans des plaines sablonneuses. J'en ai fait une coupe approximative, y ai ramassé un nombre suffisant d'our-

sins, puis, la chaleur augmentant, on s'est retiré dans une grotte, reste d'une carrière égyptienne. Là les provisions sont apparues, sous forme d'un agneau entier, bourré de riz, de pigeons également farcis, et de beaucoup d'autres choses. Heureusement, des Arabes étaient là pour nous aider. Seul un copte schismatique, encore en Carême, s'obstinait à ne vouloir pas toucher même à du pain si par malheur il lui était offert par une main qu'avait souillé le contact de la viande. Ce bon copte, gardien (*gâfir*) du service des antiquités pour la région, était armé d'un fusil à piston qu'il charge de grosses balles rondes ; ce sont des armes dont ils ne se font pas faute de se servir au besoin. – En résumé, j'ai été assez heureux dans mes recherches en Haute Égypte. En tout j'ai bien rapporté environ 6 espèces complètement nouvelles d'oursins ; il paraîtra une note là-dessus dans un avenir plus ou moins rapproché. Vous vous souvenez peut-être que l'an dernier je vous racontai avoir trouvé l'esquisse d'un colosse égyptien ; j'ai eu l'occasion d'en parler hier à quelqu'un du musée des antiquités, qui en a eu l'air très intéressé. Je crois bien que la chose n'était pas signalée, comme on me l'avait dit, un peu au hasard. – Dans le désert de Miniah, j'ai revu une vieille connaissance : [270] des œdicnèmes. Cela n'a pas manqué de m'évoquer les graviers de l'Allier. – La chaleur très forte de Pâques s'est terminée le vendredi de Pâques par un fort coup de vent, avec pluie diluvienne au Caire ; maintenant, c'est le beau temps normal. M. Couyat est reparti pour Paris, avec nombre de mes cristaux ; si Biel passe aux laboratoires du Muséum (minéralogie), il pourra l'y voir. – Voilà les principales nouvelles. Maman aimera peut-être à savoir que je vais avoir à dire un petit mot à des élèves à Matarieh, le 27, pour un pèlerinage de congrégation. J'avoue aimer mieux faire une classe qu'un sermon, mais c'est pourtant une habitude à prendre, et pour la Sainte Vierge il faut bien faire quelque chose. – Je pense que maintenant vous avez des myosotis, des primevères, des coucous, et le mois de Marie sur une table ronde, avec peut-être encore les vases en faïence bleue avec têtes de bélier.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite qui ne m'en voudra pas de ne lui point écrire aujourd'hui. Merci pour son aquarelle que j'ai située avant toute explication.

PIERRE.

[271]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 63

Le Caire, le 19 mai 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Cette fois, nous voilà arrivés à la période des bonnes chaleurs égyptiennes. Dimanche, nous avons eu environ 40°, et, depuis, le thermomètre dépasse notablement 30°, chaque jour. Du coup les acacias lébecks ont repris leurs feuilles et se couvrent de leurs fleurs en boules, très odorantes. Malgré les facilités moindres qui en résultent pour les courses, j'aime assez cette époque, et maman n'a pas à craindre que le temps me fatigue. Les événements de la quinzaine sont les suivants : d'abord les candidats égyptiens ont passé leur écrit. Les résultats ne se sauront guère avant une semaine, mais les intéressés ont l'air plutôt satisfaits, ce qui je l'avoue, n'est qu'une assez médiocre raison d'espérer. – Puis, lundi dernier, je fis une communication à l'Institut égyptien sur la constitution géologique de la montagne de Miniah. Je vous envoie ci-joint, pour vous amuser, un compte rendu plutôt emphatique de la séance, qu'honorait une assistance extrêmement modeste, au moins par le nombre. La partie intéressante était sans aucun doute [272] le travail de M. Fourtan sur mes oursins : finalement, il y avait 8 espèces nouvelles (dont une Teilhardi évidemment) desquelles 2 constituaient des genres nouveaux. Vous voyez qu'il y a encore de quoi faire en Égypte. Tout ceci sera imprimé, et

vous le verrez sans doute ; mais les mémoires de l'Institut égyptien sont célèbres par leur lenteur à paraître. Comme la coupure du journal vous l'indique, M. Maspero a parlé ; et vraiment c'est une musique que d'écouter causer cet homme-là. – Enfin, dimanche dernier, j'ai donné à Matarieh le sermon dont je vous avais annoncé l'imminence dans ma dernière lettre ; tout s'est fort bien passé, et j'y ai gagné une matinée à la campagne un jour où il faisait fort chaud. – Maintenant, on prévoit pour le 31 la fête du P. Recteur, et le début des compositions de prix. C'est la fin des classes régulières, et du reste bon nombre d'enfants commencent à partir pour la Syrie ou Alexandrie, en quête de fraîcheur. – Malgré tous les ennuis inhérents, je félicite papa d'avoir conservé son « siège » à Orcines. Quant aux brouilles entre gens du même bord, je crois bien que l'Orient en est le pays privilégié. En ce moment, les coptes se disputent, et il a fallu que ces jours derniers le patriarche fût convoqué à Rome ; heureusement Pie X a l'air d'un maître homme qui n'hésitera pas à remettre les choses dans l'ordre. – Dans un autre ordre de choses, il court par ici des bruits peu rassurants sur les dispositions des indigènes au Soudan, il paraîtrait qu'on active des approvisionnements. Mais le terrain est favorable au canard. – En attendant, au Caire, on se met au patin à roulettes avec fureur ; je crois que la patinoire n'est guère plus grande encore que la terrasse de Sarcenat, et néanmoins les fanatiques sont [273] nombreux, à en juger par tous ceux des élèves qui racontent leurs exploits. N'est-ce pas miss Beveridge qui autrefois nous entretenait de ce sport ?

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse. Voilà le mois du Sacré-Cœur qui arrive ; la famille ayant de multiples raisons de s'y croire particulièrement consacrée, je ne vous oublierai pas. – Si seulement N.-D. du Port pouvait rendre à Guiguite ses jambes...

PIERRE.

[274]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 64

Le Caire, le 9 juin 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Cette fois encore, je crois bien que je suis plutôt en retard pour vous écrire ; par contre, vos lettres m'arrivent toujours avec la plus grande régularité. Ces dernières semaines ont été marquées par un grand nombre de fêtes ou de règlements extraordinaires, régime qui ne finira guère qu'avec l'année. Il y a dix jours, ce fut la fête du P. Recteur, avec les offrandes accoutumées en moutons, vin et macaronis, et le banquet offert au corps professoral ; avant-hier, pour la Pentecôte, c'était la Première Communion ; et puis ce sont les multiples compositions de prix qui viennent à point pour envoyer deux fois par semaine les internes prendre le frais à Matarieh. Ceci n'est pas de trop à certains jours ; nous avons eu une fin de mai très chaude, et le 28 il y a eu 42° près du Caire ; normalement, ces temps-ci, le maximum oscille entre 33° et 35°. Mais il y a presque continuellement vent du nord, que le collège reçoit en plein, et qui rend somme toute la chaleur très peu pénible. Le lendemain de la fête du P. Recteur, j'ai été suivant l'usage [275] passer une journée dans le désert derrière les Pyramides. Je crois vous avoir dit déjà qu'à deux heures d'icelles il y a un massif de cratéce fort intéressant, sans parler du paysage blanc et morne, d'une saveur exquisément désertique. Guiguite n'apprendra pas sans tressaillir

que sur les touffes semées de loin en loin on peut prendre des mylabres, de gros julodis, et tapis au pied, dans le sable, de grands carabes vernissés noirs à taches blanches graphiptères et anthia. – Nous avons rencontré une grande troupe de chameaux, spécialement intéressante grâce à la présence de nombreux chamelons ; ces derniers sont tout à fait gentils ; avec leur laine ébouriffée et leurs yeux noir-brillant, ils ont un air naïf et très aimable. Comme dépouilles palpables du désert, j'ai ramené une série d'ammonites en oxyde de fer qui constituent pour l'Égypte quelque chose de nouveau. Malheureusement, le genre seul sera sans doute à peu près déterminable. Elles étaient au fond d'une cuvette de sable que le vent avait juste assez déblayé pour en laisser voir quelques-unes. – Les résultats des examens égyptiens sont maintenant connus ; la moitié de nos candidats sont reçus, dans de bons rangs, ce qui, sur six, n'est pas très merveilleux ; il y a eu un malheureux qui a réussi à échouer à l'oral, ce qui est une malchance exceptionnelle. Dans quinze jours, ce va être le tour du baccalauréat français. – Je continue à voir assez fréquemment Iñès bey et d'autres entomologistes ; du reste plusieurs élèves du collège commencent à montrer un zèle acharné. Pour le moment, les recherches se portent universellement sur le bois de lébeck dont les jeunes branches sont la proie de nombreux Clérides ou Bostriches du plus haut intérêt. – Je songe avec plaisir pour vous et les grands que [276] l'année de Centrale touche à sa fin. Pourvu que Joseph réussisse à son examen. La rencontre de papa et de M. Glangeaud m'a fort amusé. Pourquoi Biel n'entrerait-il pas en relation avec lui ; cela lui vaudrait des renseignements et des excursions intéressantes.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, et les garçons quand ils seront là. Vous savez que pendant ce mois-ci surtout je prie pour vous tous.

PIERRE.

[277]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 65

Le Caire, le 10 juin 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Hier soir, juste après avoir envoyé ma lettre, j'apprends que quelqu'un d'ici, le P. Lammens⁴², va faire une saison à Royat ! Bien entendu, je le prie d'aller vous porter de mes nouvelles, et c'est lui qui vous remettra la présente. C'est un orientaliste distingué, qui pourra fournir à papa une foule de renseignements sur l'Islam, (si tant est que cela l'intéresse). En retour, je crois que si vous pouvez lui fournir les renseignements utiles pour passer son temps de Royat d'une manière aussi intéressante que possible, vous lui rendrez un vrai service. – Si j'avais eu le temps, j'aurais préparé un envoi de quelques insectes pour Guiguite et de quelques pierres pour Biel (je n'ose ajouter pour Yéyé, qui serait peut-être peu flatté de cette attention et préférerait sans doute des cigarettes) ; après tout il vaudra mieux que je les porte [278] moi-même, ou cette année, ou la prochaine (je ne sais toujours *absolument* rien sur ma destination future).

Je vous embrasse.

PIERRE.

⁴² Le Père Henri Lammens, né à Gand le 1^{er} juillet 1862, entré en 1878 au noviciat de Ghazir (Mission de Syrie) ; auteur de nombreux ouvrages et mémoires scientifiques sur l'Islam et le Proche-Orient. Il fut pendant dix-neuf ans professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, où il mourut le 24 avril 1937.

[279]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 66

Le Caire, le 26 juin 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa,

J'écris à maman pour sa fête ; la lettre officielle sera donc pour vous, et du reste elle ne vous apportera pas grande nouvelle extraite de ces quinze derniers jours. Ils ont été suffisamment occupés, mais sans événement saillant. Nous vivons toujours dans des alternatives de chaud (caractérisé par un maximum voisin de 39°, par excès ou défaut) et de frais (maximum de 32° environ), qui durent chacun cinq ou six jours. Le P. Lammens que vous aurez vu sans doute, nous a quittés pendant une période chaude et vous en aura parlé sans enthousiasme. Mais n'oubliez pas que les nuits sont fraîches. Récemment, nos collègues de l'an dernier nous accusaient, de Hastings, 4° pour un matin de Pentecôte, et regrettaient sans fard le climat d'Égypte. – Nous recevons ici chaque jour le bulletin du service météorologique anglais qui indique les températures depuis Alexandrie jusqu'au-delà de Fachoda (Kodok maintenant). C'est assez curieux à suivre. Les plus hautes températures sont atteintes à Assouan ou Wadi-Alfa (45°, 48°) dans [280] les régions désertiques. – Alexandrie a souvent 8 ou 10° de moins qu'ici, mais l'humidité y est très pénible. – J'ai relativement peu bougé ces derniers temps ; toutefois j'ai été faire dans les carrières du Mokattam une ronde qui m'a valu de revenir chargé d'une vertèbre de

baleine, plus grosse et mieux conservée que celles que j'avais précédemment recueillies, ou surtout aperçues, car l'extraction est en général impossible. M. Fourtan a eu l'air de manifester pour elle une certaine considération, une visite que j'ai été lui faire m'a tenu lieu d'une autre promenade et a été moins chaude. Chez lui j'ai pu considérer avec respect des oursins qu'on vient de rapporter des régions du Darfour. – Bien entendu, avec les néophytes de l'entomologie, on a encore battu avec persévérance les acacias, mais sans trouver de nouveautés. Les fameux *lasiocampa acaciae* deviennent d'un vulgaire désespérant. – Quand je vous écrirai ma prochaine lettre, nous serons bien près de la distribution des prix. Cette année-ci, nous ferons notre retraite de huit jours à la fin de juillet, avant de partir pour Alexandrie ; je pense que vers ce moment-là, et peut-être sans attendre le 15 août, je commencerai à prévoir mon sort de l'an prochain. Pour le moment, il n'est sans doute même pas encore décidé ; je n'ose pas vous dire d'espérer. – Un trait caractérisant le pays : je fais en ce moment de la botanique à un groupe d'élèves ; or, arrivé aux cryptogames, j'ai toutes les peines du monde à m'en procurer quelques types : pas de champignons (je ne parle évidemment pas des moisissures), pas de fougères, et pour avoir quelques malheureuses mousses je vais aller à une sakiéh au-delà de Matarieh. Il y a toutefois ici, dans tous les fossés, des *marsilia*, genre de plantes que papa [281] connaît peut-être, et qui ressemblent bien plus à un trèfle à 4 feuilles qu'à des proches parentes des fougères. La végétation des « châtaigniers » par exemple, se présente à mes souvenirs comme quelque chose de luxuriant.

Adieu, cher papa, je vous embrasse avec ce que vous possédez de garçons ; au fait, ils sont peut-être déjà au complet sauf Gonzague.

PIERRE.

[282]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 67

Le Caire, le 19 juillet 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

Me voilà d'une semaine en retard pour vous écrire ; je voulais le faire au commencement de celle-ci, et puis de multiples occupations d'ordres fort divers m'ont rejeté jusqu'à aujourd'hui. D'abord, il y a eu mercredi la distribution des prix, précédée les jours avant par le classement et le choix des livres à donner à chacun, ce qui est assez long. La distribution elle-même n'a rien offert de particulier ; elle se fait dans les cours, en plein air, à l'ombre de ces grandes tentes à dessins géométriques multicolores qui décorent toute fête arabe. Le moment le plus curieux de la cérémonie est à la fin, tout à fait, lorsque déjà les assistants se retirent. Alors arrivent à l'estrade des quémandeurs de toutes sortes ; je vois encore un tout petit copte désigné du nom malheureux de Jean Gress, approchant, poussé par sa grande sœur, avec des yeux pitoyables. Il ne comprenait pas, comme beaucoup, que tout le monde ne fût pas gratifié d'une récompense en ce jour de joie ; je l'ai consolé avec un alphabet multicolore. D'autres voudraient un livre pour [283] un accessit, etc. Et ce sont des larmes. Chose remarquable : on fait grand cas des couronnes en papier. Quant à ma fin de semaine, elle a été prise par 2 excursions : je les multiplie à dessein et non parfois sans une certaine mélancolie, parce que je suis beaucoup moins

sûr que papa que mon lot de l'an prochain ne sera pas d'arpenter les falaises de Hastings. La première fois, j'ai été dans les ondulations caillouteuses que traverse l'ancienne route de Suez. J'y ai revu un couple de *certilanda desertorum* aussi peu craintifs que possible, et ai retrouvé de tout petits insectes myrmécophiles que j'avais rencontrés l'an dernier pour la première fois, et qui est sans doute une nouvelle espèce (à propos, il y a encore un nouvel oursin *Plagiocidaris Teilhardi* : c'est le nom dont on a décoré une espèce rapportée cet hiver d'Abou-Roach). Le susdit insecte a vaguement cette forme et vit par groupes dans les débris d'insectes amassés par les fourmis. – Hier, j'ai été dans le ouadi Hef qui serpente dans un canon profond à travers le massif de montagnes au nord de Helouan. C'est à mon avis la plus belle région des environs du Caire. On remonte un lit desséché parfaitement aplani par les pluies torrentielles d'hiver, entre de hautes montagnes en forme de tables, qui se terminent souvent au-dessus du ouadi en falaise à pic. Dans le ouadi, il y a une flore relativement variée. J'ai revu un pied d'une sorte de petit câprier très commun à Miniah, lequel, chose curieuse, était couvert de splendides chrysis couleur de feu. J'en ai fait provision pour M. du Buysson. Mais je me demande pourquoi ces insectes qu'on ne rencontre en général qu'isolément s'étaient rassemblés sur cette touffe. Les détritrus abandonnés par l'eau m'ont fourni [284] trois espèces de coquilles intéressantes, peut-être flottées de loin, car je ne les ai jamais vues vivantes. Il y avait aussi une piste de varan, dont les pattes laissent des empreintes de main d'enfant ; mais ces bêtes sont difficiles à rencontrer. – Voici maintenant quelles vont être mes occupations pendant un mois : mercredi, nous commençons notre retraite qui finira le 31. Puis le 3 vacances à Alexandrie. Après... ? – je vous écrirai au commencement d'août. D'ici là, je ne manquerai pas de prier pour vous tous.

Adieu, cher papa et chère maman, je vous embrasse ainsi que Guiguite, Biel, Yéyé, Joseph et ceux de Marneffe.

PIERRE.

[285]

LETTRES D'ÉGYPTE 1905-1908

Lettre 68

Sidi-Gaber, le 6 août 1908.

[Retour à la table des matières](#)

Cher papa et chère maman,

D'abord, je ne sais toujours rien sur mon sort de l'an prochain : il sera promulgué le 15, et vous pensez bien qu'en toute hypothèse je vous écrirai le jour même. Ceci posé, vous voyez par l'en-tête que je suis en vacances pour la 3^e fois, je vous écris de devant cette très jolie, bien qu'un peu banale, Méditerranée, et j'en ai encore pour une dizaine de jours à la contempler. Ainsi que je vous l'annonçais, les derniers temps du Caire ont été salutairement occupés par la Retraite, temps plus utile qu'amusant. Je ne vous ai pas oublié ni les uns ni les autres, non plus que petite Loulou dont l'anniversaire vient de passer. – Au sortir de ces jours austères, nous avons pris joyeusement le chemin d'Alexandrie, et ici les heures passent gaiement pcq. nous sommes bon nombre qui nous connaissons depuis longtemps. Il y a notamment un jeune P. Soury-Lavergne que je cite parce que, sa famille étant légion et habitant les environs du Plateau Central, papa connaît peut-être le nom. Lui va prendre à la fin du mois un paquebot pour Madagascar, [286] ce en quoi je le trouve heureux. – À défaut de fossiles qui manquent entièrement, je ramasse des coquilles pour Pallary, mais point aux bords de la mer. Je fouille les roseaux et les eaux saumâtres du Marioût pour le plus grand dommage de mes habits, et de ce côté-là

j'ai déjà ramassé deux espèces qui m'avaient échappé l'an dernier. – Hier, j'ai pu aller dans ma région de prédilection, c.-à-d. dans le désert maréotique, à l'ouest d'Alexandrie. Cette fois j'ai été jusqu'à Hammam, à 60 kilomètres environ, dans l'ineffable petit train du Khédive. Je crois vous avoir dit l'an dernier combien ce désert change de celui du Caire. Les bédouins d'abord, hommes à petits fez et burnous blancs, femmes à tête enveloppée d'une sorte de turban multicolore et à ceinture de filigrane, rappellent les Algériens bien plus que les Asiatiques. Quant au pays, à cette époque où l'orge a été enlevée de la terre égratignée par les charrues, il est absolument morne. Quelques tentes, quelques bâtiments au voisinage des stations et, à perte de vue, un terrain caillouteux, ondulé, semé de touffes rondes vert foncé d'une sorte de romarin. C'est par là que se trouve l'antique couvent de Saint-Ménas que papa connaît sans doute de nom. – À cette excursion, j'ai surtout gagné un joli petit hélix que je ne connaissais pas, et divers coléoptères recueillis sous les pierres. – Au printemps, lorsqu'il y a des fleurs, les insectes doivent abonder, comme en témoignent les élytres de deux espèces de julodis. En ce moment, il n'y a guère que des blaps, akis, pimelia, stenosis, et des curculionides. La faune est très méditerranéenne, moins africaine qu'au Caire. Mais cela change. Pour savoir la valeur de ce que j'ai ramassé il faut attendre de revoir les collections du [287] Caire. – J'ai reçu ce matin une lettre de Robert du Buysson, il me dit notamment l'admiration de son frère pour les recherches de Biel. – Et maintenant, adieu, jusqu'à ma prochaine lettre, dans huit jours, qui tranchera toutes les incertitudes. Je vous embrasse de tout cœur ainsi que Guiguite et les garçons.

PIERRE.

Cum permissu Superiorum

Fin du texte